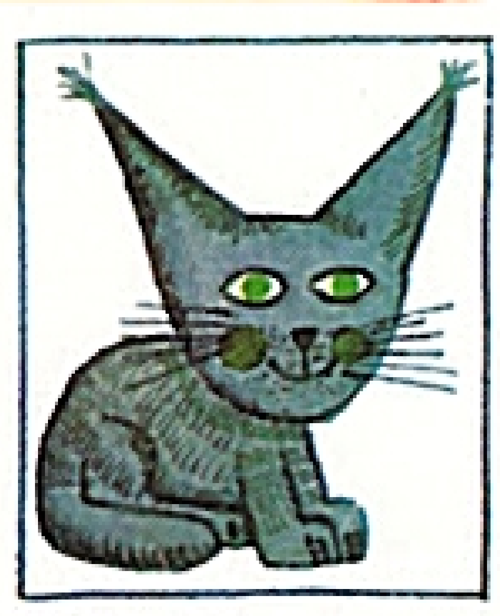
belles pages de français

COURS ÉLÉMENTAIRE 1





LAROUSSE

Jean Tronchère
inspecteur de l'enseignement primaire

Charles Pierre
instituteur

belles pages de français

cours élémentaire 1re année

illustration de Pierre Leroy



LIBRAIRIE LAROUSSE
17, rue du Montparnasse, Paris-VIe

Avant-Propos

Le livre que nous présentons aux élèves et aux maîtres, sous ce nouveau visage, est un **livre de lecture.** Nous l'avons voulu tel, c'est-à-dire que nous avons renoncé, dès le départ, à la formule du livre polyvalent, qui ne nous satisfaisait pas. On n'y trouvera aucun exercice analytique du ressort de la grammaire, du vocabulaire ou de l'orthographe. En vocabulaire, nous nous sommes bornés aux explications de mots ou de tournures indispensables à l'intelligence du texte.

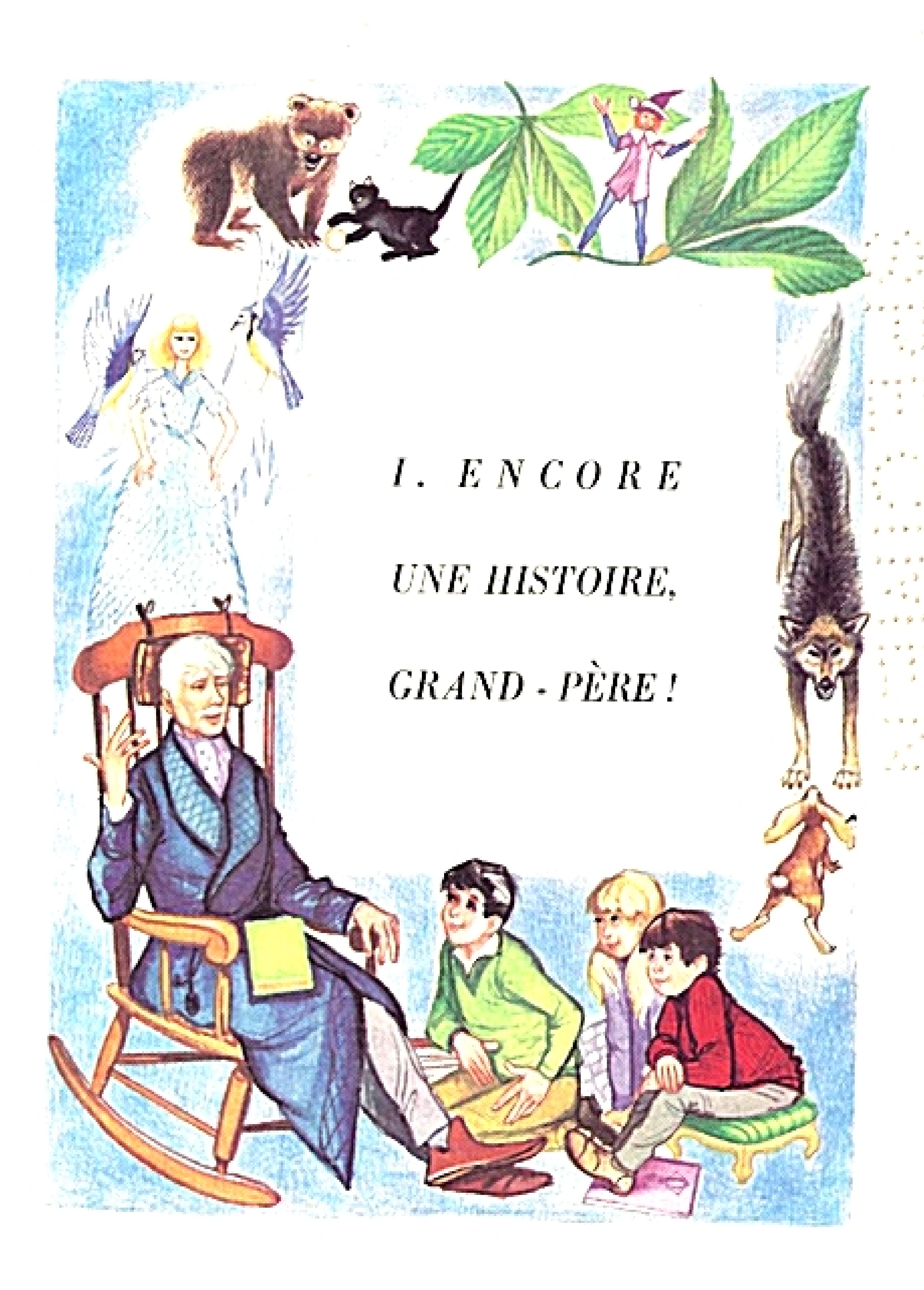
Par contre, et dans un esprit tout différent, nous avons largement ouvert l'exploitation de nos textes vers l'expression : **expression orale** d'abord, car, surtout au niveau du cours élémentaire I, elle est essentielle ; expression idéographique, **par le dessin,** acte naturel et spontané trop négligé à l'école ; **expression écrite** enfin. Nous espérons apporter ici des exercices simples, très aisément réalisables, et qui paraissent pourtant difficiles à composer à bon nombre de maîtres. Au CP déjà, l'enfant raconte, en deux ou trois phrases, des faits simples de la vie courante. Au cours élémentaire, on peut et on doit utiliser le texte lu, et ses personnages, comme point de départ. On commence en outre à faire, pour ces essais, une place importante à la forme écrite. Certes, le texte n'est pas ici la seule source de l'expression : mais il est l'une des plus importantes et nous ne pouvions le négliger. Nous espérons avoir proposé ainsi aux maîtres l'ossature de leur cycle d'enseignement de l'expression écrite.

La lecture est cependant restée notre préoccupation majeure. Il faut d'abord s'inquiéter de consolider les mécanismes. Sept pages de révision méthodique, réparties dans le livre, le permettent. Nous avons donné une place à l'alphabet, que trop souvent on ne sait plus, ou qu'on sait mal ; et cela est une entrave fort gênante dans l'emploi du dictionnaire. Nous en poursuivrons la fixation au-delà de ce cours.

Les textes ont été choisis parmi ceux qui peuvent plaire aux enfants. Le merveilleux des contes y a la large place qui convient à 7 ou 8 ans ; de même les textes relatant des épisodes de la vie simple et familière, tout aussi nécessaires. Est-il besoin de dire que les histoires de bêtes y sont largement utilisées ?

Des poèmes sont offerts *in fine* aux maîtres. Le choix est difficile à ce niveau, et nous l'avons éprouvé. Nous espérons avoir néanmoins réussi, en cela comme pour le reste du livre.

LES AUTEURS.



I. ENCORE UNE HISTOIRE, GRAND-PÈRE !

1. La petite chanson

1. Quand elle était née, cette petite chanson rose et bleue, sa maman lui avait dit : « Petite chanson ma fille, tu descendras sur la terre et tu porteras la gaieté partout où tu iras. »

La chanson s'en alla sur la terre. La première chose qu'elle rencontra, ce fut une bande de garçons qui revenaient d'une bonne promenade. Ils baissaient la tête et traînaient la jambe, parce qu'ils venaient de loin et ne pouvaient presque plus avancer.
« Ça, c'est du travail pour moi », pensa la petite chanson. Et la voilà qui vole sur les lèvres du premier garçon. Et la la la la la ! la la lère ! Comme elle y allait de bon cœur !

En entendant une chanson aussi entraînante, les garçons relevèrent la tête et se mirent à chanter tous ensemble. C'était beau de les entendre, si beau qu'ils oubliaient leur fatigue.

Plan ! plan ! plan ! faisaient les pieds des garçons... Alors la petite chanson s'envola plus loin.

2. En passant dans un champ, elle aperçut des vendangeurs dans une vigne. Les vendangeurs avaient chaud, et c'est à peine s'ils pouvaient encore tenir leurs ciseaux, parce qu'ils avaient travaillé depuis le matin.

« Ça, c'est du travail pour moi », se dit la petite chanson. Et la voilà qui vole sur les lèvres du premier vendangeur ! Et la la la la la lon laine ! Comme elle y allait de bon cœur ! En entendant une chanson aussi gaie, les vendangeurs se remirent à l'ouvrage. Les ciseaux coupaient les grappes, tac, tac, tac, les hottes se remplissaient à plaisir. Et tous les vendangeurs s'étaient mis à chanter.

3. Alors la petite chanson s'envola plus loin. En passant près du village, la petite chanson aperçut une jeune fille tricotant sur sa porte. La jeune fille avait laissé tomber ses aiguilles sur ses genoux, et elle n'avait plus du tout envie de travailler parce qu'elle avait tricoté toute la journée. « Pourtant, il faut absolument que je finisse mon ouvrage ! », se disait la jeune fille.

« Ça, c'est du travail pour moi ! » se dit la petite chanson. Et elle vola sur les lèvres de la jeune fille. Et la, la londi, lonla. Comme elle y allait de bon cœur ! En entendant une chanson aussi jolie, la jeune fille se mit à sourire ; elle releva son tricot et se remit à l'ouvrage **pleine d'entrain.** Tic, tic, tic, chantaient les aiguilles.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

tac, tac, tac — tic, tic, tic — plan, plan, plan — avancer, chanter, travailler — le fer, la mer — l'ouvrage, le village, les vendangeurs — la fatigue — l'aiguille — en passant, que je finisse, elle aperçut — elle se disait — le cœur.

• Explications

pleine d'entrain : sans peine, avec plaisir.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Pourquoi les garçons traînaient-ils la jambe ? — Pourquoi les vendangeurs avaient-ils chaud ? — Pourquoi la jeune fille n'avait-elle plus envie de travailler ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Est-il plus agréable de travailler en chantant ?

Par écrit. — *Complétez :* Des garçons baissaient ... et traînaient ..., parce qu'ils ... de loin et ne pouvaient ... plus avancer.

Par le dessin. — Les garçons, les vendangeurs ou la jeune fille.

2. La petite chanson *(fin)*

1. Alors la petite chanson vola plus loin. En passant devant une maison, la petite chanson aperçut une maman qui endormait son bébé. Et la maman avait bien du mal parce que son bébé **capricieux** ne voulait pas dormir. Sitôt qu'elle l'avait bien étendu sur son petit oreiller, il se redressait **brusquement** et s'asseyait dans son lit.

« Ça, c'est du travail pour moi », se dit la petite chanson. Et elle vola sur les lèvres de la maman. Et la, la, la, la, la. Comme elle y allait de bon cœur ! En entendant une chanson aussi douce, le bébé se laissa coucher bien sagement. Il ferma ses yeux bleus et s'endormit. « Do, do », disait doucement la maman. Alors la petite chanson s'envola plus loin.

2. « J'ai bien travaillé aujourd'hui, pensa la petite chanson rose et bleue. Je vais retourner vers ma maman la Musique, mon oncle le Violon et mon grand-père le Piano. » Mais, comme elle passait près d'un gros chêne, elle aperçut un petit rossignol perché tout au bout d'une branche.

« Que fais-tu là ? lui dit la petite chanson.

— Hélas !, répondit le rossignol, mes frères ne veulent pas de moi parce que je ne sais pas chanter...

« Ça, c'est du travail pour moi, pensa encore la petite chanson. Je vais t'apprendre à chanter, petit rossignol. »

Et elle se mit à chanter pour le petit rossignol comme elle n'avait encore jamais chanté. C'était si joli que tous les petits écureuils vinrent se percher autour d'eux pour écouter.

3. Toute la nuit, la petite chanson se fit entendre pour apprendre à chanter au rossignol. Quand arriva le matin, le petit rossignol chantait mieux que tous ses frères.

Alors la petite chanson rose et bleue s'envola pour aller



retrouver sa maman la Musique, son oncle le Violon et son grand-père le Piano. Elle avait assez travaillé pour ce jour-là.

Conte de M. Gaudard

Pour une bonne lecture

> il se redressait brusquement, travailler, apprendre — son oncle le Violon — douce, laissa, rossignol, pensa, hélas! ses yeux bleus, mieux, capricieux — les petits écureuils, oreiller, s'asseyait.

• Explications

capricieux : ce bébé ne voulait pas dormir par caprice, c'est-à-dire qu'il n'avait pas de bonne raison pour cela. — **brusquement :** tout d'un coup ; c'est le contraire de doucement, lentement.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qui étaient la maman, l'oncle et le grand-père de la petite chanson ?

— Pour qui la petite chanson se fit-elle entendre toute la nuit ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Les frères du rossignol ne voulaient pas de lui parce qu'il... — Que fit le bébé en entendant la douce chanson ?

Par écrit. — *Alors, la petite chanson vola plus loin.* Remplacez *vola* par un autre mot.

3. Le petit nuage

1. Là-haut, très haut dans le beau ciel bleu, il y a le jardin des petits nuages. Ils sont toute une bande, treize, quatorze, quinze qui s'amusent là.

Vous les avez peut-être déjà vus tous ensemble quand ils se promènent dans le ciel ; on dirait de petits moutons blancs **broutant** dans des prairies bleues.

Ce jardin des petits nuages, comme on s'y amuse bien ! Quelles belles rondes on y fait ! Quelles parties de cache-cache !

2. Parmi tous ses frères et sœurs Nuages, cousins et cousines Nuages, le Petit Nuage était le plus gai, le plus amusant.

Un jour, comme le Petit Nuage se reposait de toutes ses **gambades,** il vit passer son cousin le Vent.

« Où vas-tu, cousin le Vent ?

— Je vais courir à travers le monde.

— Oh ! cousin le Vent, emmène-moi !

— Je vais très loin, Petit Nuage ; tu seras très fatigué.

— Ça ne fait rien, cousin le Vent, emmène-moi quand même. »

3. Alors, cousin le Vent prend le Petit Nuage par la main, et tous deux partent à travers le ciel.

C'était très drôle de voir le Petit Nuage tout seul dans le grand ciel bleu... Le Vent, lui, on ne le voyait pas. On le sentait seulement.

Petit Nuage, qui ne s'était jamais promené si loin, était **enchanté.**

« Ira-t-on dire bonjour au Soleil ? Verra-t-on Madame la Lune ? » demandait-il à chaque instant.

Mais ce qui l'intéressait encore plus, c'était de regarder la Terre. Petit Nuage ne se lassait pas d'admirer les belles forêts, les grandes prairies.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

treize, quatorze, quinze — amuse, cousin, cousine, reposer — passer, lasser, ensemble, ciel, ça — nuage, fatigué, regarder, gai — cache-cache, à travers, brouter, admirer, prairie — loin, par la main, ça ne fait rien — voyait.

• Explications

brouter : ce sont les vaches ou les moutons qui broutent (qui mangent) dans les prés. — **gambades :** on dit qu'on fait des gambades quand on saute et qu'on danse. — **enchanté :** très heureux.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

A quoi ressemblent les petits nuages dans le ciel ? — Le Petit Nuage était le plus ..., le plus ...

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Qu'est-ce qui intéressait le plus le Petit Nuage ?

Par écrit. — Le Petit Nuage demande à son cousin le Vent de l'emmener.

Par le dessin. — Les nuages dans le ciel bleu.

4. Le petit nuage *(suite)*

1. « Oh ! s'écria-t-il tout à coup, cousin le Vent, regarde, un jardin comme le nôtre ! »

En effet, le Petit Nuage passait tout juste au-dessus de la cour de l'école et ça l'intéressait beaucoup de voir courir et jouer tous les petits garçons et les petites filles. Il serait bien resté jusqu'au soir si cousin le Vent l'avait voulu.

2. Plus loin, le Petit Nuage s'arrêta très étonné.

« Cousin le Vent, regarde ! Le ciel est aussi sur la Terre et il y a même des petits nuages comme moi !



— Mais non, Petit Nuage ! Tu te trompes, répond cousin le Vent. Ce que tu vois là, c'est la grande mer toute bleue, et ce que tu prends pour des petits nuages, ce sont les barques de pêche. Allons, viens, Petit Nuage. »

Ah ! qu'il en voyait des choses nouvelles, le Petit Nuage ! Comme il était **impatient** de raconter tout cela aux frères et sœurs Nuages et aux cousins et cousines Nuages !

3. « Oh ! dit-il tout à coup, le pays n'est plus si joli à présent ! »

En effet, ils étaient arrivés très loin, très loin, dans un pays **affreux.** Il n'était pas tombé une seule goutte de pluie depuis très longtemps. Aussi les feuilles des arbres étaient-elles toutes jaunies, les fleurs toutes **fanées,** et les ruisseaux ne chantaient plus parce qu'ils n'avaient plus d'eau du tout... Oh ! comme c'était triste ! Petit Nuage avait bien du chagrin en voyant tout cela... Et savez-vous ce qu'il aperçut, au bord du chemin ? Un petit enfant qui pleurait parce qu'il avait soif.

« Est-ce qu'il va mourir ? » pensa le Petit Nuage. Et cela lui faisait tant de peine qu'il se mit à pleurer très fort.



Or, qu'est-ce qui arrive quand un nuage pleure ? C'est la pluie qui tombe sur la Terre...

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

courir et jouer — le soir, la soif — la mer, jardin, barques — juste, resté, triste — un garçon — des choses nouvelles — pleurer, les feuilles, les fleurs, les sœurs, un pays affreux — impatient.

• Explications

impatient : il lui tardait de raconter cela, il manquait de patience. — **affreux :** très laid. — **fanées :** presque desséchées.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Le Petit Nuage croit que le ciel est aussi sur la Terre ; mais que voit-il ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi le Petit Nuage se mit à pleurer. — Que se passe-t-il quand un nuage pleure ?

Par écrit. — Dites comment était le pays affreux.

Par le dessin. — Les garçons et les filles dans la cour de l'école ou les barques sur la mer bleue.

5. Le petit nuage *(fin)*

1. Dès la première larme du Petit Nuage, voilà le petit garçon qui se relève : « Il pleut ! Oh ! je vais boire ! »

A la deuxième larme du Petit Nuage, les fleurs se redressent : « Il pleut ! Oh ! nous allons boire ! »

A la troisième larme du Petit Nuage, les feuilles **reverdissent** : « Il pleut ! Oh ! nous allons boire ! »

A la quatrième larme du Petit Nuage, les ruisseaux se remettent à chanter : « Il pleut ! Oh ! nous allons boire ! »

Et le Petit Nuage laissait toujours tomber sa bonne pluie **bienfaisante.**

2. Seulement, voilà, à force de fondre, fondre en pluie, le Petit Nuage devenait de plus en plus petit. Et, dans sa joie de faire tant de bien sur la Terre, le Petit Nuage ne s'en apercevait pas.

Il était devenu comme un petit mouton blanc... Et puis, comme une petite oie blanche...

Et puis, comme une petite colombe blanche...

Et puis, comme une petite plume blanche...

« Que fais-tu, lui cria alors cousin le Vent, tu vas fondre tout à fait ! Arrête-toi ! Arrête-toi ! »

Alors le Petit Nuage s'arrêta.

3. « Comment ferai-je pour rentrer, maintenant que je suis si petit ? se demanda-t-il **avec inquiétude.**

— Bah ! laisse-moi faire, dit cousin le Vent ; tu es devenu si léger que je t'aiderai facilement. »

Et le Vent se mit à souffler doucement, et le Petit Nuage n'avait qu'à se laisser porter par le souffle du Vent, comme les petites plumes blanches qui volent quelquefois dans la cour.

En rentrant au jardin des nuages, le Petit Nuage était si fatigué qu'il ne put rien raconter du tout.

Il dormit **d'un seul trait** pendant trois jours.

Mais quand le Petit Nuage s'éveilla, il était devenu encore plus grand et plus fort qu'autrefois.

Conte de M. GAUDARD.



Pour une bonne lecture

la première larme, la deuxième larme — à force de fondre — une plume blanche, la pluie bienfaisante — souffler — les ruisseaux — toujours — plus grand — inquiétude — quand il s'éveilla.

• Explications

reverdissent : redeviennent vertes. — **bienfaisante :** qui fait du bien. — **avec inquiétude :** il est inquiet ; il craint quelque chose ; il n'est pas tranquille. — **d'un seul trait :** sans se réveiller une seule fois.

• Questionnaire (après la lecture)

Comment était devenu le Petit Nuage à force de fondre ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Que pourra raconter le Petit Nuage en s'éveillant ?

Par écrit. — *Complétez :* Il pleut, je vais boire, dit ... — Il pleut, nous allons boire disent ... — Le Petit Nuage était devenu comme ...

Par le dessin. — Les feuilles et les fleurs sous la pluie bienfaisante.

6. La pantoufle de Grain-de-Sel

1. Après la saison des fleurs, l'Arbre-à-Pêches quitta la robe rose qu'il avait revêtue pour la fête du Printemps et se mit au travail. Il devait se dépêcher de former, gonfler, sucrer, dorer et **duveter** mille pêches, les **munir** chacune d'un noyau (avec une amande pour chaque noyau). Un long et difficile travail.

2. L'Arbre-à-Marrons prit son temps pour broder de blanc et de rose son **ample** robe verte. Il vit l'Arbre-à-Pêches revêtir, puis quitter sa robe de fleurs. Mais un pêcher rose ne fait pas le printemps ! Mieux vaut ne pas se presser, pensait l'Arbre-à-Marrons. Lorsqu'il fut enfin fleuri, il fit admirer sa parure, étala ses broderies, gonfla ses volants. Il méprisait son voisin de gris vêtu, déjà occupé de ses fruits.

3. « Ce petit bout d'arbre va trop vite ! Sûrement son travail sera mal fait. Le jour venu, je m'y prendrai mieux que lui. »

Pourtant les pêches peu à peu se formaient, se gonflaient, se sucraient, se doraient et même rougissaient. Et chacune avait son noyau avec une belle amande. C'était un beau travail. L'Arbre-à-Marrons ne se décidait que lentement à quitter sa robe brodée et à se mettre à son tour à l'ouvrage, et toujours il méprisait le petit arbre. « Sûrement son travail est mal fait, pensait-il ! Je m'y prendrai mieux que lui. »

4. Les pêches gonflées et bientôt mûres sentaient bon pour les abeilles. L'Arbre-à-Marrons vit que les abeilles et les guêpes peu à peu s'assemblaient et venaient chanter dans l'Arbre-à-Pêches les chansons de l'été. Il fut jaloux. Mais, pour voir si les

pêches étaient mûres et sucrées à point, chaque guêpe au passage faisait un petit trou, suçait un petit coup...

« Voilà ! dit l'Arbre-à-Marrons **triomphant.** Je savais bien que ce travail serait mal fait ! Ce petit bout d'arbre a été bien trop vite. Et il n'a pas pris le soin de protéger ses fruits contre toutes sortes de bêtes. Pour moi, je ferai si bien que nul n'osera s'approcher. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

ample, fleuri, gonfla — s'assemblaient — admirer ses broderies — se mettre à l'ouvrage — il méprisait — nul n'osera — se décider — guêpes — protéger — noyau — abeille — il fut d'abord jaloux — triomphant — travail.

• Explications

duveter : couvrir de duvet. — **munir :** donner. — **ample :** très grande. — **triomphant :** très heureux ; il triomphe.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que faisaient les guêpes pour voir si les pêches étaient mûres ? — Que pense l'Arbre-à-Marrons du travail de l'Arbre-à-Pêches ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Lequel des deux arbres fleurit-il le premier ? Pourquoi l'Arbre-à-Pêches devait-il se dépêcher ?

Par écrit. — L'Arbre-à-Marrons parle à l'Arbre-à-Pêches : que lui dit-il ?

Par le dessin. — Les deux arbres : l'un des deux seulement est fleuri.

7. La pantoufle de Grain-de-Sel *(suite)*

1. Or, juste comme l'Arbre-à-Marrons disait ces mots, passait par là un petit bonhomme haut comme la main et qui s'appelait Grain-de-Sel : on le nommait ainsi parce qu'il se mêlait de tout et se fourrait partout. Il passa par là ; et tu l'aurais à peine vu, tant il était petit et **leste** comme une sauterelle, se cachant sous un buisson dès qu'il entendait un pas. Et tu ne l'aurais pas entendu parce qu'il allait silencieux, chaussé de petites pantoufles couleur de mousse, bien jolies et toutes neuves (mais il les avait un peu salies dans la terre jaune du sentier !).

Grain-de-Sel écouta ce que disait l'Arbre-à-Marrons et se mit à rire. Il goûta une pêche et il se dit que les guêpes n'étaient pas bêtes. Et il décida de repasser tous les jours pour goûter les pêches et voir ce que ferait le marronnier.

2. Il revint donc et vit que le marronnier construisait pour chaque marron un gros mur rond, sans fenêtre, et tout **hérissé de pieux** : pas moyen d'entrer.

« Ça, **c'est vexant** », dit Grain-de-Sel, qui n'aimait pas être vexé, et qui voulait se fourrer partout et se mêler de tout.

Comment faire ? Il hésita longtemps avant d'oser s'approcher des terribles fruits-buissons. Une nuit il se décida et, profitant du sommeil de l'arbre, il grimpa, se glissa tout près d'un fruit et frappa délicatement de son petit doigt entre deux piquants.

3. « Toc, toc ; marron ! c'est moi, Grain-de-Sel. Ne réveille pas l'Arbre, je ne te ferai pas de mal, je veux seulement causer.

— Que veux-tu ? Qui es-tu ? dit le marron à moitié sourd derrière son mur.

— Je suis Grain-de-Sel, et je viens causer avec toi.

— Eh bien, cause, dit le marron, cause, tu as des choses à dire, mais moi je vis là enfermé et je ne sais rien. Qu'aurai-je à raconter ?

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

il allait silencieux — la terre du sentier — le marronnier construisait un gros mur rond, hérissé de pieux : pas moyen d'entrer — c'est vexant — il hésita — les terribles fruits-buissons — je veux causer.

• **Explications**

leste : vif et rapide. — **hérissé :** plein de piquants raides, comme un hérisson. — **pieux :** piquets ou, ici, piquants. — **c'est vexant :** on est vexé quand on est en colère pour quelque chose qui ne va pas.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Que fit Grain-de-Sel une nuit ? — Que lui dit le marron ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Comment était Grain-de-Sel et que faisait-il ? — Pourquoi se dit-il que les guêpes ne sont pas bêtes ?

Par écrit. — Racontez ce que se disent Grain-de-Sel et le marron.

Par le dessin. — Grain-de-Sel grimpe sur le marronnier.

8. La pantoufle de Grain-de-Sel *(fin)*

1. « La nuit est belle, dit Grain-de-Sel ; toute brillante de lune. A regarder la lune, on devient tout brillant comme elle.

— J'aimerais regarder la lune, dit le marron, en soupirant derrière son mur à pointes.

— Eh bien, ouvre un peu ta **coque** ! dit Grain-de-Sel ; seulement une petite fenêtre. Après, je te la recollerai si bien que ton Arbre n'y verra rien. »

Le marron entrouvrit sa coque sans bruit, un peu, d'abord, et il se sentit brillant comme un œil sous la belle lune. Puis il ouvrit la porte toute grande et se régala d'air et de clair de lune.

2. Après quoi, Grain-de-Sel l'aida à s'enfermer de nouveau, mais sais-tu ce qu'il fit avant de fermer la porte ? Il posa son petit pied chaussé d'une toute petite pantoufle, il le posa et l'appuya (tout jaune de boue) en plein sur le ventre du marron, juste avant de fermer la porte.

Il a fait ça à tous les marrons, car naturellement tous ont voulu prendre l'air et le clair de lune. Et l'Arbre ne se doutait de rien, croyant que ses marrons étaient bien enfermés et que personne ne pouvait entrer.

3. Un jour d'automne, l'Arbre-à-Marrons sentit que ses fruits étaient mûrs et qu'il devait les semer au sol, afin que chacun d'eux devint un petit marronnier.

Alors, il se décida à ouvrir les coques. Mais que vit-il ? Chaque marron **surgit**, bel œil dans la coque entrouverte, non point comme une amande élevée à l'ombre, non ! mais tout brillant et sombre, comme la belle nuit d'été où il était sorti de sa chambre.



Et chaque marron portait, en plein sur le ventre, la trace, couleur de poussière, de la pantoufle de Grain-de-Sel !

Conte de M. Boudier.

Pour une bonne lecture

on devient tout brillant, comme elle — ouvre ta coque — brillant comme un œil — il l'appuya — croyant.

• Explications

coque : enveloppe dure et piquante du marron — **surgit :** apparut tout à coup.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

De quelle couleur est la trace de la pantoufle de Grain-de-Sel ? — A quoi ressemble le marron dans la coque entrouverte ? — En quelle saison l'Arbre-à-Marrons veut-il semer ses fruits ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Comment Grain-de-Sel décide-t-il le marron à entrouvrir sa coque ? — Que fit-il avant de fermer la porte ?

Par écrit. — *Ouvre un peu la coque*, dit Grain-de-Sel. Ajoutez encore quelque chose pour décider le marron à le faire.

Par le dessin. — Un beau marron dans sa coque entrouverte.

9. La petite feuille qui voulait danser

Sur une branche de hêtre, une feuille est restée plus d'un an, oubliée par le vent, la pluie, le gel. Et quand, fraîches et vertes, les feuilles nouvelles sont apparues, la vieille feuille leur a raconté son histoire, ce qu'était le printemps, ce qu'était l'été, ce que serait l'automne...

1. « Comment sait-on quand c'est l'automne, Grand-Mère ? demandent les petites feuilles.

— Ah ! soupire la vieille feuille. On le voit bien vite. Le ciel n'est plus si beau, le soleil est moins chaud. Et votre robe, votre jolie robe verte deviendra jaune.

— Jaune ! crient toutes les feuilles **stupéfaites.**

— Jaune ! reprend tristement Grand-Mère. D'abord d'une couleur de citron pâle, puis d'un beau jaune d'or. Ah ! comme nous étions fières de nos robes dorées ! Ensuite, elles sont devenues rouges, rouge **écarlate,** et c'était encore plus beau. Nous en **frémissions** de joie. Hélas ! Nous ne savions pas ce qui allait venir.

— Quoi, quoi, quoi ? crient les petites feuilles toutes ensemble.

— Le vent, soupire Grand-Mère, le vent a commencé à nous faire danser.

— Danser ! répètent des voix étonnées.

2. — Au début, c'était bien amusant et nous trouvions cela charmant. Nous nous saluions **en cadence,** comme des dames, dans nos belles robes rouge et or. Je savais même particulièrement **faire la révérence.**

— Oh ! comme ce doit être joli, soupire une petite feuille dans son bourgeon brun.

— Mais, reprend la vieille feuille, le vent est devenu de plus

en plus fort. Il nous secouait, nous secouait toujours plus, tellement que nous étions bien fatiguées de nous incliner et de danser. Et comme il faisait froid !... Nous en tremblions sur nos tiges.

3. — Puis, un matin, le vent s'est fâché. Il a soufflé, ouf ! sur notre pauvre hêtre, et j'ai vu une à une toutes mes compagnes qui s'en allaient... Elles se détachaient de leur branche et s'envolaient dans le ciel. « Attendez-moi ! Attendez-moi ! » leur criais-je. Elles restaient un moment suspendues près de l'arbre. Mais elles voyaient bien que j'étais accrochée à ma tige. Alors, elles s'en allaient, balayées par le vent. Comme c'était triste de les voir partir !

— Mais comme elles étaient heureuses ! pense la petite feuille. Comme ce doit être beau de courir le monde en robe rouge ! Comme j'aimerais danser, danser toute la journée ! Ah ! quand donc viendra l'automne ? »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

l'automne — le bourgeon — en cadence — faire la révérence — nous en frémissions de joie — nous nous saluions en cadence — je savais même particulièrement faire la révérence.

• **Explications**

stupéfaites : très étonnées, car ce qu'on leur dit ne leur semble pas possible. — **écarlate :** d'un rouge très vif. — **frémir :** trembler légèrement. — **en cadence :** avec des mouvements réguliers, comme une musique. — **faire la révérence :** manière de saluer, en se courbant ou en pliant le genou. Le vent couchait les feuilles, comme pour les obliger à saluer.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Pourquoi les petites feuilles ne savent-elles pas ce qu'est l'automne? — Quelles sont les couleurs que prend la robe verte des feuilles en automne ?

10. La petite feuille qui voulait danser *(fin)*

1. Il vint plus tôt qu'on ne pensait. Un matin, en se réveillant, la petite feuille vit que sa robe, comme celles de ses compagnes, était légèrement teintée de jaune.

« C'est l'automne, c'est l'automne ! s'écria-t-elle tout **excitée.**
— Ah ! dit la vieille feuille en les regardant. Oui, voilà l'automne. Pauvres petites ! » Mais la petite feuille était **ravie.**
« Grand-Mère, est-ce que je vais commencer à danser ? »

2. Justement, le vent s'approchait à ce moment.
« Tiens, voilà une feuille qui veut danser ! » dit-il. Et il souffla doucement sur l'arbre, où toutes les feuilles se mirent à bouger, à se saluer, à se courber sur leur tige. La petite feuille trouvait cela délicieux. De jour en jour, sa robe devenait plus jaune, et puis, un matin, elle fut rouge écarlate. « Ah ! pensa-t-elle, je vais bientôt m'en aller ! »

Ce jour-là, le vent souffla de toutes ses forces. Et, tout à coup, la petite feuille se sentit saisie, emportée, frrrt ! sa tige se détacha doucement et elle s'envola dans le ciel.

3. « Je pars, je pars ! » cria-t-elle.
Trois de ses compagnes vinrent la rejoindre, et elles se mirent à tourner en rond, à toute vitesse, comme des folles. C'était le jeu le plus amusant qu'on ait jamais connu. Elles couraient, couraient, couraient dans l'allée, sautaient et **voletaient** un moment, puis se remettaient à **se pourchasser.** Enfin, deux d'entre elles, fatiguées, renoncèrent à jouer et se couchèrent au bord du chemin.
« Que c'est amusant de voler ! criait la petite feuille à l'amie



qui lui restait. Regarde, regarde, nous allons passer un ruisseau ! » Mais sa compagne était trop fatiguée. La petite feuille la vit dégringoler, tomber sur l'eau et s'enfuir comme un bateau entre les herbes. Elle vola haut, haut par-dessus des prés, des jardins, des maisons.

4. « On doit me prendre pour un oiseau », se disait-elle avec fierté. Elle voyait d'autres feuilles rouges, jaunes, qui quittaient leur arbre et tentaient de la suivre, mais aucune ne volait aussi haut qu'elle. Elle arriva au-dessus d'un jardin inconnu, franchit un mur couvert de mousse et, comme le vent l'abandonnait, elle tomba doucement sur une main.

« Oh ! quelle jolie feuille ! » dit une voix de jeune fille.

La petite feuille sentit qu'on la prenait délicatement par la tige. Elle fut posée bien à plat sur la page d'un livre, et clac ! le livre se referma, le beau voyage était fini !...

P. Chaponnière, *le Petit Ours en pain d'épice* (Bourrelier).

Pour une bonne lecture

légèrement teintée de jaune — tenter de la suivre — s'écria-t-elle tout excitée — délicieux — dégringoler.



• Explications

excitée : parlant et remuant beaucoup. — **ravie :** très contente. — **voleter :** voler un peu, puis s'arrêter et repartir, comme un oiseau. — — **se pourchasser :** courir l'une après l'autre, se poursuivre.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Combien de feuilles partent ensemble dans le vent ? — Où courent-elles et se poursuivent-elles d'abord ? — Où s'arrêtent les deux premières ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce qui arriva à la troisième feuille. — Dites pourquoi la petite feuille qui continue le voyage est si heureuse.

Par écrit. — Racontez en trois courtes phrases comment s'acheva l'aventure de la petite feuille qui voulait danser.

Par le dessin. — Les feuilles dansent dans l'allée.

Première révision

1. — g, j

ga, gue, gui, go, gu, gué
gea, ge, gi, geo, gé
ja, je, ji, jo, ju, jé

ouvrage, village, vendangeurs, nuage, protéger, bourgeon.

fatigué, aiguille, guêpe, regarder, gai, dégringoler.

2. — k, q, c, ç, s

ka, ke, ki, ko, ku, ké
ca, qua, que, qui, co, quo, cu, qué
sa, se, si, so, su, sé
ça, ce, ci, ço, çu, cé

saluer en cadence, faire la révérence, un caprice, douce, le ciel, délicieux, ça, un garçon, la coque.

3. — s, z

onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize.

en passant, qu'il finisse, laissa, ruisseau, rossignol, passer, lasser, penser, ensemble, hélas !

se disait, il s'amuse, cousin et cousine, reposer, choses.

4. — L'alphabet

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z

11. Moitié-de-Poulet

1. Il y avait une fois une poulette si petite qu'on l'appelait Moitié-de-Poulet. A force de travailler et d'économiser, Moitié-de-Poulet avait ramassé **cent écus.** Le roi, qui avait toujours besoin d'argent, ne l'eut pas plus tôt appris qu'il vint les lui emprunter, et Moitié-de-Poulet était bien fière d'avoir prêté de l'argent au roi. Mais il vint une mauvaise année et Moitié-de-Poulet aurait bien voulu **ravoir** son argent. Elle avait beau écrire lettre sur lettre, tant au roi qu'à ses ministres, personne ne lui répondait. A la fin, elle **prit la résolution** d'aller chercher elle-même ses cent écus et se mit en route pour le palais du roi.

2. Chemin faisant, elle rencontra un renard.
« Où vas-tu, Moitié-de-Poulet ?
— Je vais chez le roi. Cent écus me doit.
— Prends-moi avec toi.
— Point de façon ne ferai. Entre dans mon cou, je t'y porterai. »

Le renard entra dans son cou et la voilà partie, toute joyeuse d'avoir fait plaisir au renard.

3. Un peu plus loin, elle rencontra un loup.
« Où vas-tu, Moitié-de-Poulet ?
— Je vais chez le roi. Cent écus me doit.
— Prends-moi avec toi.
— Du plaisir en aurai. Entre dans mon cou, je t'y porterai. »

Le loup entra dans son cou et la voilà partie encore une fois. C'était un peu lourd ; mais la pensée que le loup était content de voyager lui donnait du courage.

4. Comme elle approchait du palais, elle trouva sur sa route une rivière.

« Où vas-tu, Moitié-de-Poulet ?

— Je vais chez le roi. Cent écus me doit.

— Prends-moi avec toi.

— Bien des charges j'ai. Si tu peux tenir dans mon cou, je t'y porterai. »

La rivière se fit toute petite et se glissa dans son cou.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Moitié-de-Poulet parle d'une façon curieuse, comme on le faisait peut-être il y a bien longtemps : cent écus me doit — point de façon ne ferai — du plaisir en aurai — bien des charges j'ai.

Vous lisez et vous comprenez bien ; mais ne parlez pas ensuite comme Moitié-de-Poulet !

• Explications

cent écus : trois cents francs ; un écu valait 3 francs. — **ravoir :** avoir de nouveau. — **prit la résolution :** se décida. — **chemin faisant :** tandis qu'elle marchait sur son chemin.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Pourquoi Moitié-de-Poulet allait-elle chez le roi ? — Où plaça-t-elle le renard, le loup et la rivière ? — Comment la rivière put-elle entrer ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Répétez exactement : ce que le renard, puis le loup, puis la rivière disent à Moitié-de-Poulet ; ce qu'elle répond à chaque fois ; ce que disent ensuite le renard, le loup et la rivière (puisque, chaque fois, c'est la même chose).

Par écrit. — Écrivez les trois phrases que vous venez de répéter (allez à la ligne à chaque phrase ; commencez par un tiret et placez bien la ponctuation).

12. Moitié-de-Poulet *(suite)*

1. La pauvre petite bête avait bien de la peine à marcher, mais elle arriva pourtant à la porte du palais.

— Toc ! Toc ! Toc ! Le portier mit la tête à sa fenêtre.

« Où vas-tu, Moitié-de-Poulet ?

— Je vais chez le roi. Cent écus me doit. »

Le portier eut pitié de la petite bête, qui avait un air tout innocent.

« Va-t'en, **ma bellotte.** Le roi n'aime pas qu'on le dérange. **Mal en prend à qui s'y frotte.**

— Ouvrez toujours, je lui parlerai. Il a mon argent, il me connaît bien. »

2. Quand on vint dire au roi que Moitié-de-Poulet demandait à lui parler, il était à table et **faisait bombance** avec ses courtisans. Il se prit à rire, car il se doutait bien de quoi il s'agissait.

« Ouvrez à ma chère amie, répondit-il, et qu'on la mette dans le poulailler. »

La porte s'ouvrit et la chère amie du roi entra tout tranquillement, persuadée qu'on allait lui rendre son argent. Mais au lieu de lui faire monter le grand escalier, voilà qu'on la mène vers une petite cour de côté ; on lève un loquet, on la pousse et crac ! ma Moitié-de-Poulet se trouve enfermée dans le poulailler.

3. Le coq, qui piquait dans une épluchure de salade, la regarda d'en haut sans rien dire. Mais les poules commencèrent à la poursuivre et à lui donner des coups de bec. Il n'y a pas de bêtes plus cruelles que les poules quand il leur vient des étrangers sans défense.

Moitié-de-Poulet, qui était une petite personne paisible et rangée, habituée chez elle à n'avoir jamais de **querelle**, se trouva

bien effrayée au milieu de tant d'ennemis. Elle courut **se blottir** dans un coin et cria de toutes ses forces : « Renard ! renard ! sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu. »

Le renard sortit de son cou et croqua toutes les poules.

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

le portier eut pitié — va-t'en, ma bellotte — qu'on la mette dans le poulailler — le grand escalier — on lève un loquet — habituée à n'avoir jamais de querelle — bien effrayée.

• Explications

ma bellotte : ma petite belle. — **mal en prend à qui s'y frotte :** il arrive malheur à ceux qui le dérangent. — **faire bombance :** manger et boire beaucoup. — **querelle :** dispute. — **se blottir :** se faire toute petite dans son coin.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que faisait le roi à l'arrivée de Moitié-de-Poulet ? — Que faisait le coq quand elle entra dans le poulailler ? — Que firent les poules ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Comment le portier reçut-il Moitié-de-Poulet ? — Le roi la reçut-il comme elle le pensait ? — Quel mauvais tour lui joua-t-on ?

Par écrit. — Dites en une ou deux phrases ce que fit Moitié-de-Poulet pour se défendre des poules.

Par le dessin. — Le renard attrape les poules dans le poulailler.

13. Moitié-de-Poulet *(fin)*

1. La servante qui portait à manger aux poules ne trouva plus que les plumes en arrivant. Elle courut en pleurant prévenir le roi, qui **se fâcha tout rouge.**

« Qu'on enferme cette enragée dans la bergerie », dit-il. Et, pour se consoler, il fit apporter d'autres bouteilles.

Une fois dans la bergerie, Moitié-de-Poulet se vit encore plus en péril que dans le poulailler. Les moutons étaient serrés les uns contre les autres et menaçaient à chaque instant de l'écraser sous leurs pieds. Elle était enfin parvenue à s'abriter derrière un pilier, quand un gros bélier vint se coucher là et faillit l'étouffer dans sa **toison.**

2. « Loup ! cria-t-elle, sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu. »

Le loup sortit de son cou et, **en un clin d'œil,** étrangla tous les moutons.

La colère du roi ne connut plus de bornes quand il apprit ce qui venait de se passer. Il renversa les verres et les bouteilles, fit allumer un grand feu et envoya chercher une broche à la cuisine.

« Ah ! la **scélérate !** s'écria-t-il, je vais la faire rôtir pour lui apprendre à tout massacrer chez moi. »

3. On amena devant le feu Moitié-de-Poulet, qui tremblait de tous ses membres, et déjà le roi la tenait d'une main et la broche de l'autre, quand elle se dépêcha de murmurer :

« Rivière ! rivière ! sors de mon cou, ou je suis un petit poulet perdu. »

La rivière sortit de son cou, éteignit le feu et noya le roi avec tous ses courtisans...



4. Moitié-de-Poulet, restée maîtresse du palais, chercha **en vain** ses cent écus : ils avaient été dépensés, et il n'en restait trace. Mais, comme il n'y avait plus personne sur le trône, elle monta dessus à la place du roi, et le peuple salua son avènement avec de grands cris de joie. Il était tout enchanté d'avoir une reine qui savait si bien économiser.

J. Macé, *Contes du petit château* (Hetzel).

• Explications

se fâcha tout rouge : se mit dans une grande colère. — **toison :** laine, fourrure. — **en un clin d'œil :** très vite, le temps qu'il faut pour cligner de l'œil. — **scélérate :** misérable, méchante. — **en vain :** sans rien trouver.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où le roi fit-il enfermer Moitié-de-Poulet ? — Que voulut-il lui faire ensuite ? — Qui sauva alors Moitié-de-Poulet ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi Moitié-de-Poulet était-elle en danger dans la bergerie ? — Expliquez comment elle prit la place du roi.

Par écrit. — Dites comment Moitié-de-Poulet remerciera le renard, le loup et la rivière : *Renard je te remercie de* ... — *Loup* ... — *Rivière* ...

14. Histoire d'un flocon de neige

1. Depuis le matin, les flocons de neige descendent, tourbillonnent et se posent comme de grosses mouches blanches. On les appelle de tous côtés.

« Venez sur moi, dit le petit garçon, j'aurai l'air du Père Noël sous mon capuchon.

— Venez sur moi, demande la terre, je veux une grande couverture d'**ouate** blanche pour que les grains de blé puissent dormir sans avoir froid.

— Venez sur moi, répète la **chaumière.** Il me faut un joli bonnet d'**hermine.**

— Venez sur moi », hèle la montagne par la voix de tous ceux qui désirent glisser en traîneaux ou à skis.

Et les flocons tombent, tombent...

2. Or, il y en a un, là-haut, qui ne peut se décider à descendre.

« Descendre sur la route ? Il passe tant de charrettes et de gens : on va m'écraser ! Sur la terre ? Je me salirais très vite et deviendrais de la boue ! Me poser sur le petit garçon ? Je l'ai vu tout à l'heure sortir sa langue et lécher un flocon qu'il a fait fondre dans sa bouche. Je ne veux pas être avalé ! Sur la montagne ? On est foulé par les skieurs. Peut-être qu'en me plaçant tout à fait au sommet j'aurais quelque chance de rester longtemps tel que je suis ? »

3. Le petit flocon se décide : il descend et se pose sur un pic glacé, dans un creux de rocher que le soleil n'atteint pas. Il est encore tout près du ciel : il voit ses frères qui se dépêchent, qui se précipitent en bas. « Comme ils sont sots ! pense-t-il. Ils vont mourir très vite. » Lui domine tout le pays. Il ne fondra pas. Il se sent durcir jusqu'au cœur.



Pourtant, il s'ennuie un peu. Comme c'est triste, ici; personne n'y vient jamais. Que sont devenus ses petits frères qui dansaient si joyeusement avec lui, les jours d'hiver ? Mais son cœur est devenu si dur qu'il ne s'en préoccupe plus, et qu'il reste tout engourdi, satisfait de rester **intact.**

(A suivre.)

• Explications

ouate : coton, tel qu'on l'achète en paquets. — **chaumière :** maison dont le toit est en chaume, c'est-à-dire en paille. — **hermine :** animal à la fourrure toute blanche. — **intact :** tel qu'il était, sans avoir changé.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qui appelle les flocons de neige ? Où se pose le petit flocon ? — Y voit-il le soleil ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi le flocon a-t-il choisi cet endroit pour se poser ? — Est-ce qu'il s'ennuie ? Pourquoi ?

Par écrit. — *Complétez :* Je ne me poserai pas sur le petit garçon, car ... — Je ne me poserai pas sur la montagne, parce que ... — Je ne me poserai pas sur la terre, car ...

Par le dessin. — Les flocons tombent sur la chaumière.

15. Histoire d'un flocon de neige *(fin)*

1. Un matin de printemps, un tout petit rayon de soleil arrive jusqu'à lui, on ne sait comment. Notre flocon s'éveille et s'amollit un peu :

« Où sont mes petits frères ? demande-t-il.

— Tes petits frères sont devenus des gouttes d'eau ; ils ont voyagé avec le ruisseau, avec le **torrent** ; il y en a qui se reposent dans un lac couleur de ciel ; d'autres courent vers la mer.

— Ils ne sont donc pas malheureux d'être fondus ?

— Mais non, ils sont partis jouer dans la rivière. L'an prochain, ils reviendront. »

2. Le petit rayon disparaît sans avoir détruit complètement le petit flocon de neige. Pourtant, celui-ci se sent moins dur : il n'est plus satisfait d'être là.

Le lendemain, il appelle le soleil, qui était venu vers lui :

« Petit rayon, petit rayon, je ne veux pas rester là, je veux retrouver mes frères. Fais-moi fondre. »

Le rayon se fait très chaud ; il s'enfonce jusqu'au cœur du flocon de neige ; celui-ci se sent mollir, mollir, et n'est bientôt plus qu'une goutte d'eau qui **s'infiltre** dans la terre. Il lui faut traverser toute la montagne avant d'atteindre la jolie source de la vallée. Comme c'est long et noir ! Voilà ce que c'est que de s'être niché si haut !

3. Enfin, voici le jour ! Et la source, puis le **ruisselet**, où tant de flocons sont déjà arrivés.

« Moi, raconte l'un, j'ai vu des enfants jouer avec la neige. Ils se lançaient des boules, ils pétrissaient des bonshommes. C'était si amusant que j'en ris encore.

— Moi, murmure un autre, j'ai vu les grains de blé que j'avais

préservés du froid ; leur germe gonflé, une petite tige grandit, elle pointe toute **frêle,** prête à sortir de terre...

4. Chacun raconte sa belle histoire. Notre flocon, qui n'a rien à dire, se promet de ne pas rester **à l'écart,** l'an prochain, quand il reviendra.

Dans le ruisselet, chaque gouttelette raconte sans fin ses aventures. Écoutez leur bavardage ! C'est cela qui fait le bruit joyeux de l'eau qui court sur les cailloux.

D'après un conte inédit de M. L. VERT.

Pour une bonne lecture

un petit rayon de soleil — notre flocon s'amollit un peu — ils ont voyagé — dans un lac couleur de ciel — atteindre la source — l'eau qui court sur les cailloux.

• Explications

torrent : cours d'eau très rapide, dans la montagne. — **s'infiltre :** pénètre tout doucement dans la terre. — **ruisselet :** petit ruisseau. — **frêle :** mince et peu solide. — **à l'écart :** loin des autres, comme quelqu'un qui s'est écarté.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qui a réveillé le flocon de neige ? — Pourquoi le flocon ne veut-il plus rester où il est ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Que doit faire le flocon pour atteindre la source ? — Qu'arrive-t-il quand il rencontre ses frères ?

Par écrit. — *Moi, dit un autre ...,* Écrivez la suite de son histoire comme vous l'imaginez.

Par le dessin. — Les enfants jouent avec la neige.

16. Les aventures de Pinocchio

Pinocchio est un pantin de bois, qui s'est mis à vivre et à parler comme un petit garçon. Il a bon cœur, mais il a aussi beaucoup, beaucoup de défauts. Une bonne fée le protège et essaye de l'encourager au bien. Mais ce n'est pas toujours facile...

1. « Oh ! j'en ai assez d'être un pantin, s'écria Pinocchio. Il est temps que je devienne un homme, moi aussi, comme les autres.

— Tu le deviendras, si tu le mérites, dit la Fée.

— C'est vrai ? Et que faut-il faire pour le mériter ?

— Une chose très facile : prendre l'habitude d'être un gentil petit garçon.

— Est-ce que je ne le suis pas ?

— Au contraire. Les garçons gentils sont obéissants, et toi...

— Moi, je n'obéis jamais.

— Les garçons gentils aiment l'étude et le travail, et toi...

— Moi, je **fais le badaud** et le vagabond toute l'année.

— Les garçons gentils disent toujours la vérité...

— Et moi, toujours des mensonges.

— Les gentils garçons vont à l'école sans se faire prier...

— Et moi, l'école me rend malade. Mais, à partir d'aujourd'hui, je veux changer.

2. — Tu me le promets ?

— Je le promets. Je veux devenir un bon garçon, moi aussi, et je veux faire la joie de mon père.

— Tu m'obéiras et tu feras toujours ce que je te dirai ?

— Volontiers, volontiers, volontiers !

— Dès demain, dit la Fée, tu commenceras par aller à l'école. » Pinocchio devint aussitôt moins joyeux.

« Puis tu choisiras un métier. » Pinocchio devint sérieux.



3. « Que dis-tu **entre les dents ?** demanda la Fée.

— Je disais... qu'il me semble que c'est un peu tard pour aller à l'école.

— Non, monsieur ! Retiens bien que, pour apprendre et s'instruire, il n'est jamais trop tard.

— Mais je ne peux pas avoir de métier.

— Pourquoi ?

— Parce que travailler me fatigue.

4. — Mon enfant, dit la Fée, ceux qui parlent ainsi finissent presque toujours en prison ou à l'hôpital. Gare à la paresse ! C'est une vilaine maladie, et il faut la guérir tout de suite, quand on est encore un enfant ; sinon, quand on est devenu grand, elle ne guérit plus. »

Ces paroles touchèrent le cœur de Pinocchio, qui, levant vivement la tête, dit à la Fée :

« J'étudierai, je travaillerai, je ferai tout ce que tu me diras, parce que la vie de pantin m'ennuie, et je veux devenir un enfant, à tout prix. Tu me l'as promis, n'est-ce-pas ?

— Je te l'ai promis, et maintenant cela dépend de toi. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

prendre l'habitude d'être un gentil petit garçon (gentil : la terminaison **il** se prononce dans les mots d'une seule syllabe [fil] ; elle se prononce souvent **i** dans les mots de plusieurs syllabes) — ils sont obéissants — il faut guérir la paresse — la vie de pantin m'ennuie.

• **Explications**

faire le badaud : perdre son temps à flâner. — **entre les dents :** tout bas, à mi-voix.

• **Questionnaire** (après la lecture)

A quel moment Pinocchio devient-il moins joyeux ? — Pourquoi ne veut-il pas avoir de métier ? — Pourquoi faut-il guérir la paresse quand on est enfant ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Essayez de dire tout ce qui fait que Pinocchio ne mérite pas d'être un garçon comme les autres. — Pinocchio a-t-il bon cœur? Pourquoi ?

Par écrit. — Écrivez tout ce que doit faire Pinocchio pour mériter de n'être plus un pantin de bois.

Par le dessin. — La Fée et Pinocchio.

17. La tentation

Pinocchio a tenu parole : il a bien travaillé et il est devenu le meilleur élève de l'école. La Fée lui apprend qu'il va devenir un petit garçon. Il invite ses camarades pour fêter cet événement.

1. Il faut savoir que Pinocchio, parmi ses amis et ses camarades d'école, en avait un qu'il préférait à tous, et qu'on appelait Lumignon.

C'était le garçon le plus paresseux et le plus polisson de l'école ; mais Pinocchio l'aimait beaucoup. Il alla tout de suite le chercher pour l'inviter ; mais il ne le trouva pas chez lui. Il revint une



seconde fois, et Lumignon n'était toujours pas là. Il y retourna une troisième fois : **en vain.** Cherchant par-ci, cherchant par-là, finalement il le vit, caché sous le portail d'une maison.

2. « Que fais-tu là ? lui demanda Pinocchio.

— J'attends minuit pour partir...

— Où vas-tu ?

— Loin, loin, très loin.

— Je viens t'inviter pour demain.

— Mais je te dis que je pars cette nuit.

— Où cela ?

— Je vais habiter un pays... qui est le plus beau pays du monde : un vrai **pays de cocagne !**

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle le Pays des Jouets. Pourquoi ne viens-tu pas ?

— Moi ? Oh ! non !

3. — Tu as tort, Pinocchio ! Crois-moi, si tu ne viens pas, tu le regretteras. Où veux-tu trouver un meilleur pays pour nous autres, les enfants ? Là-bas, il n'y a pas d'école ; il n'y a pas

de maîtres ; il n'y a pas de livres. Les vacances commencent le premier janvier et finissent le dernier jour de décembre. Voilà un pays qui me plaît !

— Mais comment se passent les journées au Pays des Jouets ?

— On les passe en jouant et **en se divertissant** du matin au soir. Puis, le soir, on va au lit et, le matin suivant, on recommence. Qu'en penses-tu ?

— Hum ! fit Pinocchio, et il secoua un peu la tête comme pour dire : « C'est une vie que j'aimerais bien, moi aussi ! »

— Alors ? Veux-tu partir avec moi ? Oui ou non ? Décide-toi.

— Non ! non ! J'ai promis à ma bonne Fée de devenir un bon petit garçon. »

4. Cependant, la nuit était tombée, quand, tout à coup, ils virent une petite lumière bouger au loin... Et ils entendirent un faible son de **grelots** et de trompette.

« La voilà ! s'écria Lumignon, en se dressant sur ses pieds.

— Qui ? demanda Pinocchio à mi-voix.

— La voiture qui vient me prendre. Alors, veux-tu venir, oui ou non ?

— Mais c'est vrai, demanda le pantin, que dans ce pays les enfants ne sont jamais obligés d'étudier ?

— Jamais, jamais, jamais !

— Quel beau pays ! Quel beau pays ! Quel beau pays ! »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

caché sous le portail — où veux-tu trouver un meilleur pays ? — en jouant et en se divertissant — les enfants ne sont jamais obligés d'étudier — quel beau pays ! un pays de cocagne.

• **Explications**

en vain : il ne le trouve toujours pas. — **pays de cocagne :** pays où tout est agréable et facile. — **en se divertissant :** en s'occupant de choses agréables. — **grelots :** petites sonnettes que portent les animaux.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Comment s'appelle le pays où veut aller Lumignon ? — Comment se compose chaque semaine dans ce pays ? — Pinocchio a-t-il envie de partir, lui aussi ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Pourquoi Pinocchio cherche-t-il Lumignon et où le trouve-t-il ? — Que fait-on au Pays des Jouets ?

Par écrit. — Dites comment se passe une journée au Pays des Jouets.

Par le dessin. — Pinocchio et Lumignon sous le portail ; la voiture arrive.

18. Le Pays des jouets

Pinocchio s'est laissé tenter et il est parti avec Lumignon dans la voiture, que tirent douze paires de petits ânes et que conduit un petit homme tout rond, à la voix douce et caressante.

1. Le matin, à l'**aube,** ils arrivèrent au Pays des Jouets. Ce pays ne ressemblait à aucun autre pays au monde. Sa **population** était tout entière composée d'enfants. Les plus âgés avaient quatorze ans ; les plus jeunes en avaient à peine huit.

Dans les rues, c'était une joie, un tapage, des cris à vous percer les oreilles ! Il y avait des bandes de gamins partout : ils jouaient aux osselets, à la marelle, à la balle ; ils allaient à bicyclette. Les uns jouaient à colin-maillard, d'autres se poursuivaient, d'autres, vêtus en arlequins, faisaient les avaleurs de feu ; on chantait, on faisait des cabrioles, on marchait sur les mains, on hurlait, on sifflait, on battait des mains. En somme un tel **charivari,** si endiablé, qu'il aurait fallu se mettre du coton dans les oreilles pour ne pas devenir sourd.

2. Sur toutes les places, on voyait des théâtres sous la tente, pleins d'enfants du matin au soir. Sur les murs des maisons on pouvait lire de fort belles choses, écrites avec un morceau de charbon : *Vive les jou-aits. Nous ne voulons plus dé cole. A bas la ritemétique.*

Pinocchio, Lumignon et tous les autres enfants qui avaient fait le voyage avec le petit homme, sitôt qu'ils eurent mis le pied dans la ville, se mêlèrent aussitôt à la fête. Et en peu de temps, comme on peut le penser, ils devinrent les amis de tous. Personne n'était plus heureux.

3. Parmi ces amusements **continuels** et tous ces divertissements, les heures, les jours, les semaines passaient, passaient.

« Oh ! quelle belle vie ! disait Pinocchio, toutes les fois qu'il rencontrait Lumignon par hasard.

— Tu vois si j'avais raison ! répliquait l'autre. Et dire que tu ne voulais pas partir ! Dire que tu t'étais mis en tête de revenir à la maison de ta Fée, pour perdre ton temps à étudier ! Si aujourd'hui tu n'as plus l'ennui des livres et de l'école, c'est à moi que tu le dois, à mes conseils, tu le reconnais ?

4. — C'est vrai, Lumignon. Et pourtant, sais-tu ce que le maître me disait en parlant de toi ? Il me disait toujours : « Ne fréquente « pas Lumignon : c'est un mauvais sujet et il ne peut te conseiller « que le mal. »

— Pauvre maître ! » répliqua l'autre.

Cependant, il y avait déjà cinq mois que durait cette vie, jouer et se divertir des jours entiers, sans jamais voir ni un livre ni une école, quand, un matin, en s'éveillant, Pinocchio eut une bien mauvaise surprise.

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

le Pays des Jouets — sa population — des cris à vous percer les oreilles — à bicyclette — à colin-maillard — des amusements continuels — te conseiller.

• Explications

aube : lever du jour, quand le ciel commence à blanchir du côté où va se lever le soleil. — **population :** gens qui y vivaient. — **charivari :** très grand bruit, tapage. — **continuels :** qui continuent sans arrêt.

• Questionnaire (après la lecture)

A quel moment Pinocchio et Lumignon arrivent-ils au Pays des Jouets ? — Citez quelques jeux des enfants. — Cette belle vie dura-t-elle longtemps ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que firent Pinocchio et Lumignon. — Que se disent-ils quand ils se rencontrent ?

Par écrit. — 1. Vive les *jou-ails*. Nous ne voulons plus *dé cole*. A bas *la ritemétique*. Écrivez comme il faut les mots en italique. — 2. *Complétez :* Le maître disait à Pinocchio : . . .

Par le dessin. — Les enfants jouent à l'un des jeux dont on parle dans cette lecture.

19. La surprise

1. Et que fut cette surprise ?

En s'éveillant, il voulut se gratter la tête ; et, en se grattant la tête, il s'aperçut... Devinez un peu ?

Il s'aperçut, à son grand étonnement, que ses oreilles avaient poussé de la longueur d'une main. Il chercha un miroir pour se regarder. N'en trouvant pas, il remplit une cuvette d'eau, et, là-dedans, il vit son image, ornée d'une **magnifique** paire d'oreilles d'âne.

Il se mit à pleurer, à crier ; mais plus il se désespérait, plus ses oreilles s'allongeaient et devenaient **poilues** vers le haut.

2. A ses cris, une belle petite **marmotte** entra dans sa chambre et lui demanda :

« Qu'as-tu donc, mon cher voisin ?

— Je suis malade, et d'une maladie qui me fait peur ! »

Après avoir tâté le pouls de Pinocchio, la marmotte dit en soupirant :

« Mon pauvre ami, je regrette de te donner une mauvaise nouvelle...

— Laquelle ?

— Tu as la fièvre des ânes.

— Je ne comprends pas...

3. — Eh bien ! dans deux ou trois heures, tu ne seras plus ni un pantin ni un enfant...

— Et quoi donc ?

— Tu deviendras un petit âne, comme ceux qui tirent les charrettes, et qui portent les choux et les salades au marché.

— Oh ! quel malheur ! quel malheur !

— Et que veux-tu y faire ? C'est ainsi ! Tous les garçons paresseux, que l'école, les livres et les maîtres ennuient, qui passent



leurs journées à jouer et à se divertir, doivent finir, un jour ou l'autre, par se transformer en petits ânes...

4. — Mais ce n'est pas ma faute. C'est celle de Lumignon !

— Il ne fallait pas suivre ses conseils.

— Oh ! si j'avais eu un peu de cœur, je n'aurais jamais quitté ma bonne Fée, qui m'aimait comme une maman... Et maintenant je ne serais plus un pantin, mais, au contraire, un petit garçon comme les autres... Oh ! mais si je rencontre Lumignon, malheur à lui !... »

Et il voulut sortir... Mais, quand il fut à la porte, il se rappela qu'il avait des oreilles d'âne, et, comme il avait honte de se montrer ainsi, savez-vous ce qu'il imagina ? Il prit un grand bonnet de coton et il l'enfonça jusqu'à ses yeux.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

en s'éveillant, il s'aperçut... — ses oreilles s'allongeaient — une belle petite marmotte — lui tâter le pouls — la fièvre des ânes — les conseils de Lumignon.

• Explications

magnifique : ici, ce mot veut dire « très grande ». — **poilues :** couvertes de poils. — **marmotte :** animal plus gros qu'un lapin et qui vit en montagne dans des terriers.

• Questionnaire (après la lecture)

Quelle fut la surprise de Pinocchio ? — Qui lui rendit visite ? — Que fit Pinocchio pour cacher ses oreilles ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que fit Pinocchio à son réveil, ce qu'il vit et ce qu'il fit encore. — Comment parle-t-il de Lumignon ?

Par écrit. — Racontez ce qu'a dit la marmotte à Pinocchio.

Par le dessin. — Pinocchio et la marmotte (n'oubliez pas le grand nez et les oreilles d'âne).

20. Les petits ânes

1. Pinocchio frappa à la porte de Lumignon.

« Qui est là ? demanda Lumignon.

— C'est moi, répondit le pantin.

— Attends un peu, et je vais t'ouvrir. »

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit, et Pinocchio, en entrant, vit son ami Lumignon avec un grand bonnet de coton qui lui descendait jusqu'aux yeux.

En voyant ce bonnet, Pinocchio se dit :

« Est-ce que mon ami aurait la même maladie que moi ? Est-ce qu'il aurait lui aussi la fièvre des ânes ? »

2. Il fit semblant de ne s'apercevoir de rien et demanda en souriant :

« Comment vas-tu, mon cher Lumignon ?

— Tout à fait bien.

— Alors, pourquoi as-tu mis ce bonnet qui te couvre les oreilles ?

— Le médecin me l'a ordonné parce que je me suis fait mal au genou. Et toi ?



— Le médecin me l'a ordonné; je me suis écorché le pied.
— Tu n'as jamais eu mal aux oreilles ?
— Jamais !... Et toi ?

3. — Moi non plus. Mais depuis ce matin une oreille me gêne.
— Moi aussi.
— Laquelle ?
— Toutes les deux. Et toi ?
— Les deux aussi. Est-ce que ce serait la même maladie ?
— J'en ai peur.
— Fais-moi plaisir : montre-moi tes oreilles.
— D'accord. Mais je veux d'abord voir les tiennes.
— Enlevons tous les deux notre bonnet en même temps...
— Attention ! » Et Pinocchio commença à compter :
« Un ! Deux ! Trois ! »

4. A « trois », ils jetèrent tous deux leur bonnet en l'air. Et quand ils se virent, frappés tous deux du même malheur, ils éclatèrent de rire ! Et ils rirent, et ils rirent... Jusqu'à ce que Lumignon se mette à **chanceler** :

« Au secours ! Je ne tiens plus sur mes jambes !

— Moi non plus, **pleurnicha** Pinocchio. »

Et ils tombèrent à quatre pattes, leurs bras devinrent des pattes, leurs figures s'allongèrent et devinrent des museaux, leurs corps se couvrirent d'un pelage gris clair. Ils voulurent crier ; mais ils se mirent à **braire**, faisant tous deux en chœur : « Hi-han ! Hi-han ! »

Alors, la porte s'ouvrit : le petit homme conducteur de la voiture entra, leur mit une **bride** et les conduisit au marché pour les vendre.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

un bonnet qui lui descendait jusqu'aux yeux — attention ! — se mettre à chanceler — pleurnicher — en chœur — le petit conducteur — braire.

Reproduisez le dialogue, à deux personnages, l'un faisant Pinocchio, l'autre Lumignon.

• Explications

chanceler : perdre l'équilibre, ne plus pouvoir se tenir debout. — **pleurnicher :** pleurer un peu et se plaindre. — **braire :** faire le cri de l'âne : hi-han ! — **bride :** sorte de laisse avec laquelle on attache certains animaux et qui sert à les conduire.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qu'avait mis Lumignon sur sa tête ? — Où dit-il avoir mal ? Et Pinocchio ? — Jusqu'à quand rient-ils ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Quels mensonges se disent les deux enfants à propos de leur bonnet ? — Que font-ils lorsqu'ils se voient tête nue ? — Comment se termine cette lecture ?

Par écrit. — *Racontez ce que se disent les deux enfants* : Pinocchio demanda à Lumignon comment il allait. Lumignon répondit ...

Par le dessin. — Les deux petits ânes et le conducteur qui vient les chercher.

21. Les aventures de Pinocchio *(fin)*

Pinocchio a été vendu au directeur d'un cirque, mais il se casse une jambe et on veut le noyer pour faire de sa peau un tambour. Les poissons mangent la chair de l'âne, et le pantin de bois reparaît. Il retrouve son vieux père, tombé malade, et, comme il a bon cœur, il se met courageusement au travail pour pouvoir le soigner.

1. Grâce à sa bonne volonté, non seulement il réussit à faire vivre son père, toujours malade, mais encore il put mettre quatre cents francs de côté pour s'acheter un vêtement neuf.

Il sortit de sa maison tout heureux. Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom, et, se retournant, il vit une belle limace qui sortait d'une **haie.**

« Tu ne me reconnais pas ? dit la Limace.

— Je n'en suis pas sûr.

— Tu ne te souviens pas de cette Limace qui était la femme de chambre de la Fée aux cheveux bleus ?

— Mais oui, je me souviens ! Dis-moi vite, ma belle Limace, où as-tu laissé ma bonne Fée ? M'a-t-elle pardonné ? Se souvient-elle de moi ? Est-elle loin ? Puis-je aller la voir ?

2. — Mon cher Pinocchio, la pauvre Fée est sur un lit d'**hôpital.**

— A l'hôpital ?...

— Hélas ! Bien malade, elle n'a plus de quoi s'acheter un morceau de pain.

— Vraiment ?... Oh ! quel malheur ! Ma pauvre petite Fée ! Ma pauvre petite Fée... Si j'avais un **million,** je courrais le lui porter. Mais je n'ai que quatre cents francs. Les voilà. Prends-les, ma bonne Limace, et va les porter bien vite à ma bonne Fée.

— Et ton vêtement neuf ?

— Que m'importe le vêtement neuf ? Va, dépêche-toi et reviens dans deux jours : j'espère pouvoir te donner un peu plus d'argent. Jusque-là, j'ai travaillé pour mon père ; maintenant, je travaillerai cinq heures de plus pour aider ma bonne mère la Fée. »

3. Ce soir-là, Pinocchio travailla jusqu'à minuit. Puis il alla au lit et s'endormit... Et songez quel fut son étonnement quand, en s'éveillant, il s'aperçut qu'il n'était plus un pantin de bois, mais qu'il était devenu au contraire un garçon comme tous les autres. Au lieu de sa pauvre cabane, il était dans une belle chambre. Il entra dans la salle voisine et vit son vieux père, guéri et travaillant comme autrefois. Il lui sauta au cou et le couvrit de baisers.

« Explique-moi comment s'est fait tout ce changement.

— Tout ce changement s'est fait par ton **mérite**, dit **Gépetto.**

— Pourquoi, par mon mérite ?

— Parce que, quand les enfants cessent d'être méchants pour devenir bons, tout prend un aspect nouveau et souriant. »

4. Pinocchio regarda le pantin de bois qu'il était la veille et dit : « Comme j'étais ridicule quand j'étais un pantin ! Et comme je suis content d'être devenu un bon petit garçon ! »

C. Collodi, *les Aventures de Pinocchio* (trad. J. Tranchère).

• Explications

haie : clôture épaisse faite d'épines, d'arbustes, de buissons, etc. — **hôpital :** endroit où l'on soigne les malades. — **million :** mille fois mille francs. — **mérite :** qualités, bonnes actions. — **Gépetto :** nom du père de Pinocchio.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qu'avait économisé Pinocchio ? — Que comptait-il en faire ? — Qui rencontra-t-il ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce que la Limace dit à Pinocchio. — Dites ce que fit Pinocchio.

Par écrit. — Quel est le mérite de Pinocchio ?

Par le dessin. — Pinocchio se réveille petit garçon (n'oubliez pas le vieux pantin de bois au pied du lit).

Deuxième révision

1. — br, cr, dr, fr, gr, pr, tr, vr
bl, cl, fl, gl, pl, vl

brusquement, broderies, brouter, brillant — croire, elle s'écria — fondre, se redresser — affreux, frémir — gros et gras, grand — apprendre, capricieux, prairie, protéger — à travers, très heureux, entrer, travailler, construire — ouvrage, ouvre ta coque.

le marronnier construisait un gros mur rond.

le ciel bleu, la plume blanche — mon oncle le Violon — souffler, gonfler, fleuri — glacé — la pluie — et vlan ! — plan, plan, plan !

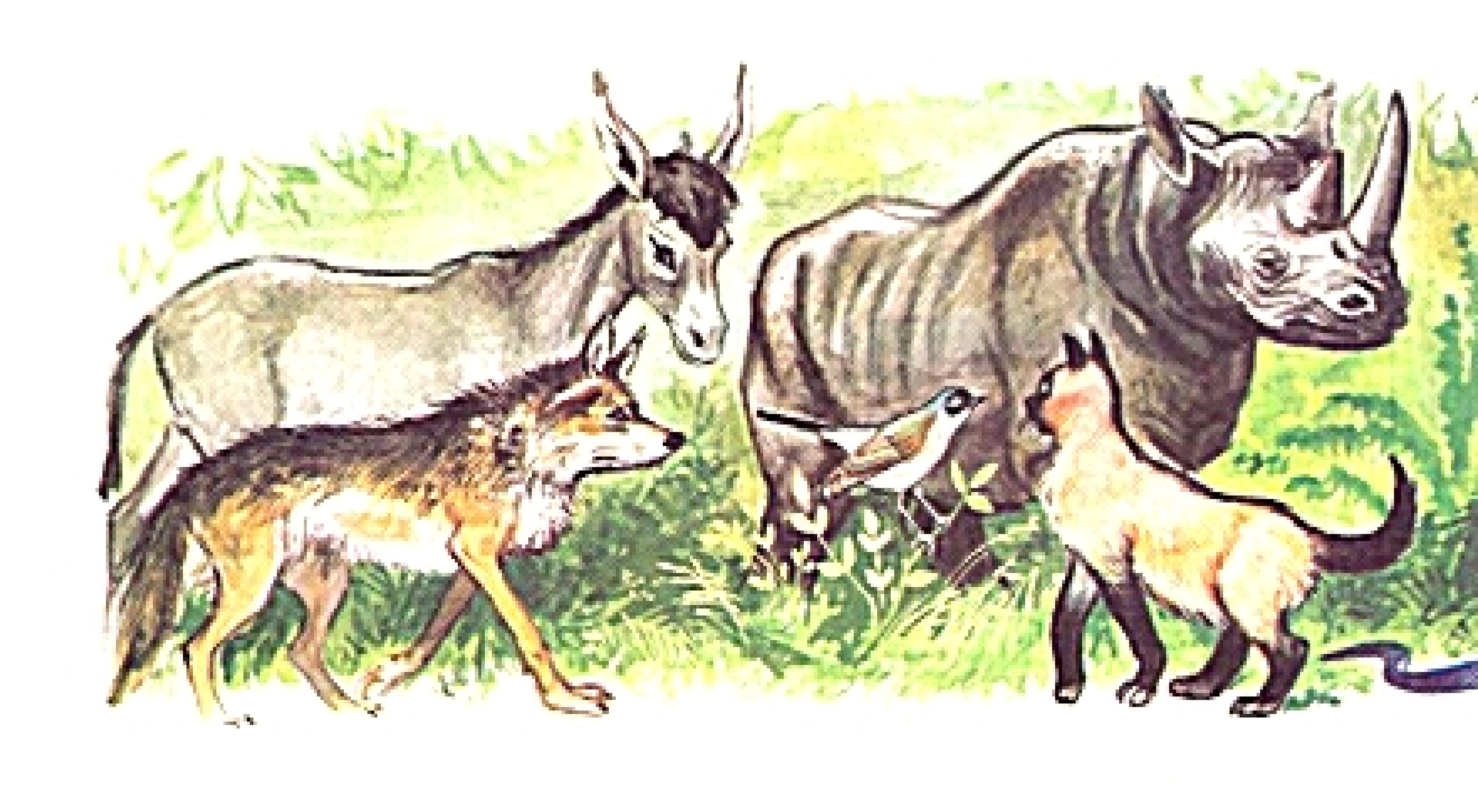
le vent souffla sur la petite plume blanche.

il se redressait brusquement — la pluie bienfaisante gonfla les tiges — les moutons broutent dans la prairie — il broda son ample robe fleurie.

2. — chanter, la mer

La terminaison **-er** se prononce é dans les mots de plusieurs syllabes ; elle se prononce **ère** dans les mots d'une syllabe : avancer — le fer — chanter, la mer, broder, le ver, le boulanger — je veux causer — allons voyager sur la mer.

(Suite au verso.)



Deuxième révision *(fin)*

3. — ain, ein, en

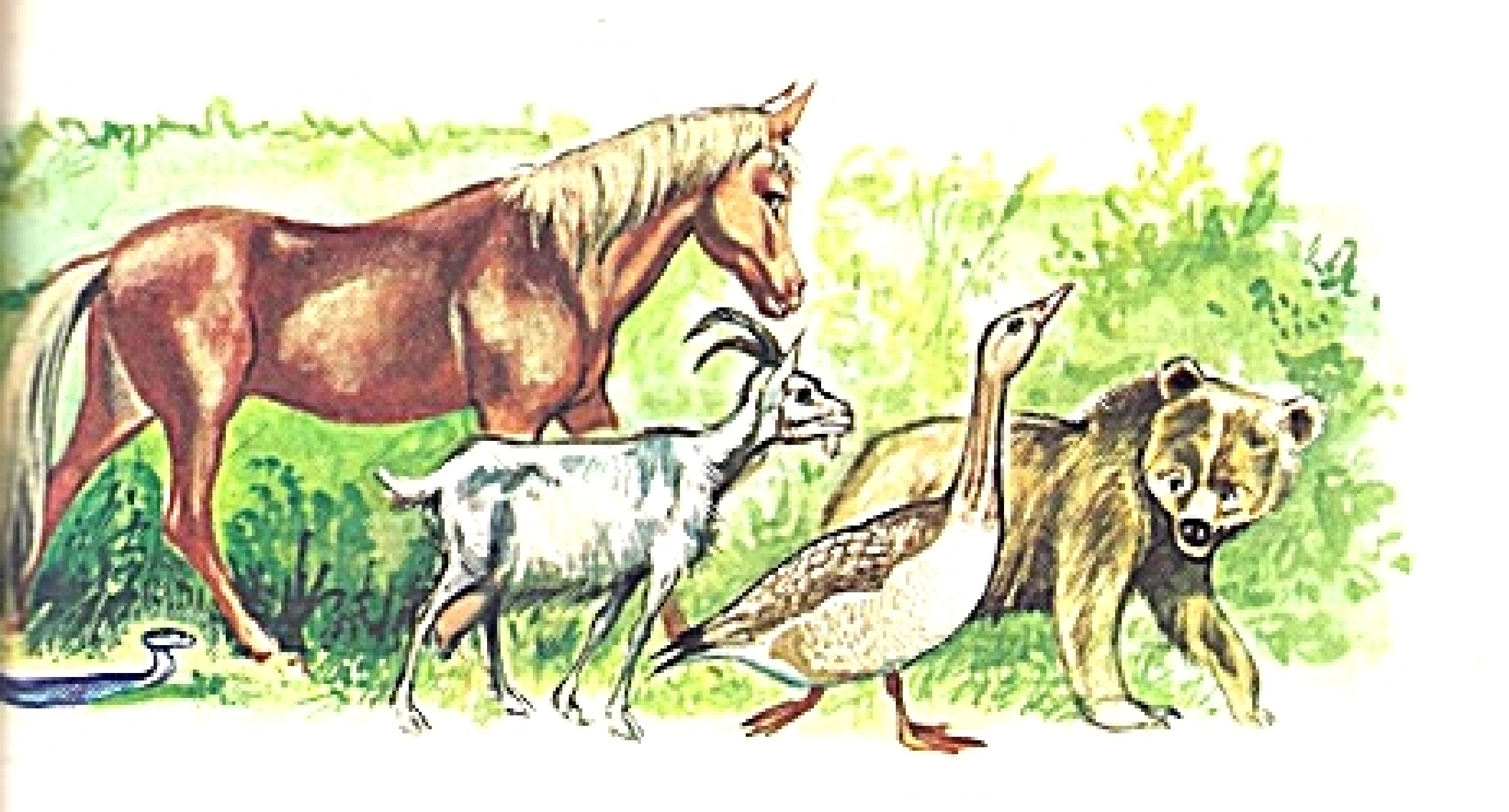
Une teinte, un peintre, la peinture, teindre un habit, la crainte, une plainte, craindre l'automne, se plaindre du froid, teintée de jaune, tenter de la suivre.

4. — eu, eux, ieu, eur, œur

ses yeux bleus, un enfant capricieux, hérissé de pieux, affreux — le cœur, les sœurs, la fleur.

5. — euil, euille, œil, ail, aille

les petits écureuils, les feuilles — le travail, Pinocchio travaille — brillant comme un œil.



II. QUAND LES BÊTES PARLAIENT

22. Le petit agneau de lait

1. « Toi, taureau, viens ici !... dit le berger.
— Meu eu eu !...
— Et toi, bélier, viens aussi !
— Bâ a a !...
— Et toi, bouc, qu'attends-tu ?
— M'hé hé hé hé hé ! »

Le troupeau venait d'arriver à l'**alpage**, et le berger, en compagnie de son chien, s'assit sur un rocher.

L'alpage, c'est un peu comme les grandes vacances des bêtes. Cela veut dire que les troupeaux ont quitté les prairies de la plaine, les champs d'en bas. Ils ont quitté l'étable, ils ont quitté

la ferme. Pendant des mois, jusqu'à l'automne, ils demeurent près des bois, dans les hauts pâturages des montagnes. Ils dorment sans maison, et c'est pour cela que, tout au long du jour, le berger fait attention et que, dit-on, pendant toute la nuit, le chien veille.

2. « Mes enfants, le loup est dans le bois ! »

Un grand silence se fit autour du rocher parmi les bêtes, et le chien **constata** que, toutes, elles écoutaient.

« Dans le bois d'à côté, l'an dernier, aux grandes vacances des bêtes, le loup en a mangé !

— En a mangé ! en a mangé ! pensa la langue du chien, qui haletait.

— Pas une vache ! ni même un veau ! dit le taureau.

— Pas une chèvre ! ni un cabri ! » dit le bouc encorné.

Le gros bélier **de laine endimanché** baissa la tête et ne répondit pas, mais le berger dit :

« Trois agneaux ! Trois agneaux qu'il nous a mangés l'an passé.

— En a mangé ! en a mangé ! dit encore la langue du chien : il y pensait bien. » Toutes les bêtes écoutaient, mais déjà s'impatientaient.

3. Alors le berger leva son bâton et dit :

« Il vous faut surveiller vos enfants.

« Toi, les **génisses** et les veaux.

« Toi, les agnelles et les agneaux.

« Toi, les chevreaux.

« Ne pas jouer trop loin.

« Ne pas entrer dans la forêt, car maintenant, vous le savez, il y a le loup qui en a mangé, le méchant loup qui pourrait bien recommencer ! »

Cela dit et répété, le troupeau, pour les grandes vacances des bêtes, se dispersa et s'en alla.

Puis, sur le rocher, le berger au soleil se coucha.

Et près de lui son chien rêva.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Nous allons apprendre à dire deux longues phrases : au signe / respirez sans baisser la voix ; au signe // baissez la voix.

1. Le troupeau venait d'arriver à l'alpage, / et le berger, / en compagnie de son chien, / s'assit sur un rocher. //

2. Ils dorment sans maison, / et c'est pour cela que, / tout le long du jour, / le berger fait attention / et que, / dit-on, / pendant toute la nuit, / le chien veille. //

• Explications

alpage : prairie, pâture de montagne (dans les Alpes). — **constata :** put voir, se rendre compte. — **de laine endimanché :** bien vêtu de laine, comme pour un beau dimanche. — **génisses :** très jeunes vaches.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où est l'alpage ? Où dorment les bêtes à l'alpage ? — Qu'a mangé le loup ? — Que dit la langue du chien ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi le bélier a-t-il baissé la tête ? — Pourquoi le berger parle-t-il au troupeau et que lui dit-il ?

Par écrit. — Dites qui doit surveiller les génisses et les veaux, les agnelles et les agneaux, les chevreaux : *Le taureau doit surveiller . . .*

Par le dessin. — Le berger parle au troupeau, son chien auprès de lui.

23. Le petit agneau de lait *(suite)*

1. Le petit agneau suivit à petits pas, fièrement. Il suivit la brebis sa maman, qui suivit le bélier son père, **docilement** et se souvenant.

Puis, la brebis sa mère s'arrêta devant une herbe parfumée. Mais le bélier son père, avec le troupeau, continua.

Alors le petit agneau, à petits pas, resta près de sa maman, de-ci, de-là. Il la suivit ici et là, et avec elle il arriva jusqu'en bordure du bois.

« Mais ça m'ennuie d'être toujours avec ma mère ! et ça ne m'amuse pas ! »

Il la suivit encore par-là.

2. « Ça ne m'amuse pas. Avant que le lait soit bu, elle doit passer devant toutes ces herbes qu'il m'est défendu de goûter, car je ne suis qu'agneau de lait. Je vais un moment m'amuser, et puis, aussitôt après, je reviendrai. »

Ainsi, dans le bois d'à côté il s'en alla. Il descendit la pente **ensoleillée** d'un pré, puis il rencontra un frais ruisseau, où, pour la première fois, il goûta l'eau.

« Le lait ? ça m'a l'air meilleur ? » Il le traversa et fut d'un pas tout au fond du bois.

« Bélier mon père ! veillez sur moi ! »

3. Dans la forêt, vers le soir, il aperçut un jeu tout noir. C'était, entre les arbres, quatre enfants de bêtes qui jouaient, qui jouaient ?... dites-le moi !... qui jouaient aux quatre coins.

Ils étaient en laine noire et ils avaient un museau long, avec des oreilles pareilles, et des yeux jaunes qui brillaient. Le petit agneau eut envie de s'approcher et de s'amuser. Aux quatre coins ? Il en manquait, puisqu'il en fallait un **pour payer :**

« Nous ne sommes que quatre, veux-tu jouer, pour



payer ? Petit agneau de lait, nous allons bien nous amuser !

— Oui, je veux jouer, répondit le petit agneau. Mais je ne veux pas payer.

— Oh ! pour payer ! on paye toujours, mon doux petit agneau de lait. »

4. Et ils jouèrent. Les petits de laine noire roulaient et s'amusaient. Si bien que la nuit vint et l'obscurité avec, et qu'on ne pouvait plus voir le chemin, ni savoir où il fallait aller.

C'est à ce moment que les yeux jaunes des quatre petites bêtes brillaient ! Il fallait voir ! Et le petit agneau ne voyait plus que deux à deux ces huit lumières !

« Allons nous coucher ! » dirent les petites bêtes. Et c'est ainsi que, les suivant, en un moment il se trouva, le petit agneau, couché dans un grand lit, près de ses amis, et dans une maison, celle des pires ennemis !

« Notre père ? Mais, c'est le loup ! »

Alors le petit agneau se fit petit, il trembla dans le lit :

« Oh ! n'aie pas peur ! Il n'est pas méchant, notre père ! Et tu es notre ami. » *(A suivre.)*

Pour une bonne lecture

ils avaient un museau long, avec des oreilles pareilles, et des yeux jaunes qui brillaient — quatre enfants de bêtes qui jouaient, qui jouaient ?... dites-le moi !... qui jouaient aux quatre coins. *(Attention : le deuxième* qui jouaient ? *ne se prononce pas comme les autres.)*

• Explications

docilement : comme on le lui avait dit, comme un agneau obéissant. — **ensoleillée :** éclairée et chauffée par le soleil. — **pour payer :** pour recevoir un gage, quand il n'occupe pas un coin ; il faut être cinq pour jouer aux quatre coins.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Le petit agneau a-t-il la permission de manger de l'herbe ? — Avait-il déjà bu de l'eau ? L'aime-t-il mieux que le lait ? — Quelles sont les huit lumières, deux à deux ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Que fit d'abord le petit agneau ? — Qui rencontra-t-il et que fit-il ? — Qu'apprit-il à la fin ?

Par écrit. — *Racontez en trois phrases la journée du petit agneau :* Le petit agneau rencontra ... et il goûta ... — Il joua ... — Le soir venu, il se trouva ...

Par le dessin. — Le jeu des quatre coins.



24. Le petit agneau de lait *(suite)*

1. Les cinq petits amis dormaient depuis longtemps dans les draps noirs (ils sont ainsi chez les loups, ils sont noirs !). Ils dormaient depuis longtemps quand la porte claqua, un grand vent secoua le toit, la porte se referma, et la **chandelle** s'alluma : c'était la mère loup, qui entra.

« Quoi ? Vous avez déjà mangé de ça ?

— Mais non, maman, répondit l'un des quatre petits loups.

— Alors ! Alors ! Pourquoi cette odeur, cette douceur d'agneau sous notre toit ?

— C'est que... J'y rêvais, maman.

— Un rêve ! Mais un rêve, ça ne sent pas !

— Alors c'est que... nous en avons tellement mangé autrefois...

— Quand l'agneau a été mangé, mes enfants, l'odeur ne revient pas !

— Alors, peut-être en est-il passé un près de chez nous ?

— Un agneau ici, mes chéris, ça ne passe pas sans être croqué par nous ! Et de belle manière ! »

2. A ces mots, le petit agneau se fit encore plus petit dans les draps noirs, et il dit tout bas, comme pour une prière :

« Veillez sur moi, bélier mon père ! »

La mère loup, en montrant sa langue rouge, se lécha les **babines** et dit :

« Allons, venez dîner. Cette nuit, je n'ai trouvé qu'un poulet, quelle misère ! »

Quand les petits loups eurent mangé par terre, ils remontèrent dans les draps noirs, puis ils se couchèrent.

Et la maman loup près du lit approcha pour souffler la lumière.

« Que ça sent l'agneau, par-là ! » Puis elle s'en alla.

« Tu vois ! Elle n'est pas méchante, notre mère. »

Les cinq enfants se rendormirent. Et ce n'est qu'au moment le plus sombre de la nuit que la porte claqua ; quelqu'un en entrant buta, ce qui fit qu'**en sursaut** les cinq enfants se réveillèrent.

3. Ils virent dans la nuit noir deux lumières, c'étaient les yeux du père. Alors le petit agneau de lait sous le drap se cacha et de nouveau trembla.

« Qui est là ? dit le père. Je sens une **odeur étrangère** ! »

Les enfants ne répondirent pas, car c'était leur père. Aucun ne parla, mais tous tremblèrent.

« Qui est par-là ? Ça sent la bergère !

— Il n'y a pas de bergère, papa, mais c'est peut-être que nous avons beaucoup joué dans la bruyère.

— Dans la bruyère ! Oui, ça sent toujours le mouton depuis qu'ils y vont.

— Bélier mon père !

— Ça sent le mouton, la bruyère ! »

Le vilain loup fit claquer ses dents pointues et dit :

« Venez manger ! Je vous rapporte un morceau de vieille chair, et c'est de l'autre jour, du sanglier blessé dans la clairière. »

4. Les enfants, tour à tour, descendirent du lit et en mangèrent. Mais, dès qu'un petit loup avait fini, vite il remontait dans le lit, et de même l'autre petit loup descendait aussitôt, mangeait et remontait, puis l'autre venait.

« Pourquoi restez-vous chaque fois trois de couchés ? demanda le père.

— C'est pour nous chauffer, parce qu'il fait froid, mon père.

— Pour vous chauffer ? Ce n'est cependant pas matin d'hiver ! »

Mais, comme la chair de sanglier sentait mauvais, le père oublia l'odeur étrangère ; il souffla la chandelle et alla se coucher.

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

le petit agneau a très peur ; il dit : « Veillez sur moi, bélier mon père ! » — les enfants se réveillèrent — nous avons joué dans la bruyère — c'est un morceau de vieille chair, du sanglier blessé dans la clairière. — je sens une odeur étrangère.

• Explications

chandelle : sorte de bougie. — **babines :** lèvres d'un animal. — **en sursaut :** tout d'un coup, brusquement. — **odeur étrangère :** odeur inconnue, venue du dehors.

• Questionnaire (après la lecture)

Quelle odeur sent la mère loup en entrant ? — Que mangèrent d'abord les petits loups ? — Pourquoi trois petits loups restent-ils chaque fois couchés ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Que disent les quatre petits loups pour cacher leur ami à leur mère ? Que disent-ils pour le cacher à leur père ? — Racontez comment les petits loups ont mangé.

Par écrit. — *Complétez :* Allons, venez dîner, dit la mère loup . . . — Venez manger, dit le père loup . . .

Par le dessin. — Le père loup rentre dans sa maison.

25. Le petit agneau de lait *(suite)*

1. « Bé é é — è è è... maman !

— Malheureux ! ne bêle pas !... Si mon père t'entendait ! »

C'est avant le jour qu'il fallut y penser, le petit agneau ne pouvait rester. Le père et la mère allaient se lever, et il serait mangé.

Alors les bons petits loups **conseillèrent** à l'agneau de lait de se sauver. Par la fenêtre basse, ouverte sur la nuit, il pourrait s'en aller. Mais quand il fut dehors, seul, dans la nuit, il eut peur et il bêla :

« Bé é é — è è è ! bélier, mon père ! » Et, dans la nuit, cela s'entendait. Le loup se réveilla.

« Bé é é — è è è !...

— Il y a de l'agneau par-là ! » Il réveilla la mère.

2. Et le petit agneau sur le pré couvert de nuit **dévala :**

« Bé é é — è è è ! mon père !... »

Dans la campagne endormie on n'entendait que ça, d'une montagne à l'autre et par les bois :

« Bé é é — è è è !... ma mère !... »

Le père loup **se précipita,** et aussi la louve. L'un courut par ici, l'autre courut par-là.

Au frais ruisseau de nuit le petit agneau arriva. Mais, devant deux grosses lumières qu'il aperçut, il s'arrêta. Deux grandes oreilles aussi pointèrent dans le bois, et de toute sa laine le petit agneau trembla.

3. Derrière lui venaient de même d'autres pas. Alors le petit agneau de lait dans l'herbe parfumée tomba, et il appela. Mais les deux yeux de lumière près de lui s'avancèrent, les deux oreilles aussi pointèrent : c'était le chien du berger qui venait le lécher, pour le sauver.

Au bord du sentier, dans la nuit de bruyère, un combat s'engagea entre ces six yeux de lumière. C'était le père loup et la mère loup qui mordaient de la plus belle manière. C'était aussi le chien du berger qui se servait de ses crocs, mais pas pour s'amuser.

Il ne voulait pas que son petit agneau de lait fût mangé, et c'est pour cela qu'il se battait, le bon chien du berger.

Le loup et la louve meurent dans le combat.

Aussi, le berger dut prendre son chien dans ses bras pour le ramener, tellement il était blessé. Et le petit agneau de lait suivit docilement à côté. Il était sauvé.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

les petits loups conseillèrent à l'agneau de se sauver — les deux yeux de lumière devant lui s'avancèrent... les deux oreilles aussi pointèrent — le chien du berger se servait de ses crocs.

• Explications

conseillèrent : dirent qu'il valait mieux. — **dévala :** descendit en courant, aussi vite qu'il pouvait. — **se précipita :** partit très vite.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que fit le petit agneau une fois dehors ? — Où s'arrêta-t-il et où tomba-t-il ? — Qui vint à son secours ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez la fuite du petit agneau de lait. — Pourquoi se crut-il perdu ? — Racontez la bataille entre le chien du berger et les loups.

Par écrit. — *Complétez :* Le bon chien de berger se battait parce qu'il ... — La mère loup tomba ... — Le petit agneau ...

26. Le petit agneau de lait *(fin)*

1. C'est alors que commença la **véritable** amitié.

Le petit agneau de lait retourna près de sa maman, pour boire le bon lait. Mais comme, aussitôt après avoir bu, il s'ennuyait, et puisqu'il n'était pas davantage surveillé, ni par sa maman, ni par le bélier, ni par le chien du berger, qui, près de son maître, sur le rocher dormait, il retourna, le petit agneau de lait, il retourna vers les quatre enfants loups de la forêt.

Il trouva quatre petits affamés qui pleuraient, quatre enfants qui ne voulaient plus jouer.

2. « Nous n'avons plus rien à manger, même plus à boire, pas même du lait !

— Alors venez ! dit le petit agneau de lait. Dans le troupeau vous aurez toujours à manger. »

C'était **osé.** Les quatre petits loups entendirent, et ils se souvenaient, car leur maman et leur père souvent leur avaient dit, eux aussi :

« Quand vous serez grands, mes enfants, toujours dans le troupeau à manger vous trouverez !

— Et vous aurez aussi du lait ! » ajouta le petit agneau de lait.

3. Alors les quatre petits loups se décidèrent, puisque maintenant ils n'avaient plus ni père ni mère, et dans le troupeau à la nuit ils arrivèrent.

Toutes les bêtes déjà dormaient, le berger sur son rocher et le chien à ses pieds, le taureau et le bélier rêvaient, et le bouc sentait mauvais.

Le petit agneau de lait retrouva en bêlant sa maman, qui l'attendait pour lui donner tout son lait de la journée. Et c'est



de cette façon qu'au matin elle avait aussi quatre petits loups qui tétaient : c'était décidé et ce fut ainsi fait ; les quatre petits loups eurent pour mère la brebis qui les allaitait.

Et savez-vous que ni le taureau, ni le bouc, ni le chien ne les remarquèrent, et encore bien moins le bélier endimanché, ce gros benêt !

4. Un mois passé, les quatre petits loups étaient du troupeau et, quand les grands froids arrivèrent, à la bergerie on les vit coucher, et combien ils étaient doux ! combien ils s'amusaient ! Tout le monde les aimait. Ils couchèrent à la bergerie quand la haute montagne fut quittée.

Et c'est pour cela que les quatre petits loups, devenus grands, aimaient tellement le grand agneau et le troupeau qu'ils le **protégèrent** et le gardèrent contre... Devinez contre qui !... Contre les méchants loups.

Et c'est pour cela aussi que depuis, partout, on les appelle les chiens-loups.

J. Bosshard, *Le marchand de sable attendra* (Bourrelier).

Pour une bonne lecture

il s'ennuyait, et il n'était pas davantage surveillé — c'était osé — quand vous serez grands, / toujours dans le troupeau / vous trouverez à manger // — c'était décidé, et ce fut ainsi fait — ils protégèrent et gardèrent le troupeau.

• Explications

véritable : vrai, sincère. — **osé :** hardi, risqué, peut-être même dangereux. — **protégèrent :** gardèrent et défendirent.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Pourquoi les petits loups pleuraient-ils ? — Comment trouvèrent-ils à manger ? — Que sont devenus les quatre petits loups, plus tard ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Comment l'agneau retrouva-t-il les quatre petits loups ? Que fit-il pour eux ? — Comment purent-ils entrer dans le troupeau ? — Que firent-ils ensuite ?

Par écrit. — Expliquez en une phrase pourquoi les petits loups, devenus grands, gardèrent le troupeau.

Par le dessin. — Le troupeau revient à la bergerie (n'oubliez pas les petits loups !).



27. Le Chien de Brisquet

1. En notre forêt de Lions, vers le **hameau** de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Ils avaient deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une **blondine** de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau, qu'il avait couleur de feu ; et c'était bien le meilleur chien du pays pour son **attachement** à ses maîtres.

On l'appelait « la Bichonne » parce que c'était une chienne.

2. Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions ? C'était dans l'année des grandes neiges, où les pauvres gens eurent si grand-peine à vivre. Ce fut une terrible **désolation** dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa **besogne**, et qui ne craignait pas les loups à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette :

« Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin ni Biscotine. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne point laisser courir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. »

3. Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir, il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait et disait, en se croisant les mains : « Mon Dieu, qu'il s'est donc attardé ! »

Et puis elle sortait encore en criant : « Eh ! Brisquet ! »

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : « N'irai-je pas ? »

« Paix ! lui dit Brisquette. Écoute, Biscotine, va jusque devant la **butte** pour savoir si ton père ne revient pas. Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent ; et crie fort : « Brisquet ! Brisquet ! » « Paix, la Bichonne ! »

4. Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier vient couper celui de la butte :

« Mordienne ! dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups me mangeront.

— Pardienne ! dit Biscotine, ils me mangeront bien aussi. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Brisquet, / qui allait toujours à sa besogne, / et qui ne craignait pas les loups / à cause de sa bonne hache, / dit un matin à Brisquette : / « Femme, / je vous prie de ne laisser courir / ni Biscotin / ni Biscotine. »//

• Explications

hameau : très petit village. — **blondine :** petite fille blonde. — **attachement :** le chien aimait beaucoup ses maîtres, il leur était attaché. — **désolation :** malheur qui désole (qui attriste beaucoup). — **besogne :** travail. — **butte :** petite colline.

• Questionnaire (après la lecture)

Comment s'appelaient les enfants de Brisquet ? — Quel était le nom de son chien ? — De quoi Brisquet avait-il peur ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce qui arriva un soir à Brisquet. — Que fit alors sa femme Brisquette ? — Que décidèrent les deux enfants ?

Par écrit. — *Racontez :* ce que faisait Brisquette en attendant son mari ; ce que faisait la Bichonne ; ce que Brisquette dit aux enfants.

Par le dessin. — Les deux enfants se rejoignent.



28. Le Chien de Brisquet *(fin)*

1. Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin parce qu'il avait du bois à **fournir** chez Jean Pasquier.

« As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? Mon Dieu ! Sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang ; mais tu as pris un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

« Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette.

2. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau crier : « Biscotin, Biscotine ! », on ne lui répondait pas.

Alors, il se mit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le **fourré**, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache

levée. La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant, en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort, mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

3. Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit enclos sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en proverbe :

« Malheureux comme le chien de Brisquet, qui n'alla qu'une fois au bois, et que le loup mangea. »

D'après Ch. Nodier.

Pour une bonne lecture

il avait du bois à fournir chez Jean Pasquier — je les ai envoyés — la Bichonne aboyait.
Il marcha droit dans le fourré, / à l'endroit où il l'avait entendue, / et il y entra, / sa bonne hache levée.//

• **Explications**

fournir : apporter, livrer. — **fourré :** dans un bois, endroit très touffu, très serré.

• **Questionnaire** (après la lecture)

Que fit la Bichonne à l'arrivée de Brisquet ? — Où Brisquet retrouva-t-il ses enfants ? — Qui a tué la Bichonne.

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Dites ce qui a pu, à votre avis, arriver aux enfants. — Comment la Bichonne sauva-t-elle les enfants ?

Par écrit. — Écrivez de mémoire le proverbe qui termine cette lecture.

Par le dessin. — Brisquet tue le loup.

29. Le méchant jars

Le méchant **jars** *a volé la balle de deux petites filles, Delphine et Marinette. Leur ami, l'âne, prend leur défense.*

1. Le lendemain matin, l'âne gagna son pré de bonne heure. Il faisait un très grand froid. Il **se posta** au bord de la clôture, en dansant sur ses quatre pattes pour se réchauffer. Il aperçut les petites qui allaient à l'école et les appela. S'étant assurées que le jars n'était pas dans le pré, elles vinrent lui dire bonjour.

« Est-ce que vos parents vous ont grondées, petites ? leur demanda-t-il.

— Non, dit Marinette, ils ne se sont pas encore aperçus que la balle était perdue.

— Eh bien, soyez tranquilles. Je puis vous assurer que demain elle vous sera rendue. »

2. Il n'y avait pas cinq minutes que les petites étaient parties quand il vit arriver le jars, marchant en tête de sa **tribu**. L'âne salua toute la famille et demanda à la mère l'oie où ils allaient de si bonne heure.

« Nous allons à l'étang pour la baignade du matin, répondit-elle.

— Ma chère bonne oie, dit l'âne, j'en suis bien fâché, mais j'ai décidé que vous ne prendriez pas de bain ce matin... J'ai fait boucher l'étang pendant la nuit, et je ne le déboucherai pas avant que tu n'aies rendu la balle des petites. »

Le jars pensa que l'âne avait **perdu la tête** et dit à ses oisons : « Allons, en route pour le bain... »

Lorsqu'ils furent en vue de l'étang, les oisons poussèrent des

cris de joie en disant que la surface de l'étang n'avait jamais été aussi polie et aussi brillante. Le jars n'avait jamais vu de glace et n'en avait même pas entendu parler, car l'hiver précédent avait été si tiède qu'il n'avait gelé nulle part. Il lui sembla aussi que l'eau était plus belle qu'à l'ordinaire, et cela le mit de bonne humeur.

« Voilà qui nous promet un bain agréable », dit-il.

3. Comme toujours, il descendit le premier dans l'étang et poussa un cri d'étonnement. Au lieu de s'enfoncer dans l'eau, il continuait à marcher sur une surface dure comme de la pierre. Derrière lui, la mère et les oisons étaient muets de stupéfaction.

« Est-ce qu'il aurait vraiment bouché l'étang ? grommela le jars. Mais non, ce n'est pas possible... Nous allons trouver de l'eau plus loin. »

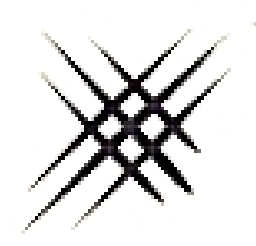
Ils traversèrent l'étang plusieurs fois, et, partout, ils trouvèrent sous leurs pieds cette même surface de métal froid.

« C'est pourtant vrai qu'il a bouché notre étang, **convint** le le jars.

— Quel ennui ! dit la mère l'oie. Une journée sans bain est une triste journée, surtout pour les enfants. Tu devrais bien rendre la balle...

— Laisse-moi tranquille, je sais ce que j'ai à faire. Et surtout, silence sur cette aventure... qu'on n'aille pas apprendre que je suis tombé sous la coupe d'une bourrique. »

(A suivre.)





Pour une bonne lecture

Lorsqu'ils furent en vue de l'étang, / les oisons poussèrent des cris de joie / en disant que la surface de l'étang n'avait jamais été aussi polie / et aussi brillante. // Le jars n'avait jamais vu de glace / et n'en avait même pas entendu parler, / car l'hiver précédent avait été si tiède / qu'il n'avait gelé nulle part. //

• Explications

jars : père des petits oisons. — **se posta :** s'installa dans un endroit (un poste) d'où il pouvait surveiller ceux qui venaient. — **tribu :** troupe, famille. — **perdre la tête :** parler ou agir à tort et à travers. Ce que dit l'âne est si étonnant que le jars le croit fou. — **convint :** avoua, reconnut (c'est le verbe *convenir*).

• Questionnaire (après la lecture)

Quel temps faisait-il ? — Pourquoi la famille du jars ne peut-elle pas se baigner ? — Qu'en pense la mère l'oie ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi les fillettes s'assurent-elles que le jars n'est pas dans le pré ? — Que raconte l'âne à la mère l'oie ? Est-ce vrai ? — Pourquoi le jars ne se rend-il pas compte de ce qui arrive ?

Par écrit. — Tu devrais bien rendre la balle. *Sur ce modèle, faites trois phrases :* Tu devrais bien . . .

30. Le méchant jars *(fin)*

1. La tribu rentra à la basse-cour pour se cacher dans un coin. Pour passer devant la clôture, elle fit un large détour, mais l'âne cria :

« Est-ce que tu rends la balle ? Est-ce que je dois déboucher l'étang ? »

Le jars ne répondit pas, trop orgueilleux pour céder du premier coup. Toute la matinée, il fut d'une **humeur massacrante** et ne toucha pas à sa pâtée. Vers le commencement de l'après-midi, il se demanda s'il était possible que l'âne eût bouché l'étang ou s'il n'avait pas rêvé. Après bien des hésitations, il se décida à y aller voir : ... il n'avait pas rêvé, l'étang était solidement bouché. A l'aller et au retour, l'âne lui demanda encore s'il était prêt à rendre la balle.

« Prends garde qu'il ne soit trop tard quand tu t'y décideras ! » Mais le jars passa la tête haute.

2. Enfin, le lendemain matin, il envoya la mère l'oie auprès de l'âne. Delphine et Marinette se trouvaient justement là. Il faisait moins froid que la veille et la glace fondait déjà sur l'étang.

« Ma chère bonne oie, déclara l'âne (et il faisait semblant d'être en colère), je ne veux rien entendre avant d'avoir la balle. Vous pouvez aller le dire à votre époux. J'en suis ennuyé pour vous qui êtes une bonne personne, mais ce jars est un entêté qui fait le malheur de sa famille. »

La mère l'oie repartit à grands pas, et les petites, qui avaient eu de la peine à cacher leur envie de rire, purent s'amuser à leur aise.

« Pourvu que le jars n'aille pas faire un tour à l'étang avant de se décider, dit Delphine. Il verrait bien que le couvercle est en train de fondre.



— Ne craignez rien, dit l'âne, vous allez le voir arriver avec la balle. »

3. En effet, le jars ne tarda pas à arriver à la tête de son troupeau. Il tenait la balle dans son bec et la jeta d'un **geste rageur** de l'autre côté de la clôture. Marinette la ramassa, et le jars se disposait à gagner l'étang, mais l'âne le rappela d'un ton sec.

« Ce n'est pas tout, lui dit-il: Maintenant, il s'agit de faire des excuses à ces deux petites que tu as mordues l'autre jour.
— Oh ! mais non, ce n'est pas la peine, protestèrent les petites.
— Si, j'exige des excuses. Je ne déboucherai pas avant qu'il ne vous ait demandé pardon.
— Moi, faire des excuses? s'écria le jars. Ah! jamais! J'aimerais mieux me passer de bains toute ma vie ! »

4. Il **rebroussa chemin** aussitôt avec toute sa famille et regagna la cour de la ferme, où il essaya d'oublier l'étang en pataugeant dans une flaque d'eau boueuse. Il tint bon pendant toute une

semaine et, lorsqu'il **se résigna aux excuses,** il y avait six jours que la glace était fondue ; il faisait si chaud qu'on se serait cru au printemps.

« Je vous demande pardon de vous avoir mordu les jambes, prononça le jars, que la colère faisait bégayer. Je fais le serment de ne pas recommencer.

— Voilà qui est bien, dit l'âne, je débouche l'étang. Allez vous baigner. »

Ce jour-là le jars fit durer la baignade longtemps...

M. Aymé, *les Contes du chat perché* ([c] Gallimard)

Pour une bonne lecture

le jars est trop orgueilleux pour céder — j'exige des excuses — la colère le faisait bégayer.

Il tint bon pendant toute une semaine / et, / lorsqu'il se résigna aux excuses, / il y avait six jours que la glace était fondue ; // il faisait si chaud / qu'on se serait cru au printemps. //

• Explications

humeur massacrante : très mauvaise humeur (comme quand on veut tout casser ou massacrer). — **geste rageur :** geste violent. Le jars est en colère. — **rebroussa chemin :** retourna sur ses pas. — **se résigna aux excuses :** demanda pardon parce qu'il ne pouvait plus faire autrement.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Quelle était l'humeur du jars ? — L'étang restait-il couvert de glace ? — Où le jars va-t-il patauger ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi la tribu des oies fait-elle un large détour pour passer devant la clôture ? — Qu'arriverait-il si le jars allait faire un tour à l'étang avant de se décider ?

Par écrit. — Dites pourquoi les petites filles ont de la peine à cacher leur envie de rire.

Par le dessin. — Le jars rend la balle aux petites filles.

Troisième révision

1. — ill, ille

une jolie petite fille — toute la famille du jars — un enfant bien tranquille.

2. — ié, ier, ieux, yeux

tout le long du sentier — le grand marronnier fleuri — l'inquiétude de Brisquette — la mère inquiète — l'enfant capricieux — des pieux — de beaux yeux bleus — c'est beaucoup mieux.

3. — ay, ey, oy, uy

un pays affreux — la colère faisait bégayer le méchant jars — le berger s'asseyait en gardant le troupeau — « Je les ai envoyés à ta rencontre », dit Brisquette — la Bichonne aboyait, aboyait, de toutes ses forces — soyez tranquilles ! — on voyait les nuages passer — le jars croyait que l'étang était bouché — il appuya sa pantoufle sur le noyau — il s'ennuyait, et il n'était pas surveillé.

4. — eil, eille

le soleil chasse la pluie — les petits loups avaient sommeil — le petit flocon s'éveille sous la chaleur du rayon de soleil — l'agneau descendit la pente ensoleillée — le bon chien de berger veille sur le troupeau.

5. — ueil

le jars était trop orgueilleux pour céder le premier — la petite fille cueille des fleurs.

31. Le grand cheval noir

Il était une fois un grand cheval noir qui habitait tout seul dans un beau château. C'était un bien beau château pour un cheval noir. Et pourtant il s'ennuyait, parce qu'il était seul. Il aurait dû se marier.

1. Un jour qu'il s'ennuyait plus fort que d'habitude, il se décida à choisir une petite chèvre blanche.

« Je pourrai lui faire faire tout ce que je voudrai », pensa-t-il.

Voilà notre petite chèvre blanche **installée** au château. Le premier jour, le cheval noir lui dit d'une voix rude :

« Petite chèvre blanche, fais-moi cuire mon dîner. »

Il pensait : « Elle ne saura jamais », et il s'apprêtait à la gronder très fort. Mais la petite chèvre blanche était très intelligente. La voilà qui court au jardin, qui cueille un beau chou, trois carottes, du persil et un gros bouquet de **thym.** Elle met tout cela dans la marmite. Et à midi, dans tout le château, on sentait la bonne odeur de soupe.

« La petite chèvre blanche sait cuire la soupe », pensa le cheval noir. Et il ne la gronda pas ce jour-là.

2. Le lendemain, il dit à la petite chèvre blanche :

« Petite chèvre blanche, nettoie le château : il y a de la poussière dans tous les coins. »

La petite chèvre blanche se mit courageusement à l'ouvrage. Mais il y avait vraiment trop à faire.

« Oh ! se dit-elle, jamais je ne pourrai **en venir à bout !** » Mais elle eut une idée :

« Petites souris, petites souris, appela-t-elle, venez m'aider ! »



Aussitôt, toutes les souris du château (et il y en avait !) **se précipitèrent** de tous côtés et ramassèrent toutes les miettes qui traînaient sur le plancher. Le soir, le château était parfaitement nettoyé.

« La petite chèvre blanche sait faire le ménage », pensa le cheval noir. Et il ne la gronda pas ce jour-là.

3. Le lendemain, il dit à la petite chèvre blanche :

« Petite chèvre blanche, il commence à faire froid. Fais-moi un joli manteau rouge. »

La petite chèvre blanche se mit donc à coudre le joli manteau rouge. Mais c'était très long à faire.

« Oh ! se dit-elle tristement, jamais je n'en viendrai à bout ! » Mais elle eut une idée :

« Araignées, gentilles araignées, appela-t-elle, venez m'aider ! »

Aussitôt, toutes les araignées du château (et il y en avait !) se précipitèrent de tous côtés. (Les araignées sont très habiles, elles fabriquent de belles toiles dans les coins des plafonds.)

Elles se mirent donc à tisser, tisser, et, le soir, le joli manteau était terminé.

«La petite chèvre blanche s'entend à la couture», pensa le cheval noir. Et il ne la gronda pas ce soir-là.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

un jour qu'il s'ennuyait — la chèvre cueille un beau chou, du persil et un gros bouquet de thym. (Attention à bien dire ce qui est souligné.)
«Oh ! / se dit-elle, / jamais je ne pourrai en venir à bout ! »//
(Attention : on ne baisse pas la voix sur un point d'exclamation [!].)

• Explications

installée : la chèvre vit maintenant au château, elle y habite. — **thym :** plante parfumée, que l'on met dans les sauces. — **en venir à bout :** achever, finir, jusqu'au bout. — **se précipitèrent :** arrivèrent très vite.

• Questionnaire (après la lecture)

Qui fut choisi par le grand cheval noir ? — Qui aida la petite chèvre à nettoyer le château ? — Qui l'aida à faire le manteau rouge ? — Quelqu'un fut-il grondé ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment le grand cheval noir put s'apercevoir que la petite chèvre blanche savait faire au moins trois choses.

Par écrit. — *Complétez :* 1. Dans sa bonne soupe, elle a mis ... — 2. ... de la poussière ... — 3. ... de belles toiles.

Par le dessin. — La petite chèvre dans le jardin (faites aussi le château, au fond ou sur le côté).



32. Le grand cheval noir *(fin)*

1. Le lendemain, le cheval noir dit à la petite chèvre blanche :

« Petite chèvre blanche, il me faut un fils. Je veux que ce soir il y ait un joli **poulain** tout gris dans mon château. »

Un petit poulain gris !... Où trouver un petit poulain gris ? Dans la famille de la petite chèvre blanche, il n'y avait que des chevreaux blancs ou noirs. Comment faire ? Et à qui s'adresser ?

« Les petites souris et les araignées gentilles ne peuvent plus m'aider, maintenant, se disait tristement la petite chèvre blanche. Jamais je n'en viendrai à bout ! »

2. Comme elle s'était mise en route, sans grand espoir, un gros corbeau au bec jaune, perché sur une branche, la regardait venir. Il penchait la tête de côté parce qu'il la trouvait bien jolie.

« Qu'est-ce qui t'ennuie, petite chèvre blanche ?

— Mon mari, le cheval noir, veut un fils, un petit poulain tout gris et je ne sais pas où en trouver un !

— Écoute, petite chèvre blanche, tu as l'air si gentille ! Je veux t'aider. Va jusqu'à ce gros buisson. »

3. Savez-vous ce qu'il y avait derrière ce buisson ? Un petit poulain tout gris qui dormait là. Il s'était échappé de son écurie et il s'était perdu dans la campagne.

Qui fut bien contente en le voyant ? La petite chèvre blanche !

Vite, vite, elle l'emmena au château, lui donna à boire du bon lait et, le soir, quand le cheval noir arriva, il y avait un petit poulain tout gris comme il l'avait demandé.

« La petite chèvre blanche sait faire tout ce qu'on lui demande, pensa le cheval noir. Je la garderai toujours chez moi. »

Et à partir de ce jour-là, le cheval noir, la chèvre blanche et le petit poulain gris vécurent très heureux dans le beau château.

Conte de M. GAUDARD.

Pour une bonne lecture

petite chèvre blanche, il me faut un fils — les araignées gentilles ne peuvent plus m'aider.

« Les petites souris et les araignées gentilles ne peuvent plus m'aider, / maintenant, / se disait / tristement / la petite chèvre blanche. // Jamais je n'en viendrai à bout ! »

- **Explications**

poulain : très jeune cheval, « bébé » cheval.

- **Questionnaire** (après la lecture)

Que voulait encore le grand cheval noir ? — Qui savait où trouver un poulain gris ? — Que donna au poulain la petite chèvre blanche ?

- **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Dites pourquoi la petite chèvre ne croyait pas pouvoir trouver un poulain gris. — Comment pensez-vous que le corbeau savait où il y en avait un ? Dites ce que vous pensez : du grand cheval noir ; de la petite chèvre blanche.

Par écrit. — *Complétez :* 1. Le corbeau dit : Je sais où il y a ... — 2. Va ..., tu trouveras ... — 3. Il ... écurie ... dans la campagne.

Par le dessin. — Le poulain qui suit la chèvre au château, ou le corbeau, perché sur sa branche, qui parle à la chèvre.

33. Le Rhinocéros et sa peau

1. Il y avait une fois, dans une île déserte des bords de la mer Rouge, un **Parsi** dont le bonnet reflétait les rayons du soleil avec une **splendeur plus qu'orientale.** Et ce Parsi vivait au bord de la mer Rouge sans rien de plus que son bonnet et son couteau, et un fourneau de cuisine, de l'espèce à laquelle il ne faut jamais toucher.

Un jour, il prit de la farine, de l'eau, des raisins, du sucre, etc., et se confectionna un gâteau qui avait cinquante centimètres de large et soixante centimètres d'épaisseur. Et il le mit dans le four, parce qu'on lui permettait, à lui, de se servir de ce four ; et il le fit cuire, cuire jusqu'à ce qu'il fût à point et sentît bon.

2. Mais, au moment où il allait le manger, voici que descendit à la **grève,** sortant des Déserts-Inhabités-de-l'Intérieur, un **Rhinocéros** avec une corne sur le nez, deux petits yeux de cochon et **peu de manières.** En ce temps-là, la peau du Rhinocéros lui allait tout juste et collait partout. Elle ne faisait pas de plis, nulle part.

Il ressemblait tout à fait à un Rhinocéros d'arche de Noé, mais en beaucoup plus gros, naturellement.

Tout de même, il n'avait déjà pas de manières, pas plus qu'il n'a de manières aujourd'hui, ni qu'il n'en aura jamais.

Il dit : « Quoi ! », et le Parsi lâcha son gâteau et grimpa jusqu'en haut d'un **palmier,** vêtu seulement de son bonnet, où les rayons du soleil se reflétaient toujours avec une splendeur plus qu'orientale.

3. Le Rhinocéros renversa le four, et le gâteau roula sur le sable ; le Rhinocéros le piqua sur la corne de son nez et il le mangea, puis s'en alla en remuant la queue.

Alors le Parsi descendit de son palmier, remit le four sur pieds et récita :

Toujours il en cuit
A l'imprudent qui
Chipe les biscuits
Par le Parsi cuits.

Ce qui voulait en dire bien plus long que vous ne sauriez croire.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

> un Parsi dont le bonnet reflétait les rayons du soleil avec une splendeur plus qu'orientale — un Rhinocéros descendit des Déserts-Inhabités-de-l'Intérieur.

• Explications

Parsi : homme appartenant à une religion des Indes. — **splendeur plus qu'orientale :** le bonnet était magnifique, splendide ; l'Orient est une région où l'on voit des choses merveilleuses. — **grève :** bord de la mer. — **Rhinocéros :** gros animal des pays chauds, lourd et brutal, avec une ou deux cornes sur le nez. — **peu de manières :** il n'était pas poli. — **palmier :** arbre très haut.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Avec quoi le Parsi fait-il son gâteau ? — Lui était-il permis de se servir du four ? — Comment était la peau du Rhinocéros ? — Comment s'appelle l'arbre sur lequel est monté le Parsi ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Expliquez pourquoi l'auteur dit et répète que le Rhinocéros n'avait pas de manières. — Que veut dire la chanson du Parsi ?

Par écrit. — *Dites en trois phrases :* ce que fait d'abord le Parsi ; ce que fait le Rhinocéros ; ce que fait le Parsi après le départ du Rhinocéros.

Par le dessin. — Le Parsi sur son arbre et le Rhinocéros qui renverse le four.



34. Le Rhinocéros et sa peau *(fin)*

1. Cinq semaines plus tard, il y eut une **vague de chaleur** dans la mer Rouge, et tout le monde ôta tous les habits qu'il avait sur le dos.

Le Parsi ôta son bonnet, mais, comme il descendait se baigner dans la mer, le Rhinocéros enleva sa peau et la jeta sur son épaule. Dans ce temps-là, elle se boutonnait par-dessous, au moyen de trois boutons, et ressemblait à un imperméable.

Il ne fit aucune remarque au sujet du gâteau du Parsi, parce qu'il l'avait mangé et que jamais il n'a eu de manières, ni n'en aura maintenant ou plus tard. Il se mit à barboter dans l'eau et à souffler des bulles par le nez. Il avait laissé sa peau sur le bord.

2. Bientôt le Parsi arriva et trouva la peau, et sourit d'un sourire qui lui fit deux fois **le tour de la figure.** Puis il dansa trois fois autour de la peau et se frotta les mains.

Ensuite, il alla à son **camp** et emplit son bonnet de gâteau,

car le Parsi ne mangeait jamais autre chose que du gâteau et ne balayait jamais son camp.

Il prit la peau, et il secoua la peau, et il racla la peau, et il l'**incrusta** de vieilles miettes sèches de gâteau, qui grattent, et de quelques raisins brûlés, tant et tant qu'il y eut moyen. Puis, il remonta dans son palmier et attendit que le Rhinocéros sortît de l'eau et remît sa peau. Ce qu'il fit.

3. Il boutonna les trois boutons, et ça le chatouilla comme des miettes dans un lit. Il voulut se gratter et ça devint pire ; il se coucha sur les sables et se roula, se roula, se roula, et, chaque fois qu'il se roulait, les miettes le démangeaient dix fois plus. Alors, il courut au palmier et se frotta, se frotta et se refrotta contre. Il frotta tant et si fort que sa peau fit un grand pli sur les épaules et un autre pli dessous, là où il y avait les boutons (mais les boutons avaient sauté à force d'être frottés), et elle fit d'autres plis tout autour des pattes.

Son humeur se gâta, mais c'était bien égal aux miettes. Elles restaient sous la peau et le démangeaient très fort.

De sorte qu'il rentra chez lui très en colère et se grattant tout du long ; depuis ce jour, tous les Rhinocéros ont la peau qui fait de grands plis, et un mauvais caractère ; tout ça, à cause des miettes qu'il y a dessous.

R. Kipling, *Histoires comme ça*, (Delagrave).
Trad. L. Fabulet et R. d'Humières.

Pour une bonne lecture

le Parsi ne balayait jamais son camp — ça le chatouilla comme des miettes dans un lit.
Il prit la peau, / et il secoua la peau, / et il racla la peau / et il l'incrusta de vieilles miettes sèches de gâteau, / qui grattent, / et de quelques raisins brûlés, / tant et tant qu'il y eut moyen. //

• Explications

vague de chaleur : chaleur forte et de longue durée. — **le tour de la figure :** content de la farce qu'il prépare, le Parsi a un très large sourire. — **camp :** endroit où il vivait, où il campait. — **incrusta :** enfonça.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que fit le Parsi, à cause de la chaleur ? — Que fit le Rhinocéros ? — Que mit le Parsi dans la peau du Rhinocéros ? — Contre quoi le Rhinocéros se frotta-t-il ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce qui s'est passé pendant la vague de chaleur. — Expliquez quel mauvais tour joua le Parsi au Rhinocéros.

Par écrit. — *Continuez cette histoire :* Le Rhinocéros se frotta tant, que sa peau fit un grand pli. Il courut tant, que ... Il fut si en colère que ...

Par le dessin. — Le Rhinocéros se baigne (ne pas oublier sa peau, sur le bord).





35. Le Chat qui s'en va tout seul

1. Ceci arriva au temps où les bêtes apprivoisées étaient encore sauvages. Le Chien était sauvage, et le Cheval était sauvage, et la Vache était sauvage, et le Cochon était sauvage. Ils se promenaient par les chemins mouillés du Bois Sauvage, tous sauvages et **solitaires.** Mais le plus sauvage de tous était le Chat. Il se promenait seul, et tous les lieux se valaient pour lui.

Naturellement, l'Homme était sauvage aussi. Il était sauvage que c'en était affreux. Il ne commença à s'apprivoiser que du jour où il rencontra la Femme, et elle lui dit qu'elle n'aimait pas la sauvagerie de ses manières. Elle s'arrangea, pour y coucher, une jolie caverne sèche au lieu d'un tas de feuilles humides ; elle poudra le sol de sable clair et elle fit un bon feu de bois au fond de la caverne ; puis elle pendit une peau de Cheval, la queue en bas, devant l'entrée, et dit :

« Essuie tes pieds, mon ami, quand tu rentres ; nous allons nous mettre en ménage. »



2. Ce soir-là, ils mangèrent du mouton sauvage cuit sur des pierres chaudes et relevé d'ail sauvage et de poivre sauvage ; et du canard sauvage farci de riz sauvage et de **fenouil** sauvage ; et des os à moelle de taureau sauvage et des cerises sauvages. Puis l'Homme, très content, s'endormit devant le feu ; mais la Femme resta éveillée, à peigner ses cheveux.

Là-bas, dans les Bois Mouillés, tous les animaux sauvages s'assemblèrent où ils pouvaient voir de loin la lumière du feu, et ils se demandèrent ce que cela signifiait. Alors Cheval Sauvage **piaffa** et dit :

3. « O mes amis, et vous mes ennemis, pourquoi l'Homme et la Femme ont-ils fait cette grande lumière dans cette grande caverne, et quel mal en souffrirons-nous ? »

Chien Sauvage leva le museau et renifla l'odeur du mouton cuit et dit :

« J'irai voir ; je crois que c'est bon. Chat, viens avec moi.

— **Nenni !** dit le Chat. Je suis le Chat qui s'en va tout seul, et tous les lieux se valent pour moi. Je n'irai pas.

— Donc, c'est fini, nous deux », dit Chien Sauvage. Et il s'en fut au petit trot.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

du mouton relevé d'ail sauvage — du canard farci de fenouil sauvage — la Femme resta éveillée, à peigner ses cheveux.

Le Chien était sauvage, / et le Cheval était sauvage, / et la Vache était sauvage, / et le Cochon était sauvage ; / et ils se promenaient / par les chemins mouillés du Bois Sauvage, / tous sauvages et solitaires. //

• Explications

solitaires : tout seuls. — **fenouil** : plante qui ressemble un peu au céleri. — **piaffa** : s'agita en frappant le sol de ses sabots. — **nenni** : non ! pas du tout !

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Quel était le plus sauvage des animaux ? — L'Homme aussi était-il sauvage ? — Qui eut envie d'aller voir ce qui se passait dans la caverne ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment la Femme arrangea la caverne. — Dites ce que mangèrent l'Homme et la Femme, ce soir-là.

Par écrit. — Le chat est plus sauvage que le chien : trouvez trois animaux qui sont plus grands, plus gentils ou plus beaux que trois autres, et écrivez-le en trois phrases.

Par le dessin. — Les animaux regardent la caverne.

36. Le Chat qui s'en va tout seul *(suite)*

1. Il n'avait pas fait beaucoup de chemin que le Chat se dit :

« Tous les lieux se valent pour moi. Pourquoi n'irais-je pas voir aussi, voir, regarder, puis partir **à mon gré ?** » C'est pourquoi, tout doux, tout doux, à pieds de velours, il suivit Chien Sauvage et se cacha pour mieux entendre.

Quand Chien Sauvage atteignit l'entrée de la caverne, il souleva du museau la peau de Cheval Sauvage et renifla la bonne odeur du mouton cuit, et la Femme l'entendit, et rit, et dit :

« Voici le premier. Sauvage enfant des Bois Sauvages, que veux-tu donc ? »

2. Chien Sauvage dit : « O mon ennemie, Femme de mon ennemi, qu'est-ce qui sent si bon par les Bois Sauvages ? »

Alors la Femme prit un os de mouton et le jeta à Chien Sauvage et dit : « Sauvage enfant du Bois Sauvage, goûte et connais. »

Chien Sauvage rongea l'os, et c'était plus délicieux que tout ce qu'il avait goûté jusqu'alors, et il dit : « O mon ennemie, Femme de mon ennemi, donne-m'en un autre. »

3. La Femme dit : « Sauvage enfant du Bois Sauvage, aide mon Homme à chasser le jour et garde ce **logis** la nuit, et je te donnerai tous les os qu'il te faudra.

— Ah ! dit le Chat **aux écoutes,** voici une Femme très maligne ; mais elle n'est pas aussi maligne que moi. »

Chien Sauvage entra, rampant dans la caverne, et mit sa tête sur les genoux de la Femme, disant :

« O mon amie, Femme de mon ami, j'aiderai ton Homme à chasser le jour, et la nuit je garderai la caverne.

— Tiens, dit le Chat aux écoutes, voilà un bien sot Chien ! »

4. Et il repartit par les chemins mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue tout seul. Mais il ne dit rien à personne.

Quand l'Homme se réveilla, il dit : « Que fait Chien Sauvage ici ? » Et la Femme dit :

« Son nom n'est plus Chien Sauvage, mais Premier Ami ; car il sera maintenant notre ami, à jamais et pour toujours. Prends-le quand tu vas à la chasse. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

> Chien Sauvage atteignit l'entrée de la caverne — voici une Femme très maligne, dit le Chat.
>
> Tous les lieux se valent pour moi. // Pourquoi n'irai-je pas voir aussi, / voir, / regarder, / puis partir à mon gré ? // (Attention au point d'interrogation [?].)

• Explications

à mon gré : comme je voudrai. — **logis :** habitation (ici, la caverne). **aux écoutes :** qui écoutait ce qu'on disait.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que donna la Femme à Chien Sauvage ? — Comment Chien Sauvage entra-t-il dans la caverne ? — — Que fit le Chat ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi le Chat pense que la Femme est très maligne.

Par écrit. — *Continuez ce récit :* En se réveillant, l'Homme demanda ce que Chien Sauvage faisait dans la caverne. La Femme lui dit que . . .

Par le dessin. — La Femme, l'Homme et le Chien.



37. Le Chat qui s'en va tout seul *(suite)*

1. La nuit d'après, la Femme alla couper à grandes brassées vertes de l'herbe fraiche aux prés et la sécha devant le feu. Cela fit une odeur de foin, et la Femme, assise à la porte de la grotte, tressa un **licol** en lanières de cuir.

Là-bas, dans les Bois Sauvages, tous les animaux se demandaient ce qui était arrivé à Chien Sauvage. A la fin, Poulain Sauvage frappa du pied et dit :

« J'irai voir pourquoi Chien Sauvage n'est pas revenu. Chat, viens avec moi.

— Nenni ! dit le Chat. Je suis le Chat qui s'en va tout seul, et tous les lieux se valent pour moi. Je n'irai pas. »

2. Mais, tout de même, il suivit Poulain Sauvage, tout doux, tout doux, à pas de velours, et se cacha pour mieux entendre.

Quand la Femme entendit Poulain Sauvage, elle rit et dit : « Voici le second. Sauvage enfant du Bois Sauvage, que me veux-tu ? »

Poulain Sauvage dit : « O mon ennemie, Femme de mon ennemi, où est Chien Sauvage ? »

La Femme rit, puis dit :

« Sauvage enfant du Bois Sauvage, tu n'es pas venu pour Chien Sauvage, mais pour le foin qui sent bon. »

Et Poulain Sauvage, qui butait en marchant sur sa longue crinière, dit : « C'est vrai ; donne-m'en à manger. »

3. La Femme dit :

« Sauvage enfant du Bois Sauvage, courbe la tête et porte le **présent** que je te donne ici. A ce prix, tu mangeras l'herbe merveilleuse trois fois par jour.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes, voici une Femme très maligne ; mais elle n'est pas aussi maligne que moi. »

Poulain Sauvage courba la tête, et la Femme glissa par-dessus le licol de cuir tressé, et Poulain Sauvage souffla sur les pieds de la Femme et dit :

« O ma maîtresse, Femme de mon maître, je serai ton **esclave** à cause de l'herbe merveilleuse.

4. « Ah ! dit le Chat aux écoutes, voilà un sot Poulain. » Et il s'en retourna par les chemins mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue, et tout seul. Mais il ne dit rien à personne. Quand l'Homme et le Chien revinrent de la chasse, l'Homme dit :

« Que fait Poulain Sauvage ici ? »

Et la Femme dit :

« Il ne s'appelle plus Poulain Sauvage, mais Premier Fidèle ; car il nous portera de place en place, **désormais** et toujours. Monte sur son dos, quand tu vas à la chasse. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

> la Femme tressa un licol en lanières de cuir — à ce prix, tu mangeras l'herbe merveilleuse.
>
> Et il s'en retourna / par les chemins mouillés du Bois Sauvage, / en remuant la queue, / et tout seul. // Mais il ne dit rien à personne. //

• Explications

licol (ou **licou**) **:** sorte de collier avec lequel on attache un animal. — **présent :** cadeau (c'est le licol que la Femme met au cou de Poulain Sauvage). — **esclave :** serviteur très dévoué et soumis. — **désormais :** à partir de maintenant.

• Questionnaire (après la lecture)

Quel objet la Femme fabrique-t-elle ? — Quelle odeur attira Poulain Sauvage ? — Quel sera le nouveau nom de Poulain Sauvage ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Expliquez pourquoi la Femme veut attirer Poulain Sauvage. — Dites comment elle y arrive.

Par écrit. — *Faites trois phrases construites comme ci-dessous :* Monte sur son dos, **quand tu vas** à la chasse.

Par le dessin. — La Femme passe le licol au cou de Poulain Sauvage (vous pouvez aussi mettre dans votre dessin le Chat aux écoutes).

38. Le Chat qui s'en va tout seul *(suite)*

1. Le jour après, Vache Sauvage vint à la caverne, et le Chat suivit, se cachant comme avant ; et tout arriva tout à fait comme avant. Le Chat dit les mêmes choses qu'avant ; et quand Vache Sauvage eut promis son lait à la Femme, tous les jours, en échange de l'herbe merveilleuse, le Chat s'en retourna par les chemins mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue, et tout seul, juste comme avant.

Mais il ne dit rien à personne. Et quand l'Homme, le Cheval et le Chien revinrent de la chasse, et posèrent les mêmes questions qu'avant, la Femme dit :

« Son nom n'est plus Vache Sauvage, mais **Nourricière** du Logis. Elle nous donnera le bon lait tiède et blanc, désormais et toujours, et je prendrai soin d'elle pendant que toi, Premier Ami et Premier Fidèle vous serez à la chasse. »

2. Le jour après, le Chat attendit pour voir si quelque autre Chose Sauvage irait à la caverne ; mais rien ne bougea dans les sentiers mouillés du Bois Sauvage.

Alors le Chat s'en fut tout seul, et vit la Femme qui trayait la Vache, et il vit la clarté du feu dans la caverne, et il sentit l'odeur du lait tiède et blanc.

Chat dit : « O mon ennemie, Femme de mon ennemi, où Vache Sauvage est-elle allée ? »

La femme rit et dit : « Sauvage enfant du Bois Sauvage, retourne au bois d'où tu viens, car nous n'avons plus besoin, dans notre caverne, d'amis ni de serviteurs. »

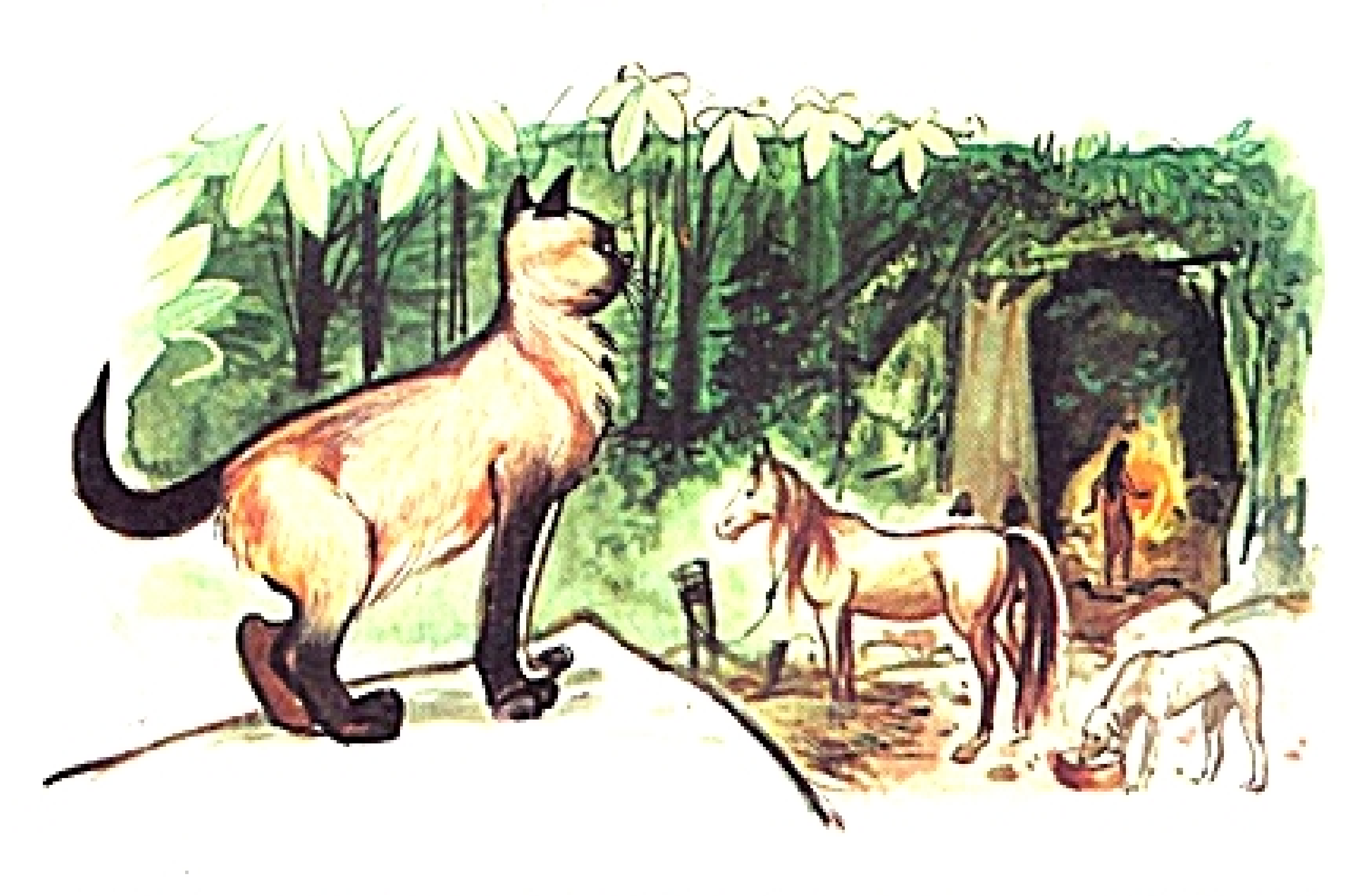
Chat dit : « Je ne suis pas un ami et je ne suis pas un serviteur. Je suis le Chat qui s'en va tout seul, et je désire entrer dans votre grotte. »

La Femme dit : « Alors, pourquoi n'es-tu pas venu la première nuit avec Premier Ami ? »

3. Alors Chat fit semblant de regretter et dit :

« N'entrerai-je donc jamais dans la grotte ? Ne m'assoirai-je jamais près du feu qui tient chaud ? Ne boirai-je jamais le lait tiède et blanc ? Vous êtes très sage et très belle. Vous ne devriez pas faire de mal, même à un Chat. »

La Femme répondit : « Je savais que j'étais sage ; mais



belle, je ne savais pas. Soit. Nous ferons un marché. **Si jamais je prononce** un seul mot **à ta louange,** tu pourras entrer.

— Et si tu en prononces deux ? dit le Chat.

— Jamais cela n'arrivera, dit la Femme ; mais si je prononce deux mots à ta louange, tu pourras t'asseoir près du feu, dans la grotte.

— Et si tu dis trois mots ? dit le Chat.

— Cela n'arrivera jamais, dit la Femme ; mais si je dis trois mots à ta louange, tu pourras **laper** le lait tiède et blanc trois fois par jour. »

Alors le Chat fit le gros dos et dit :

« Que le rideau qui ferme la grotte, le feu qui brûle au fond et les pots à lait rangés près du feu soient témoins de ce qu'a juré mon ennemie, Femme de mon ennemi. »

Et il s'en alla par les chemins mouillés du Bois Sauvage, remuant la queue, et tout seul.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

le Chat vit la Femme qui trayait la Vache — ne m'assoirai-je jamais auprès du feu ?

« Que le rideau qui ferme la grotte, / le feu qui brûle au fond / et les pots à lait rangés près du feu / soient témoins de ce qu'a juré mon ennemie, / Femme de mon ennemi. » (Bien respirer où il faut et ne pas baisser la voix avant la fin.)

• Explications

nourricière : celle qui nourrit. — **si je prononce :** si je dis. — **à ta louange :** pour te complimenter, pour dire du bien de toi. — **laper :** boire à la manière des chats, à coups de langue rapides.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Quel fut le nouveau nom de la Vache ? Quelle odeur sentit le Chat ? — Le Chat est-il un ami et un serviteur de la Femme ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Pourquoi le Chat est-il revenu à la caverne et pourquoi a-t-il parlé à la Femme ? — Dites quel marché ils ont fait.

Par écrit. — Essayez de répéter ce qu'a dit le Chat à la Femme, après avoir fait semblant de regretter : *N'entrerai-je ... ?*

Par le dessin. — Le Chat s'en va tout seul par les chemins mouillés du Bois Sauvage.



39. Le Chat qui s'en va tout seul *(suite)*

1. Chat s'en alla très loin et se cacha parmi les mousses mouillées du Bois Sauvage, tout seul, à son gré, pendant très longtemps, si longtemps que la Femme n'y pensa plus.

Un soir, Chauve-Souris vint lui dire :

« Il y a un bébé dans la grotte. Il est tout neuf, rose, gras et petit, et la Femme en fait grand cas.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes ; alors **mon temps est venu.** »

2. La nuit après, Chat s'en vint par les chemins mouillés du Bois Sauvage et se cacha tout contre la grotte jusqu'au matin, où l'Homme, le Cheval et le Chien partirent pour la chasse. La Femme faisait la cuisine ce matin-là, et le bébé pleurait et l'empêchait de travailler. C'est pourquoi elle le porta hors de la grotte et lui donna une poignée de cailloux pour jouer. Mais le bébé continuait de pleurer.

Alors le Chat avança sa **patte pelote** et toucha la joue du bébé, qui fit risette ; et le Chat se frotta contre les petits genoux dodus et le chatouilla du bout de la queue sous le petit menton gras, et le bébé riait.

3. Alors la Chauve-Souris dit : « O mon hôtesse, un sauvage enfant des Bois Sauvages est là qui joue avec votre bébé.

— Béni soit-il, quelque nom qu'on lui donne, dit la Femme en se redressant. J'avais fort à faire ce matin et il m'a rendu service. »

A cette même minute, la peau de Cheval qui pendait la queue en bas devant la porte de la caverne tomba, car elle se rappela le marché conclu avec le Chat ; et quand la Femme alla pour

la raccrocher — vrai comme je le dis! —, voilà qu'elle vit le Chat installé bien à son aise dans la grotte.

« O mon ennemie, Femme de mon ennemi, dit le Chat, c'est moi ; car tu as prononcé un mot à ma louange, et maintenant je puis rester dans la grotte. Mais je suis le Chat qui s'en va tout seul, et tous lieux se valent pour moi. »

4. Le bébé pleurait que le Chat fût parti, et la Femme n'arrivait plus à le faire taire, car il **gigotait** et se débattait.

« O mon ennemie, Femme de mon ennemi, dit le Chat, prends un bout du fil que tu files, attache-le à ton **fuseau** et laisse-le traîner par terre, et je ferai rire ton bébé aussi fort qu'il pleure.

— Je vais le faire, dit la Femme, parce que je suis à bout, mais je ne te dirai pas merci. »

Elle attacha le fil au petit fuseau et le fit traîner par terre; alors le Chat courut après et lui donna des coups de patte, et fit des culbutes, et l'envoya par-dessus son épaule, et le poursuivit entre ses pattes de derrière, et fit semblant de le perdre, et fonça dessus de nouveau jusqu'à ce que le bébé rie aussi fort qu'il avait pleuré, tant qu'il fut las et s'installa pour dormir avec le Chat dans ses bras.

5. La Femme sourit et les regarda tous deux et dit :

« Voilà qui a été très bien fait ! Nul doute que tu sois très habile, ô Chat. »

A la minute, à la seconde, la fumée du feu descendit tout à coup de la voûte parce qu'elle se rappelait le marché fait avec le Chat, et quand elle se dissipa, vrai comme je le dis, voici le Chat installé bien aise auprès du feu.

« O mon ennemie, Femme de mon ennemi, c'est moi ; car pour la seconde fois tu as parlé à ma louange. Maintenant j'ai le droit de me mettre auprès du feu qui tient chaud, désormais et toujours. Mais je suis le Chat qui s'en va tout seul, et tous lieux se valent pour moi. »

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

> le bébé l'empêchait de travailler — elle lui donna une poignée de cailloux — le Chat lui chatouilla le menton.

• Explications

mon temps est venu : le bon moment pour moi est arrivé. — **patte pelote :** griffes rentrées, patte de velours. — **gigotait :** bougeait sans cesse. — **fuseau :** pièce de bois pour tordre et enrouler le fil.

• Questionnaire (après la lecture)

Pourquoi la Femme ne pouvait-elle pas travailler ? — Qui permit au Chat d'entrer dans la caverne ? — Avec quoi le Chat se mit-il à jouer ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment le Chat consola une première fois le bébé. — Que fit-il quand le bébé se remit à pleurer ? — Qui se souvint du marché, et pourquoi ?

Par écrit. — Le Chat joue avec le fuseau. *Complétez :* ... courut ... patte. Il l'envoya ... et ... Il fit semblant ... et ...

Par le dessin. — Le Chat et le bébé.

40. Le Chat qui s'en va tout seul *(fin)*

1. Bientôt, tout fut si tranquille dans la grotte qu'un petit, tout petit bout de Souris sortit d'un coin noir et traversa en courant.

« Hou ! là ! là ! Au secours ! » dit la Femme en sautant sur l'**escabeau** devant le feu et en rattachant ses cheveux de peur que la Souris n'y grimpe.

Chat ne fit qu'un bond et **goba** la petite Souris. Alors la Femme dit :

« Merci mille fois. Le Premier Ami lui-même n'attrape pas les petites souris aussi vivement. Tu dois être très habile. »

2. A la minute, à la seconde, le pot à lait qui chauffait devant le feu se fendit en deux, parce qu'il se rappela le marché conclu avec le Chat ; et quand la Femme sauta à bas de l'escabeau — vrai comme je le dis ! —, voilà le Chat qui lapait le lait tiède et blanc resté au creux de l'un des morceaux.

« O mon ennemie, Femme de mon ennemi, dit le Chat, c'est moi. Car tu as dit trois mots à ma louange et, maintenant, je pourrai boire le lait tiède et blanc trois fois par jour, à tout jamais. Mais je suis le Chat qui s'en va tout seul, et tous lieux se valent pour moi. »

3. Alors la Femme rit et mit devant le Chat un bol de lait tiède et blanc et dit :

« O Chat, tu es aussi habile qu'un Homme, mais, souviens-toi, ton marché ne fut conclu ni avec l'Homme ni avec le Chien, et je ne sais pas ce qu'ils feront en rentrant.

— Que m'importe, dit le Chat. Pourvu que j'ai ma place dans la grotte, près du feu, et mon lait tiède et blanc trois fois par jour, je ne me soucie pas de l'Homme ni du Chien. »



4. Ce soir-là, quand l'Homme et le Chien rentrèrent dans la grotte, la Femme leur dit l'histoire du marché, tandis que le Chat, assis au coin du feu, souriait en écoutant. Alors l'Homme dit : « Oui, mais il n'a pas fait de marché avec moi, ni avec tous les Hommes qui me ressemblent. »

Alors l'Homme jeta ses deux bottes et sa hachette de pierre (ce qui fait trois), et le Chat s'enfuit hors de la grotte, et le Chien courut après et le fit monter aux arbres.

5. Et de ce jour à celui-ci, trois Hommes sur cinq ne manquèrent jamais de jeter des choses à un Chat quand ils le rencontrèrent, et tous les Chiens coururent après et le firent grimper aux arbres. Mais le Chat s'en tient au marché de son côté, pareillement. Il tuera les Souris, il sera gentil pour les bébés tant qu'il sera dans la maison et qu'ils ne lui tireront pas la queue trop fort. Mais quand il a fait cela, et quand la lune se lève et que la

nuit vient, il est le Chat qui s'en va tout seul, et tous lieux se valent pour lui. Alors il s'en va par les chemins mouillés du Bois Sauvage, sous les arbres ou sur les toits, remuant la queue et tout seul.

R. KIPLING, *Histoires comme ça* (Delagrave).
Trad. L. Fabulet et R. d'Humières.

Pour une bonne lecture

souviens-toi, ton marché ne fut conclu ni avec l'Homme, ni avec le Chien.

Mais quand il a fait cela, / et quand la lune se lève / et que la nuit vient, / il est le Chat qui s'en va tout seul, / et tous lieux se valent pour lui. //

• Explications

escabeau : tabouret, chaise sans dossier. — **goba** : avala.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qu'est-ce qui fit peur à la Femme ? — Qui n'avait pas conclu de marché avec le Chat ? — Que lui jeta l'Homme ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment le Chat put laper le lait blanc et tiède. — Est-il vrai que les Hommes et les Chiens font ce qui est dit dans la lecture ?

Par écrit. — *Complétez :* Je ne suis ni . . . ni . . . , dit le Chat. Pourvu que j'aie . . . , je ne me soucie pas . . . Je suis . . .



Quatrième révision

1. — tion, tient

comme il était impatient de raconter cela — sa population était tout entière composée d'enfants — enlevons notre bonnet en même temps : attention ! un, deux, trois ! — tout le long du jour, le berger fait attention, et, toute la nuit, le chien veille.

2. — ph

le marronnier triomphant dit : je ferai mieux que le pêcher — Delphine et Marinette se trouvaient justement là.

3. — x, xc

c'est vexant, dit Grain-de-Sel, qui n'aimait pas être vexé — c'est l'automne, s'écria-t-elle, tout excitée — j'exige des excuses, dit l'âne.

les ciseaux coupaient les grappes : « tac, tac, tac ! » — « tic, tic, tic », chantaient les aiguilles — « plan, plan, plan », faisaient les pieds des garçons — « il faut finir notre ouvrage », disent les vendangeurs fatigués — en passant, elle aperçut une petite fille — les petits écureuils capricieux s'asseyaient — dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze et seize.

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z.

A B C D E F G H I J K L M
N O P Q R S T U V W X Y Z.

III. FILLES ET GARÇONS

41. Le petit Flouc

1. Il y avait une fois, à la **lisière** d'une grande forêt, une cabane habitée par un bûcheron, sa femme et son enfant. Et son chien. L'enfant, un petit garçon de sept ans, s'appelait Flouc, on n'a jamais su pourquoi ; et le chien, un **ratier** intelligent et vif, s'appelait Blic. Dans le temps, il y avait encore la chèvre, Nelle, mais un jour elle s'est sauvée de la pâture, derrière la maison, et elle est entrée dans le bois pour n'en plus sortir. Car il y avait des loups dans ce bois, vous pensez bien !

2. Donc, Flouc, le petit Flouc, habitait dans la cabane à la lisière du bois, avec ses parents, qui l'appelaient aussi Flouquet.

Son papa ne le voyait guère longuement, sinon le soir, en été. Le bûcheron prenait alors son Flouquet par les poignets, puis **sous les aisselles**, et, le soulevant à la hauteur de sa figure, il lui faisait les gros yeux, pour rire, en grondant : « Flouc, es-tu un homme? As-tu peur du loup? » Puis : « Veux-tu de la barbe? »

3. Alors le gamin hurlait de joie et de peur, et se débattait, sachant ce qui allait arriver. Il reculait son visage, mais le père approchait le sien, tout roux de barbe **drue.** Et puis, c'était une friction qui brûlait et piquait : la barbe de papa râpait la joue de Flouc. Et Flouc ressentait un plaisir profond, tandis que des larmes lui sautaient des yeux et qu'il criait : « Aïe ! aïe ! Assez, papa ! je suis un homme ! Aïe ! »

4. Flouc aimait beaucoup son papa, qui était rude mais bon ; il admirait sa haute taille et la force de ses bras **velus.** Flouc était fier d'avoir un père qui maniait la lourde hache comme un



jouet. Mais il aimait plus encore sa maman. Elle était silencieuse et douce, toujours occupée à laver, à repriser, à **ravauder,** quand elle n'avait pas à apprêter le dîner.

L'enfant vivait heureux sans même y songer.

C. Melloy, *le Petit Floue* (Desclée de Brouwer).

• Explications

lisière : bord de la forêt. — **ratier :** chien de petite taille dressé pour la chasse aux rats. — **sous les aisselles :** sous les bras. — **drue :** épaisse et dure. — **velus :** couverts de poils. **ravauder :** raccommoder des vêtements.

• Questionnaire (après la lecture)

Où vivait Floue ? Qui vivait avec lui ? — Quand Floue voyait-il son père ? — Avec quel outil travaillait le père de Floue ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi Floue hurlait de joie et de peur. — Quels sentiments Floue éprouvait-il pour son père ? pour sa mère ? — Floue était-il heureux ?

Par écrit. — Répondez aux questions suivantes, pour composer une petite histoire : 1. Où vivait Floue ? — 2. Que lui faisait son père le soir ? — 3. Que lui faisait-il au visage ? — 4. Que disait alors Floue ?

42. La sarigue de Patachou

1. « Tu voudras m'acheter une **sarigue** ?

C'est Patachou qui parle ; et que pourrais-je répondre, sinon que je voudrais bien lui acheter une sarigue? Mais où y a-t-il un marchand de sarigues ?

« Patachou, je t'assure que cet animal ne court pas les rues. Je ne l'ai jamais rencontré qu'aux pages des livres.

— Aux Halles, peut-être... insinue Patachou.

— J'en doute ; et nous n'y trouverions, en tout cas, qu'une sarigue toute prête pour la broche ou le **salmis.** Mais mange-t-on les sarigues et comment les mange-t-on ? Enfin, ce serait une sarigue morte.

— Oh non, répond Patachou, je ne veux pas que ma sarigue soit morte. »

2. Ma sarigue ; déjà, elle est à lui. J'avais dit à Patachou que les sarigues ont, sous le ventre, une manière de poche. Les petits jouent dans l'herbe, autour de la maman sarigue. Y a-t-il quelque danger ? Hop ! les enfants sautent dans la poche, et la sarigue s'en va...

« Comme un petit autobus, plein de petits voyageurs, ajoute Patachou.

— ... Ou comme un petit navire qui emporte ses petits canots.

— Lorsque la sarigue part en voyage, dit-il encore, elle monte en wagon ; mais elle ne prend jamais de billets pour ses petits. Quand le contrôleur passe, ils se cachent tous dans la poche.

— Je t'assure, Patachou, que les sarigues ne sont pas si malhonnêtes ; d'ailleurs on les rencontre rarement dans les trains. Mais que ferais-tu d'une sarigue ? Tu crois que c'est un bon animal, comme ton lapin blanc, qui remue le nez en mangeant des queues de carottes. Apprends, Patachou, que la



sarigue est un **carnivore,** et même un **carnassier.** Je la nomme ainsi non pas seulement parce que, faute de cheminée, de gril ou de poêle, elle mange de la viande crue, mais parce qu'elle tue elle-même les bêtes qu'elle veut dévorer. Si elle te mordait la jambe... »

3. Patachou rêve un instant, puis il me dit :

« Je connais un carnassier aimable. Il tue les bêtes et il les mange. Mais il tue des bêtes trop grosses pour son appétit. Alors, ce qu'il ne peut pas manger, il le vend.

— Quel est ce carnassier ?

— C'est le boucher.

— Tu ne crois pas, reprend Patachou, que les sarigues sont très heureuses ?... Elles n'ont pas besoin de s'habiller pour avoir une poche. »

Ah ! qui dira, pour Patachou, l'importance de la poche ? Le jour qu'on lui fit une culotte avec des poches, il était tout rayonnant. « Je suis un homme », pensait-il. Dans ses poches, il fourre un sucre d'orge, des cailloux et son sifflet. Une bête à poche lui paraît bien digne d'estime.

4. « Quand je serai grand, dit-il, moi, j'irai où il faut et je te rapporterai une sarigue. Elle fera nos commissions. On lui attachera une liste au collier, et elle ira toute seule dans les magasins. Elle reviendra, la poche pleine.

— Il faudra, Patachou, que tu lui achètes un plan de Paris et un joli porte-monnaie. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

EXERCICE DE DICTION. — J'en doute ; // et nous n'y trouverions, / en tout cas, / qu'une sarigue toute prête / pour la broche ou le salmis. // Mais mange-t-on les sarigues (?) / et comment les mange-t-on ? // Enfin, / ce serait une sarigue morte. //

• *Attention ! sur un point d'interrogation (?) on ne baisse pas la voix ; au contraire, on l'élève un peu.*

• Explications

sarigue : petit animal, avec une poche sur le ventre (comme le kangourou), qui vit en Amérique du Sud. — **salmis :** viande en morceaux, cuite avec une sauce. — **carnivore, carnassier :** un carnivore est un animal ou un homme qui mange de la viande. Un carnassier est un animal qui tue des bêtes pour les manger (lisez très attentivement les explications données dans le texte).

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Une sarigue vivante est-elle facile à trouver ? — Où la personne qui parle à Patachou en a-t-elle vu ? — Où se cachent les petits de la sarigue ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — En quoi consiste le caprice de Patachou ? Est-il facile à satisfaire ? Pourquoi ? — Expliquez comment Patachou pense que la sarigue prend le train, puis comment il veut lui faire faire les commissions.

Par écrit. — Répondez à ces questions, en composant ainsi une petite histoire : 1. Comment est faite une sarigue ? — 2. Où Patachou pense-t-il en trouver une ? — 3. Que pense-t-il lui faire faire ?

43. Patachou, chasseur de lièvres

1. Il fait un froid de loup. Le soleil a perdu ses rayons et, rouge, il flotte comme une cerise dans le brouillard.

« Tu t'enrhumeras, Patachou... »

Il est au fond du jardin. Il chasse.

Je ne sais par quelle faiblesse coupable je lui ai fait don d'un petit pistolet qui lance une flèche de bois. Ce **dard** n'est pas pointu : il se termine par une rondelle de caoutchouc. Patachou, pendant une heure, a tiré sur la tapisserie de mon bureau. Tout à coup, il m'a dit :

« Tu ne trouves pas que cela sent la poudre... ? »

2. Puis, il a entrepris de menacer le chat. Ensuite, il a visé la lampe. Je lui ai déclaré qu'il devenait une manière de danger public.

Je le regarde par la porte vitrée. Il est **à l'affût** derrière un rosier.

« Patachou, tu ne songes pas, je pense, à percer de tes flèches nos amis les moineaux ?

— Oh ! non, mais s'il passe un lièvre... »

3. Un lièvre ? A Passy ! Pourquoi pas un troupeau d'autruches ou un bison ? Mais l'esprit de Patachou est plein de chimères ; et, puisqu'il chasse, pourquoi ne verrait-il pas du gibier ? C'est ainsi qu'il enchaine les idées ; et s'il lui prenait fantaisie de placer, ce soir, un piège à loups entre les deux plates-bandes, il ne serait pas étonné du tout d'y trouver, demain, un loup pris par la patte.

« Chut ! crie-t-il à tue-tête. J'entends un lièvre.

— Tu vas l'effrayer, Patachou.

— Les lièvres ne comprennent pas le français.

— Mais tu t'enrhumeras, te dis-je, Patachou. Il faut rentrer.
— Puisque je te dis que j'ai entendu un lièvre.
— Il avait un grelot ?
— Non, non. Je l'ai entendu galoper. »

4. « Diable ! Il sortait sans doute de chez le maréchal : on venait de le ferrer, pour qu'il menât un tel vacarme. En voyant le bon feu, le lièvre viendra peut-être se chauffer. Il se mettra entre nous deux.

— Tu crois ?... Tu devrais me faire un petit écriteau ; nous l'attacherions au loquet, dehors.

— Un écriteau ?

— Oui, pour lui donner confiance... Tu écrirais dessus : Entrée des lièvres. Et nous laisserions la porte un peu ouverte. »

T. Derème, *Patachou petit garçon* (Émile-Paul).

Pour une bonne lecture

Exercice de diction. — Un lièvre? / A Passy! / Pourquoi pas un troupeau d'autruches / ou un bison? / Mais l'esprit de Patachou est plein de chimères ; // et, / puisqu'il chasse, / pourquoi ne verrait-il pas du gibier ? //

• *On ne baisse pas la voix sur un point d'exclamation (!) ; elle monte un peu sur un point d'interrogation (?).*

• Explications

dard : flèche. — **à l'affût :** posté, immobile, pour attendre le gibier.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

L'arme de Patachou est-elle dangereuse ? Pourquoi ? — Où est-il à l'affût ? — Que croit-il avoir entendu ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Expliquez pourquoi Patachou n'a aucune chance de voir du gibier et d'en tuer. — Que lui dit-on pour le faire rentrer ? Le croit-il ? Pourquoi ?

Par écrit. — Patachou ne serait pas étonné de voir . . . (où ?) (quoi ?). — Il croit que les lièvres . . . (terminez la phrase, d'après la lecture).



44. Patachou, chasseur de lions

1. Tout à l'heure, Patachou avait résolu de chasser le lion. Je vous demande si l'on peut chasser le lion dans un appartement !... Il avait donc prié tante Mathilde de faire le lion :

« Tu vas te mettre, lui disait-il, au bout du corridor, derrière la **tenture.** Tu seras à l'affût. Puis, quand je passerai près de toi, tu feras un grand cri de lion. Mon oncle m'a dit que cela s'appelait un rugissement. Alors... »

2. Tante Mathilde, qui tricotait, lui a répondu qu'elle n'avait jamais fait le lion et qu'elle n'allait pas commencer à son âge de **tenir un pareil emploi.** Comme il se tournait vers moi, je lui ai fait entendre que je ne courais pas assez vite, surtout quand je me mettais à quatre pattes.

Patachou nous a regardés **avec mélancolie,** puis son œil a brillé tout à coup, et cet enfant nous a dit :

« Quand je serai grand, j'irai au pays des lions, des vrais lions !

3. — Où est-il, le pays des lions ?

— Il y a tant de gens qui ont peur des lions qu'ils sauront bien me dire où il est.

— Et les lions te mangeront.

— Non !

— Comment non ?

— Parce que j'ai trouvé un moyen. Je traverserai le désert en portant une échelle...

— Et tu l'appuieras contre un arbre ?

— Il n'y a aucun arbre dans le désert. Je prendrai ton échelle double et, quand je verrai un lion, je m'assiérai en haut de l'échelle. Tu m'as dit que les lions ne savent pas grimper.

4. — Et le lion se couchera sur le sable et il attendra que tu descendes.

— J'aurai de la patience...

— Mais, Patachou, le lion se précipitera vers toi en poussant des cris affreux.

— Tu crois que j'aurai peur ? Je serai en haut de l'échelle ; tu seras assis à côté de moi...

— Ah ! tu m'auras emmené...

— Bien sûr, puisque nous regarderons le lion tous les deux.

— Mais, d'un coup de tête, tu comprends bien que ce terrible animal fera tomber l'échelle, ma petite échelle en bambou, que je porte sous un bras. Tu n'y penses pas. Et puis le lion saute ; il saute très haut.

— Nous n'emporterons pas ton échelle ; nous en aurons une autre, beaucoup plus grande, et quand le lion sautera, il passera juste sous nos pieds.

— Il te faudrait une **immense** échelle, et très lourde aussi, pour que le lion ne la renverse pas. Comment la porteras-tu dans le désert ?

— Puisque tu seras avec moi ! »

T. Derème, *l'Onagre orangé* (Grasset)

Pour une bonne lecture

Essai de lecture dialoguée, à deux personnages, depuis Quand je serai grand... *jusqu'à la fin.*

• **Explications**

tenture : rideau épais. — **tenir un pareil emploi :** faire une telle chose. — **avec mélancolie :** un peu tristement. — **immense :** très grande.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

A qui Patachou veut-il faire faire le lion ? — Où ira-t-il chasser le lion quand il sera grand ? — Qu'emportera-t-il avec lui ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Racontez ce qu'a imaginé Patachou pour pouvoir chasser le lion sans danger.

Par écrit. — Répondez à ces questions, en écrivant ainsi l'histoire de la chasse de Patachou : 1. Où ira-t-il chasser ? — 2. Qu'emportera-t-il ? — 3. Que fera-t-il s'il voit un lion ? — 4. Que risque de faire le lion ?

45. Poum et Step

1. Step, une main à son menton, contemplait, en louchant effroyablement, maitre Poum.

« Poum, je meurs de faim ! »

Il montra ses dents en roulant les yeux comme un **cannibale :**

« Poum !... Je pense que vous n'êtes pas bien gras, je pense que vous devez être **coriace,** je pense que j'aimerais mieux manger un lapin ou une dinde ou un cochon de lait. Mais comme je n'ai ni cochon de lait, ni dinde, ni lapin sous la main, je vais manger Poum !... »

2. Poum devint pâle et ses jambes **flageolaient.** Il avait beau se dire : « Ce n'est pas vrai, c'est pour rire ! », il avait peur tout de même.

Cousin Step continua :

« Seulement, comment vais-je vous manger, Poum ? Là est

la question ! Haché menu et trempé dans la saumure ? **Dépecé** en quartiers frits à la poêle ? Bouilli dans la marmite ou salé au court-bouillon ? Et à quelle sauce ? Mayonnaise, tomates, oignons, vinaigrette ? Sur une purée de fèves, peut-être, ou plutôt... Eh ! oui, qui sait ?... Les pommes de terre sont si bonnes en ce moment que... Non, décidément, Poum, je vous mangerai comme un agneau **rôti à la broche** ! »

Et Step **fondit** sur Poum, l'emporta, ligoté et ficelé comme un saucisson, devant le feu de la cuisine.

« Là, je vous embrocherai tout à l'heure ; en attendant, un petit air de feu vous rendra plus tendre, et je vais toujours préparer la table. Ne pleurez pas Poum, je vous en prie, ne pleurez pas, vous pourriez éteindre le feu. »

3. Et Step mit la nappe sur la table, disposa à grand bruit les assiettes, se coupa une tranche de pain large comme une roue de voiture, se versa un litre de vin dans un verre immense. Puis, décrochant sa montre de son gilet, il sembla calculer le temps que prendrait la cuisson :

« Ai-je si faim que cela ? insinuait Step. Peut-être pourrais-je attendre à demain et mettre Poum en liberté ? Oui, mais il se sauverait... Non, qu'il cuise !... Ai-je bien le droit de manger ce petit Poum qui est si gentil, qui aime tant les prunes et les confitures ? Oui, j'en ai le droit.

« Allons, finissons-en. »

Là, Poum poussa des cris si aigus et si épouvantables que toute la maison en émoi s'agita, dans un bruit de portes et de fenêtres ouvertes ; le méchant Step soudain disparut, **s'envola** par la croisée ; et, **radieuse,** cousine Mad s'élança dans la pièce au secours de Poum affolé.

« Oh ! le petit bêta ! »

P. et V. MARGUERITTE, *Poum* (Plon).



Pour une bonne lecture

L'HÉSITATION. — Seulement, / comment vais-je vous manger, / Poum ? / Là est la question ! / Haché menu et trempé dans la saumure ? / Dépecé en quartiers frits à la poêle ? / Bouilli dans la marmite / ou salé au court-bouillon ? / Et à quelle sauce ? / Mayonnaise, / tomates, / oignons, / vinaigrette ? / ... Non, / décidément, / Poum, / je vous mangerai comme un agneau rôti à la broche !

• *Attention aux mots* bouilli, bouillon, mayonnaise et oignon (*qui se prononce* **ognon**).

• Explications

cannibale : sauvage qui mange de la chair humaine. — **coriace :** dur ; « viande coriace » est le contraire de « viande tendre ». — **flageolaient :** tremblaient, ne le soutenaient plus. — **dépecé :** coupé en morceaux. — **rôti à la broche :** mis à cuire au-dessus de la flamme, le corps traversé par une tige de fer (une broche). — **fondit :** se jeta, se précipita. — **s'envola :** se sauva très vite. — **radieuse :** très gaie et souriante.

• Questionnaire (après la lecture)

Comment Step dit-il qu'il veut manger Poum ? — Pourquoi lui dit-il de ne pas pleurer ? — Par où Step s'enfuit-il ?

46. Zette et les mouches

Zette, une petite fille de sept à huit ans, est restée au lit plus tard que d'habitude.

1. Zette, dans son lit, contemple trois mouches qui, sur le marbre de la table de nuit, attaquent un morceau de sucre cassé, sur lequel elles **se démènent** comme des ouvriers dans une carrière. Elles montent, elles descendent, grignotant ici, suçant là ; elles s'arrêtent parfois pour se passer les pattes derrière le dos et s'éventent de leurs ailes, ou bien elles se prennent la tête entre leurs pattes, qu'elles entrecroisent et aiguisent.

2. « Mouches ! » crie-t-elle **impérieusement.**

Ah ouiche ! bien loin de s'émouvoir, toutes trois lui tournent le dos et lèchent le sucre de plus belle. En voici une autre qui bourdonne, zigzague, ricoche. Elles sont quatre à présent ! Cinq ! Et une sixième rampe le long du tiroir. Non ! c'est trop fort !

Zette sort un bras, balaie le marbre. Les mouches s'envolent, puis une, deux, trois, quatre reviennent. Et leurs pattes fines et tordues dessinent des **jambages** rapides, tandis que leur petite trompe pompe, pompe avec avidité.

« Mouches ! » crie Zette, très en colère cette fois.

Ah ! elle peut crier ! Tiens, sur ton nez ! Tiens, sur ton oreille ! Tiens, dans tes cheveux ! Les mouches n'ont peur de rien ! Et elles bourdonnent, dzzz ! Et elles lui infligent l'insupportable picotement de leur trompe et le contact de leur corps léger. Qu'elles sont agaçantes !

3. Zette, d'un grand geste, les chasse, s'empare du morceau de sucre et le cache sous son traversin. Mais si vous croyez qu'elles seront assez rusées pour venir le chercher là ! Non, elles retournent



se poser à l'endroit vide ; elles sucent le marbre de la table de nuit. Elles attendent.

Au fond, le seul talent des mouches, c'est de marcher la tête en bas et de courir suspendues au plafond. Ce doit être très difficile... Peut-être n'y faut-il que de l'habitude.

Qui sait si Zette, avec un peu d'**exercice,** en essayant chaque matin, en se risquant prudemment... On peut toujours voir. Les mouches, pour monter le long d'un mur, ne se servent pas de leurs ailes, mais de leurs bras et de leurs jambes. Il est vrai qu'elles en ont trois paires. Mais elles n'ont pas de doigts. Si Zette essayait ?...

4. Zette essaie... Elle relève sur ses pieds sa trop longue chemise de nuit et, dressée sur son lit, les mains à plat contre le mur, hausse une jambe, s'enlève d'un effort, retombe... Vite, un échafaudage ! Une chaise appuyée sur l'oreiller, sur la chaise un tabouret, sur le tabouret un coussin.

Zette **se hisse,** en se meurtrissant les pieds aux barreaux de

la chaise. L'édifice n'est pas trop bien calé, n'importe, elle sent qu'elle va réussir...

Patatras ! La maison s'écroule, chaise de-ci, tabouret de-là ; Zette, précipitée sur le parquet, voit trente-six mille chandelles.

P. et V. MARGUERITTE, *Zette* (Plon).

Pour une bonne lecture

L'INDIGNATION, LA COLÈRE. — « Mouches ! » / crie-t-elle impérieusement... // Elles sont quatre à présent ! / Cinq ! / Et une sixième rampe le long du tiroir. // Non ! c'est trop fort !... // « Mouches ! » / crie Zette, / très en colère cette fois. //

• Explications

se démènent : remuent beaucoup, s'agitent. — **impérieusement :** d'un ton de commandement. — **jambages :** traits ressemblant à ceux de l'écriture. — **exercice :** entraînement. — **se hisse :** monte, s'élève avec peine. — **l'édifice :** les objets empilés les uns sur les autres.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

A quoi se sont attaquées les mouches ? — Où Zette cache-t-elle le morceau de sucre ? — Est-ce que la maison s'est vraiment écroulée ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce qui a mis Zette en colère. — Quelle idée lui est venue et qu'a-t-elle voulu faire ?

Par écrit. — Remplacez **marcher** par *rouler*, *avancer*, *fonctionner* dans les phrases suivantes : Ma montre marche très bien. — La construction de la maison marche très vite. — Le train marche à cent à l'heure.

Par le dessin. — Zette tombe de son échafaudage.

47. Catherine et les fleurs

1. Après le déjeuner, Catherine s'en est allée dans les prés avec Jean, son petit frère.

Ils n'ont point de servante pour les conduire et ils n'en ont pas besoin. Ils savent leur chemin ; ils connaissent les bois, les champs et les collines. Catherine sait voir l'heure du jour en regardant le soleil, et elle a deviné toutes sortes de beaux secrets naturels que les enfants des villes ne soupçonnent pas. Le petit Jean lui-même comprend beaucoup de choses des bois, des étangs et des montagnes.

2. Catherine et Jean s'en vont par les prés fleuris. Catherine, en cheminant, fait un bouquet. Elle aime les fleurs. Elle les aime, parce qu'elles sont belles, et c'est une raison, cela ! Les belles choses sont **aimables ;** elles ornent la vie. Quelque chose de beau vaut quelque chose de bien, et c'est une bonne action que de faire un beau bouquet.

Catherine cueille des bleuets, des coquelicots, des coucous, des boutons-d'or. Elle cueille encore de ces jolies fleurs violettes qui croissent au bord des blés. Elle cueille les sombres épis de l'herbe à lait et le lys des vallées, dont les blanches clochettes, agitées au moindre souffle, répandent une odeur délicieuse. Catherine aime les fleurs, parce que les fleurs sont belles ; elle les aime aussi parce qu'elles sont des **parures.** Elle est une petite fille toute simple ; son tablier de cotonnade recouvre une robe unie ; elle va en sabots... Mais il y a des choses que les petites filles savent en naissant. Catherine sait que les fleurs sont des parures et que les belles dames qui mettent des bouquets à leur corsage en paraissent plus jolies.

3. Ses idées sont brillantes et parfumées comme ses fleurs. Ce sont des idées qui ne s'expriment point par la parole ; la parole n'a rien d'assez joli pour exprimer les idées de bonheur d'une petite fille. Il y faut des airs de chanson, les airs les plus vifs et les plus doux, les chansons les plus gentilles, comme *Giroflé-Girofla* ou *les Compagnons de la Marjolaine.* Aussi Catherine chante, en cueillant son bouquet : « J'irai au bois seulette », et elle chante aussi : « Mon cœur je lui donnerai, mon cœur je lui donnerai. »

4. Le petit Jean est d'un autre caractère. Il suit d'autres pensées. C'est un **franc luron ;** il ne porte point encore la **culotte,** mais son esprit a devancé son âge, et il n'y a point d'esprit plus gaillard que celui-là. Tandis qu'il s'attache d'une main au tablier de sa sœur, de peur de tomber, il agite son fouet de l'autre main avec la vigueur d'un robuste garçon.

(A suivre.)

• Explications

aimables : dignes d'être aimées. — **parures :** objets qui servent à embellir ; les fleurs parent les petites filles. — **ses idées sont brillantes et parfumées :** Catherine est heureuse, ses pensées sont joyeuses et agréables. — **franc luron :** personne hardie et joyeuse. — **culotte :** à l'époque de ce récit, l'habillement des garçons, jusque vers cinq ans, était le même que celui des filles.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Nommez trois des fleurs que cueille Catherine. — Nommez une chanson de Catherine. — Que tient à la main le petit Jean ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi Catherine aime les fleurs. — Où se passe ce récit ? Pourquoi pouvez-vous le dire ?

Par écrit. — Faites vous-même un récit, en répondant à ces questions : 1. Où sont allés Catherine et Jean ? — 2. Que fait Catherine tout en marchant ? — 3. Comment montre-t-elle qu'elle est heureuse ? — 4. Que fait le petit Jean ?

Par le dessin. — Catherine et Jean dans les prés fleuris.

48. Catherine et Jean

1. Catherine et Jean sont montés au-dessus des prairies, le long du coteau, jusqu'à un endroit élevé.

« Asseyons-nous là », dit-elle.

Elle s'assied. En ouvrant les mains, elle répand sur elle sa moisson fleurie. Elle en est toute parfumée, et déjà les papillons voltigent autour d'elle. Elle choisit, elle assemble les fleurs ; elle **marie les tons** pour le plaisir de ses yeux. Plus les couleurs sont vives, plus elle les trouve agréables... Les yeux de Catherine sont de bons petits yeux qui aiment les coquelicots. Les coquelicots, voilà ce que Catherine préfère. Mais leur pourpre fragile s'est déjà fanée, et la brise légère effeuille dans les mains de l'enfant leur corolle étincelante.

2. Elle regarde, **émerveillée,** toutes ces tiges en fleur, et elle voit toutes sortes de petits insectes courir sur les feuilles et sur les fleurs. Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à des mouches et à de petits **scarabées** qui, voyant leur demeure en péril, s'inquiètent et s'agitent. Catherine ne se soucie pas des insectes. Elle trouve que ce sont de trop petites bêtes et elle n'a d'eux aucune pitié. Pourtant on peut être en même temps très petit et très malheureux...

Elle se fait des guirlandes et des couronnes, et se suspend des clochettes aux oreilles.

Son petit frère Jean, occupé pendant ce temps à conduire des chevaux imaginaires, l'aperçoit ainsi parée. Aussitôt il est saisi d'admiration... Il s'arrête, le fouet lui tombe des mains. Il comprend qu'elle est belle. Il voudrait être beau aussi, et tout chargé de fleurs. Il essaie en vain d'**exprimer ce désir** dans son



langage obscur et doux. Mais elle l'a deviné. La petite Catherine est une grande sœur ; une grande sœur et une petite mère ; elle prévient, elle devine.

3. « Oui, chéri, s'écrie Catherine ; je vais te faire une belle couronne et tu seras pareil à un petit roi. »

Et la voilà qui tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes et les fleurs rouges pour en faire un chapeau.

Elle pose ce chapeau de fleurs sur la tête du petit Jean, qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le soulève de terre et le pose tout fleuri sur une grosse pierre.

Le petit Jean comprend qu'il est beau... Mais, tout à coup, Catherine éclate de rire. Elle s'écrie :

« Oh ! que tu es drôle, mon petit Jean ! que tu es drôle ! »

Elle se jette sur lui, elle l'embrasse, le secoue ; la lourde couronne lui glisse sur le nez. Et elle répète :

« Oh ! qu'il est drôle ! qu'il est drôle ! » Et elle rit de plus belle.

A. France, *Pierre Nozière* (Calmann-Lévy).



Pour une bonne lecture

EXERCICE DE PRONONCIATION. — « Asseyons-nous là », dit-elle — Déjà les papillons voltigent — Elle regarde, émerveillée, toutes ces tiges en fleur — Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à de petits scarabées.

• Explications

marie les tons : groupe les fleurs selon leurs couleurs, pour former un bel ensemble. — **émerveillée :** surprise et heureuse comme devant une chose merveilleuse. — **scarabées :** insectes aux ailes dures comme celles des hannetons et aux couleurs vives — **exprimer ce désir :** faire comprendre ce qu'il voudrait.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que fait Catherine de ses fleurs ? — Qu'y a-t-il dans les fleurs ? — Que fait Catherine pour Jean ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Quelles couleurs admire Catherine ? Et vous, lesquelles préférez-vous ? — Que pense Catherine des insectes ? Êtes-vous de son avis ? — Quel âge peut avoir Jean ? Pourquoi ?

Par écrit. — Dites en trois ou quatre phrases ce que Catherine fait pour Jean.

49. Louison et Frédéric

1. Louison et Frédéric s'en vont à l'école par la rue du village. Louison et Frédéric chantent ; leur bouche est ronde comme une fleur et leur chanson s'élance, **aigrelette** et claire, dans l'air matinal. Mais voici que soudain le son hésite dans le gosier de Frédéric.

Quelle puissance invisible a donc **étranglé** la chanson dans la gorge de l'écolier ? C'est la peur. Chaque jour il rencontre fatalement au bout de la rue du village le chien du charcutier, et chaque jour il sent à cette vue son cœur se serrer et ses jambes **mollir.**

2. Pourtant le chien du charcutier ne l'attaque ni le menace. Il est paisiblement assis sur le seuil de la boutique de son maître. Mais il est noir, il a l'œil fixe et sanglant ; des dents aiguës et blanches lui sortent des **babouines.** Il est effrayant. Et puis, il repose au milieu de chair à pâté et de hachis de toute sorte. Il en semble plus terrible. On sait bien que ce n'est pas lui qui a fait tout ce carnage, mais il y règne. C'est une bête farouche que le chien du charcutier. Aussi, du plus loin que Frédéric aperçoit l'animal sur le seuil, il saisit une grosse pierre, à l'exemple des hommes qu'il a vus s'armer de la sorte contre les chiens **hargneux,** et il va rasant le mur opposé à la maison du charcutier.

3. Cette fois encore il en a usé pareillement. Louison s'est moquée de lui. Elle ne lui a tenu aucun de ces propos violents auxquels on répond d'ordinaire par des propos plus violents encore. Non, elle ne lui a rien dit : elle n'a pas cessé de chanter. Mais elle a changé de voix et elle s'est mise à chanter d'un ton si railleur que Frédéric en a rougi jusqu'aux oreilles.



4. Alors il se fit un grand travail dans sa petite tête. Il comprit qu'il faut craindre la honte plus encore que le danger. Et il eut peur d'avoir peur. Aussi quand, au sortir de l'école, il revit le chien du charcutier, il passa fièrement devant l'animal étonné.

A. FRANCE, *Nos enfants* (Calmann-Lévy).

• Explications

aigrelette : un peu haute, jusqu'à en devenir parfois désagréable. — **étranglé :** étouffé. — **mollir :** devenir molles, plier sous l'effet de la peur. — **babouines :** lèvres pendantes du chien ; on dit aussi « babines ». — **hargneux :** méchant, d'humeur chagrine, grincheuse.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

De quoi Frédéric a-t-il peur ? — Le chien est-il menaçant ? — Où passe Frédéric ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Expliquez pourquoi Frédéric a peur. — Pouvez-vous dire pourquoi il ne veut plus sembler avoir peur ?

Par écrit. — Dites comment est le chien du charcutier : sa couleur — ses dents — où se tient-il ? — est-il menaçant ?

Par le dessin. — Louison, Frédéric, et le chien assis devant la boutique.

50. Ce qui arriva à Sabu

1. Eh bien ! Si vous saviez quelle terrible aventure est arrivée à Sabu ce jour-là !...

Mais, d'abord, savez-vous qui est Sabu ? Vous croyez peut-être que c'est la jolie chatte blanche qui dort toute la journée au soleil ? Mais non !

Ou bien vous croyez que c'est la belle vache aux yeux doux qui broute l'herbe de la prairie ? Mais non !

Ou encore le gros chien qui grogne au fond de sa niche ? Ou le petit lapin aux longues oreilles qui remue son nez rose derrière le grillage de sa cage ? Ou même le petit oiseau qui sautille sur les cailloux du chemin ? Mais non ! mais non !

2. Vous vous trompez. Sabu, c'est... c'est une jeune fille. La plus belle, la plus douce, la plus gentille qui soit au monde.

Elle a une petite bouche rouge qui sourit toujours...

Un mignon petit nez qui a toujours l'air de bonne humeur...

De beaux yeux bleus qui vous regardent toujours gentiment...

De bonnes joues qu'il fait toujours bon embrasser.

Sabu est bien jolie. Et avec ça, gentille ! Toujours prête à aider tout le monde.

3. Donc, Sabu était partie cueillir des fraises dans les bois. Dans sa poche elle avait placé une petite tartine beurrée. A son bras elle avait un petit panier d'osier. Sur sa tête elle avait posé un petit chapeau **tressé.** Et en route !

Chantant, sautillant, Sabu était arrivée au bord du bois ; c'est là qu'il y avait les plus belles fraises. Et Sabu cueillait, cueillait, ramassait, ramassait ! Les jolies fraises, les délicieuses fraises ! Elles étaient grosses comme cela ! et bonnes !

« Je les vendrai, pensait Sabu, et avec l'argent j'achèterai des tas de jolies choses. »

(A suivre.)

• Explications

tressé : fait avec de la paille ou d'une autre matière dont les brins (les fils) peuvent être entrelacés.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Sabu est-elle la jolie chatte blanche ? Qui est-elle ? — Où allait-elle ce jour-là ? — Qu'avait-elle dans sa poche ? à son bras ? sur sa tête ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Répétez, sans rien oublier, tout ce que n'est pas Sabu. — Dites comment est Sabu : faites son portrait.

Par écrit. — Essayez de faire le portrait de Sabu. Pour cela dites comment sont : sa bouche — son nez — ses yeux — ses joues.

Par le dessin. — Sabu va cueillir des fraises dans les bois.

51. Ce qui arriva à Sabu *(suite)*

1. Mais non, Sabu, tu n'achèteras rien du tout. Car voici, derrière toi, un gros corbeau tout noir qui se met à **croasser.**

« Crou ! crou ! Sabu, je veux la petite tartine beurrée que tu as placée dans ta poche.

— Non, Corbeau, j'aurai faim tout à l'heure, laisse-moi ma petite tartine beurrée. »

Mais le gros corbeau tout noir vole sur l'épaule de Sabu et, d'un coup de son bec **aigu**, il prend la petite tartine beurrée.

2. Le corbeau venait à peine de s'envoler qu'un vilain serpent se mit à siffler.

« Sss ! sss ! Sabu, je veux le petit panier d'osier que tu as passé à ton bras.

— Non, serpent, où mettrais-je mes fraises tout à l'heure ? Laisse-moi mon petit panier d'osier. »

Mais le vilain serpent rampant saute sur l'épaule de Sabu et, d'un coup de sa queue pointue, il prend le petit panier d'osier.

3. Le serpent venait à peine de s'échapper qu'un méchant chat sauvage se mit à miauler.

« Mia ! mia ! Sabu, je veux le petit chapeau tressé que tu as posé sur ta tête.

— Non, chat sauvage, le soleil me brûlerait tout à l'heure, laisse-moi mon petit chapeau tressé. »

Mais le chat sauvage bondit sur l'épaule de Sabu, et, d'un coup de sa patte **griffue,** il prend le petit chapeau tressé.

« Oh ! se dit Sabu, pourquoi m'ont-ils tout enlevé ? Il faut que je retourne à la maison. »

4. Mais, au tournant du sentier, qu'aperçoit-elle tout à coup ? Un sanglier énorme assis au milieu du chemin.

« Sanglier, laisse-moi passer », demande gentiment Sabu. Mais le sanglier ne bouge pas.

« Joli sanglier, laisse-moi passer », demande pour la deuxième fois Sabu. Mais le sanglier ne bouge pas.

« Mignon sanglier, laisse-moi passer », demande pour la troisième fois Sabu. Mais le sanglier ne bouge pas.

Alors Sabu se dit :
« Il est peut-être **empaillé,** je vais passer à côté. »

Mais, au moment où elle allait continuer son chemin, le sanglier plante ses deux grandes dents dans sa robe et, sans dire un mot, il l'emmène et la conduit jusque dans sa maison, au beau milieu de la forêt.

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

« Sanglier, laisse-moi passer », demande gentiment Sabu. Mais le sanglier ne bouge pas.

Trois fois Sabu demande à passer. Trois fois le sanglier ne bouge pas. Il faut bien distinguer les demandes de Sabu, par le ton, de la remarque le sanglier ne bouge pas. *Marquez un arrêt après chaque demande.*

• Explications

croasser : pousser le cri du corbeau, qu'on appelle le *croassement.* — **aigu :** très pointu. — **griffue :** armée de griffes. — **empaillé :** mort et bourré ensuite de paille.

• Questionnaire (après la lecture)

Qui rencontre d'abord Sabu ? — Qui lui prend son panier, puis son chapeau ? — Qui l'emmène au milieu de la forêt ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que les trois premiers animaux veulent prendre à Sabu et pourquoi elle ne veut pas le leur donner.

Par écrit. — A votre tour imaginez qu'un gros chien vous empêche de passer et demandez-lui trois fois, de façon un peu différente chaque fois, comme Sabu, de vous laisser le passage.

52. Ce qui arriva à Sabu *(fin)*

1. Les arbres y étaient si serrés qu'on ne voyait pas du tout le soleil, et les **chauves-souris** pouvaient y voler toute la journée.

Et puis, sans dire un seul mot, le sanglier tourne le dos et s'en va dans la forêt.

Pauvre Sabu ! La voyez-vous toute seule dans sa prison de sapins? Il faisait si noir qu'elle ne voyait même pas le petit bout de son soulier à terre parmi les feuilles.

2. Mais voilà ! Pendant que le sanglier emmenait Sabu, un petit rossignol l'avait aperçue.

Vite, vite, il avait volé pour le dire à toutes les gentilles bêtes de la forêt. Et, au moment où Sabu se **désolait** très fort, car elle se croyait perdue, une toute petite voix à ses pieds se mit à dire : « Sabu, ne pleure pas, nous allons t'aider. »

3. Qui parlait ainsi ? C'était toute une troupe de petits lièvres qui se mirent à ronger, ronger et ronger, jusqu'à ce qu'ils aient dénoué toutes les branches des sapins.

Comme la dernière branche de sapin s'écartait, une autre petite voix à ses pieds se mit à dire :

« Sabu, ne pleure pas, nous allons t'aider. »

4. Qui parlait ainsi ? C'était toute une troupe de petits vers luisants qui se mirent à briller, briller et briller, jusqu'à ce qu'ils aient éclairé tout le chemin de la forêt.

Comme le dernier coin d'ombre s'effaçait, une autre petite voix se mit à dire : « Ne pleure pas, Sabu, nous allons t'aider. »

5. Qui parlait ainsi ? C'était une troupe de petits rossignols qui se mirent à chanter, chanter et chanter, jusqu'à ce que Sabu soit devenue tout à fait joyeuse.



Alors, à travers les forêts, par les sentiers doux comme de la mousse, le long des buissons sans épines, la troupe des petits lièvres **cabriolant**, celle des vers luisants éclairant le chemin, celle des rossignols chantant gaiement accompagnèrent Sabu jusqu'à sa maison.

Elle remercia beaucoup tous ses petits amis qui l'avaient sauvée ! Mais elle n'a jamais retrouvé son petit chapeau tressé, ni son petit panier d'osier, ni sa petite tartine beurrée.

Conte de M. GAUDARD.

Pour une bonne lecture

« Sabu ne pleure pas, nous allons t'aider. » Qui parlait ainsi ? C'était toute une troupe de petits lièvres... *Détachez bien la question, ne la dites pas sur le même ton que ce qui vient avant ou après.*

• **Explications**

chauves-souris : petits animaux ressemblant à des souris, mais qui ont des ailes et qui ne volent que dans l'obscurité. — **se désolait** : avait du chagrin, pleurait. — **cabriolant** : qui faisaient des cabrioles, des gambades, des culbutes, comme font les petits chevreaux, que l'on appelle aussi des *cabris*.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Qui avait vu où le sanglier avait emmené Sabu ? — Comment les petits lièvres l'aidèrent-ils ? — Retrouva-t-elle son panier, son chapeau et sa tartine ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Racontez comment les gentilles bêtes de la forêt sont venues en aide à Sabu.

Par écrit. — *Sabu remercia beaucoup tous ses petits amis.* Inventez ce que Sabu a pu dire aux lièvres — aux vers luisants — aux rossignols : *Merci, gentils petits lièvres, d'avoir...*

Par le dessin. — L'arrivée de Sabu à sa maison.

53. L'âne de Djeha

Djeha vient d'acheter douze ânes et les ramène chez lui.

1. Djeha se mit à compter ses ânes, **machinalement**, sans savoir pourquoi :

« Un... deux... trois... quatre... neuf, dix, onze... Onze ?... Pourquoi onze seulement ?... »

Djeha recompta deux fois, trois fois, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de doute : il ne ramenait avec lui que onze **bourricots.** Il sentit la colère monter, puis la **consternation** descendre dans son cœur étourdi par les émotions de ce jour.

2. Tout le long du chemin, sur la route encore brûlante où trottinaient ses ânons, il refit son addition. Mais il s'arrêtait toujours à ce malheureux compte de dix... onze... puis, plus rien.

Le douzième bourricot **s'était évanoui.**

« Il me le paiera ! » murmura Djeha.

Il pensait au marchand qui l'avait volé, mais si le bourricot



manquant **avait surgi** tout à coup, je crois que c'est lui qui aurait payé sur-le-champ.

3. Il arriva à la pauvre maison où l'attendait avec impatience sa sœur Halima. Elle avait préparé une écurie pour leurs nouveaux hôtes, et même avait coupé pour eux l'herbe la plus fraîche au bord du sentier, sous la haie de cactus.

De loin, dès qu'il l'aperçut, son frère lui cria :

« Halima ! J'ai acheté douze ânes au marché, mais je n'en compte plus que onze... Ce Mohammed m'a volé ! »

Elle se mit à gesticuler, tout en colère :

« Pourquoi t'es-tu laissé voler ? Ne pouvais-tu pas compter tes ânes ou bien en payer un de moins ? » cria-t-elle.

4. A mesure qu'avançait le **cortège,** Halima allongeait le doigt vers les bourricots fourbus, plus maigres et plus lamentables les uns que les autres.

« Mais, s'écria-t-elle, moi j'en compte treize ? »

Djeha, d'une voix aigre, répliqua :

« Treize !... C'est pour te moquer de moi que tu dis cela !

— Point du tout !... Regarde. »

Elle fit passer les ânes, un à un, devant elle, en comptant : « Un... deux... trois... », et, après le onzième, elle continua, montrant celui que montait son frère :

« Voici le douzième... Et avec toi cela fait mon compte. »

H. d'ALBRET, *Histoires parisiennes* (la Grande Revue).

Pour une bonne lecture

EXERCICE DE PRONONCIATION. — Il sentit la consternation descendre dans son cœur étourdi par les émotions — Il refit son addition, mais le douzième bourricot s'était évanoui — Si le bourricot manquant avait surgi, c'est lui qui aurait payé sur-le-champ.

• Explications

machinalement : sans y penser, comme sans le faire exprès. — **bourricot :** autre nom que l'on donne parfois aux ânes. — **consternation :** très grand embarras. — **s'était évanoui :** avait disparu. — **avait surgi :** s'était montré tout à coup. — **cortège :** file, suite des ânes.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Y a-t-il onze, douze... ou treize ânes ? — Le marchand Mohammed a-t-il volé Djeha?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites comment Djeha a pu se tromper dans son compte. — — Quels reproches lui fait sa sœur Halima ? — Que pensez-vous de ce qu'elle lui dit à la fin ?

Par écrit. — Racontez cette histoire en répondant aux questions suivantes : 1. Combien d'ânes comptait Djeha ? — 2. Combien en avait-il acheté ? — 3. Qui accusait-il de l'avoir volé ? — 4. Quel âne oubliait-il ? — 5. Que lui dit sa sœur ?

Par le dessin. — Le cortège des ânes, Djeha et Halima.

54. La petite princesse et le sanglier

1. Il était une fois... un sanglier !...

Ce sanglier se nommait Marcou. A force de vivre **solitaire,** il avait acquis un très mauvais caractère. Jamais satisfait de nulle chose, ni de la température, ni de ses aliments, ni de ses voisins, tout son temps s'écoulait en grognements, en soupirs d'impatience, en accès de méchante humeur.

2. La forêt lui était bien connue ; il prétendait qu'elle n'appartenait qu'à lui et n'aimait pas qu'on dérangeât son **ordre.** Ainsi, lorsque les bûcherons abattaient des arbres, sa fureur grandissait et il s'en allait sur ses petites pattes rapides en grognant de plus en plus fort.

Quand un lapin montrait le bout de l'oreille, il le **chargeait** pour le faire fuir... Les autres hôtes de la forêt le détestaient et se moquaient de lui chaque fois qu'ils le pouvaient. Mais son principal ennemi était un coucou... L'oiseau faisait « cou-cou, cou-cou » et le vieux **grincheux** croyait qu'il disait « Mar-cou, Mar-cou ».

... Un jour, Marcou fut poursuivi par des chasseurs. Il eut beaucoup de mal à s'échapper, fut mordu par un chien. Il se mit à détester les hommes et, de plus en plus **bourru,** promena ses grogneries dans le sous-bois, imaginant une vengeance terrible...

3. Or, **il advint** que la princesse Viviane s'égara dans la forêt. Elle était belle, belle comme une princesse qu'elle était. La pauvre enfant n'avait pas pris, comme le Petit Poucet, des cailloux blancs ; elle ne put retrouver le chemin du château paternel.

Elle pleura beaucoup tout d'abord, mais un merle vint chanter

pour elle, une biche la frôla, des lapins firent la culbute en son honneur...

4. Elle en oublia tous ses malheurs et pensa que son père saurait bien la retrouver ; elle avait compté sans le cruel Marcou, qui **promenait sa rancune.** Quand il la vit, il gratta le sol de ses pattes de devant, ce qui est un signe de grande colère et, avant d'attaquer, il la suivit sournoisement... En se retournant, elle aperçut le sanglier à une douzaine de mètres d'elle. Elle n'eut pas peur, n'imaginant pas qu'une des bêtes de la grande forêt pût lui causer du mal...

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

EXERCICE DE PONCTUATION. — Jamais satisfait de nulle chose, / ni de la température, / ni de ses aliments, / ni de ses voisins, / tout son temps s'écoulait en grognements, / en soupirs d'impatience, / en accès de méchante humeur. //

• Explications

solitaire : tout seul, sans ami. — **ordre :** façon dont elle était arrangée. — **chargeait :** fonçait sur lui pour le bousculer. — **grincheux :** toujours mécontent et de mauvaise humeur. — **bourru :** grognon et désagréable. — **il advint:** il arriva. — **promenait sa rancune :** en voulait aux hommes de lui avoir fait du mal et ne le leur pardonnait pas.

• Questionnaire (après la lecture)

A qui Marcou pensait-il qu'appartenait la forêt ? — Qui lui avait fait du mal ? — Qui essaya de consoler Viviane ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi Marcou avait si mauvais caractère. — Racontez ce qui arriva à Viviane.

Par écrit. — *A votre tour, parlez d'un méchant garçon :* Jamais il n'était content, ni de ..., ni de ..., ni de ..., et toujours il ...

Par le dessin. — Marcou dans la forêt.



55. La petite princesse et le sanglier *(fin)*

1. Quand Viviane vit le sanglier la charger, elle crut qu'il voulait jouer à cache-cache et courut vite derrière un arbre. Marcou la manqua et **trébucha** ; il se redressa aussitôt, déjà elle courait vers un autre arbre. La bête fonça de nouveau, mais ne put l'atteindre... Viviane grimpa vite sur les branches d'un arbre et il s'arrêta au-dessous.

2. « Bonjour, grosse bête, dit Viviane.

— Grron, grron ! fit le sanglier.

— Tu n'as pas pu m'attraper, tu as perdu..., continua la princesse, mais, pour te consoler, voici des fleurs ! »

Elle détacha un bouquet resté à sa ceinture et lui lança des fleurs une à une. Marcou continua à grogner en fouillant le sol de son groin. Alors, elle lui envoya un baiser. Au même moment, un rayon de soleil traversa la forêt et vint caresser les yeux du sanglier. Il fut tout **ébloui**, cessa de grogner et s'éloigna de quelques mètres pour croquer des glands.

3. Le silence plut à Marcou... De côté, il regarda vers le rayon de soleil et vit la princesse **radieuse** sur sa branche. Il retourna à ses glands et, pour la forme, grogna un peu. Mais **le cœur n'y était plus;** il avait envie de jouer et de s'ébattre comme au temps où il était encore un **marcassin.** Bien que ce fût difficile pour un sanglier, il essaya de sourire et Viviane descendit de sa branche...

4. Le sanglier se coucha aux pieds de Viviane et, doucement, elle caressa les longues **soies.** Il s'endormit sous ses caresses et rêva qu'il volait parmi les oiseaux en chantant comme eux. La forêt était si calme que la princesse s'endormit aussi contre Marcou, la main posée sur ses pattes. Écureuils, oiseaux et lapins s'approchèrent. Ils chuchotèrent que Marcou n'était pas si mauvais que ça, et chacun se sentit très coupable envers lui.

R. Sabatier, *le Marchand de sable* (Albin Michel).

• Explications

trébucha : faillit tomber. — **ébloui :** la clarté du soleil frappe trop fort ses yeux et il voit mal. — **radieuse :** très contente et toute souriante ; très belle aussi. — **le cœur n'y était plus :** Marcou grogne encore, mais il n'est plus vraiment en colère. — **marcassin :** très jeune sanglier. — **soies :** poils durs et raides qui couvrent le corps du sanglier et celui du porc.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que dit Viviane au sanglier ? Que lui répond-il ? — Que donne-t-elle à Marcou ? — Que disent les autres animaux, à la fin de la lecture ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Expliquez pourquoi Viviane croit qu'il s'agit d'un jeu. — Comment Viviane apprivoise-t-elle Marcou ?

Par écrit. — *Complétez les phrases suivantes :* Viviane crut ... — Elle courut ... — Elle grimpa ... et Marcou ...

Par le dessin. — Viviane sur la branche et Marcou sous l'arbre.

Cinquième révision

Quand le petit nuage s'éveilla, il était plus grand et plus fort qu'autrefois — L'Arbre-à-Pêches munit ses milles pêches chacune d'un noyau — Les abeilles et les guêpes s'assemblaient — Chaque marron surgit comme un bel œil brillant — Le petit oiseau sautille sur les cailloux du chemin.

Qu'on la mette dans le poulailler, dit le roi ; et Moitié-de-Poulet se trouva bien effrayée — La rivière éteignit le feu et noya le roi — Où veux-tu trouver un meilleur pays, un pays de cocagne ? — Il s'ennuyait, et il n'était pas surveillé.

C'est un morceau de vieille chair, du sanglier blessé dans la clairière — Le chien du berger se servait de ses crocs — Eh bien, soyez tranquilles ; elle vous sera rendue — Le jars est trop orgueilleux pour céder — La colère le fait bégayer — Les araignées gentilles ne peuvent plus m'aider.

La chèvre blanche cueille un chou, du persil et du thym — J'exige des excuses, dit l'âne — Le bonnet du Parsi reflétait le soleil avec une splendeur plus qu'orientale — un Rhinocéros descendit des Déserts-Inhabités-de-l'Intérieur — du mouton relevé d'ail sauvage, et du canard farci de fenouil sauvage.

IV. LES PETITS ET LES GRANDS

56. Le petit monde enchanté

1. J'avais pénétré dans le Bois-Joli par une porte de bois ; j'avais atteint le Lac Magique en passant par une porte de fer.

A l'entrée du petit monde enchanté se dresse une porte de bronze. Un gros heurtoir y pend, je le soulève. Et dong !... il fait résonner le lourd métal.

Un petit déclic, et, sans bruit, sans secousse, les deux panneaux s'entrouvent pour me laisser passer...

Une grande allée dessine devant moi la double perspective de petits cônes verts et givrés. Ce sont des sapins de Noël, tout scintillants de bougies, de guirlandes et de boules de verre.

Des soldats de plomb font la haie et présentent les armes sur mon passage.

Car je suis au royaume des joujoux !

2. C'est un monde muet, mais remuant... Je vois accourir, sautillants, des pantins, des arlequins, des pierrots et des polichinelles. Derrière eux trottinent des oursons de peluche et des **Mickeys.** Des poupées les suivent ; il en vient de partout : poupées de son, poupées de carton, poupées de bois, poupées de caoutchouc, poupées de Celluloïd, poupées de porcelaine. Toutes, plus ou moins raides, me font des révérences ; et moi, pour être poli, je secoue mon bonnet de tous les côtés.



Un lutin surgit devant moi. « Aimes-tu les bonbons et les gâteaux ? me dit-il. — Bien sûr ! — Alors, viens ! » Nous entrons dans un palais de pain d'épice et de **sucre candi.** Il renferme, dans des bocaux de cristal, toutes les friandises du monde : de la praline au berlingot, de la gaufrette au macaron, du fruit confit à la crotte de chocolat et du sucre d'orge à la pâte de guimauve...

3. Je quitte, l'eau à la bouche, ce paradis des gourmands !...

Nous voici dans le hall des jouets. C'est une immense coquille d'escargot...

On commence par le stand des jeux divers : les nains jaunes et les jeux de l'oie, les échecs et les damiers, les dés et les dominos, les cubes et les Meccanos, les billards et les lotos, les **puzzles,** le bilboquet, le croquet, le ping-pong et les petits chevaux !... Il y en a tant qu'on est forcé d'en oublier !

4. A côté, c'est le domaine du bruit ! Le tambour y est roi ; la trompette y est reine, au milieu des pianos, des sifflets, des hochets, des clochettes, des mirlitons, des harmonicas et des toupies à musique...

Puis, voici les arches de Noé et les crèches avec la foule étrange des animaux et le peuple bariolé des santons.

De ce monde figé, on passe au monde animé des **automates** et des jouets mécaniques : les trains y dominent, au milieu des autos, des bateaux, des avions et des fusées.

5. Et, pour finir, voici le stand des **moyens de locomotion.** On y va des échasses à la voiture électrique et du chariot qu'on tire au cheval mécanique. Voici des trottinettes, des vélos, des tricycles et des autos à pédales. La visite s'achève. Elle vaut les plus belles étrennes du monde !

P. KOCHERT, *Au bois joli.*

Pour une bonne lecture

L'ÉNUMÉRATION. — Des poupées les suivent; / il en vient de partout : / poupées de son, / poupées de carton, / poupées de bois, / poupées de caoutchouc, / poupées de Celluloïd, / poupées de porcelaine.

• Explications

Mickey : nom de la petite souris des dessins animés. — **sucre candi :** sorte de sucre parfumé, comme le sucre d'orge. — **puzzle** (mot anglais) : jeu d'assemblage permettant de reconstituer une figure ou un dessin. — **automates :** personnages mécaniques, qui font des gestes divers. — **moyens de locomotion :** tout ce qui sert pour se déplacer.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Comment entre-t-on dans le petit monde enchanté ? — Qu'y a-t-il dans des bocaux de cristal ? — Y a-t-il un endroit très bruyant ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Ce monde enchanté se compose de plusieurs parties. Retrouvez-les toutes et dites ce qu'on voit dans chacune d'elles.

Par écrit. — A votre tour faites une énumération : *Je possède quelques jouets :* ... (dites lesquels et, si vous pouvez, comment ils sont).

Par le dessin. — Pantins, polichinelles, oursons et poupées.

57. Nils, les poules et le chat

Nils est un petit garçon qui se plaît à jouer de méchants tours. Pour le punir, un lutin l'a changé en Petit Poucet.

1. Nils trouvait insupportables les poules qui ne cessaient de glousser et de crier que c'était bien fait. Il leur lança une pierre pour leur imposer silence. Malheureusement, il avait oublié qu'il n'était plus **de taille à faire peur** aux poules. Toute la troupe se précipita sur lui, l'encercla et se mit à glousser :

« Cra, cra, cra, c'est bien fait ! C'est bien fait ! »

Le gamin essaya de s'échapper, mais les poules le poursuivirent en criant. Il n'aurait jamais pu s'en débarrasser si le chat de la maison n'était apparu. Dès que les poules le virent, elles se turent et firent semblant de s'occuper à gratter le sol et à chercher des vers.

2. Le gamin courut vers le chat. « Mon petit Minet, dit-il, toi qui connais si bien tous les trous et les coins et recoins de la ferme, tu serais bien gentil de me dire où je trouverai le lutin qui m'a ensorcelé. »

Le chat ne répondit pas tout de suite. Il s'assit, disposa sa queue autour de lui et fixa le gamin. C'était un grand chat noir à la poitrine blanche. Son poil lisse brillait au soleil. Ses griffes étaient rentrées. Ses yeux gris n'avaient qu'une toute petite fente au milieu. Il avait **l'air bonasse.**

« Mon cher Minet, il faut que tu m'aides », dit Nils.

Le chat entrouvrit ses paupières et laissa voir un méchant reflet vert. Il ronronna de plaisir avant de répondre.

« Tu veux que je t'aide pour te remercier de m'avoir si souvent tiré la queue ? » dit-il enfin.

Nils se fâcha, oubliant qu'il était petit et impuissant.

« Je pourrais bien encore te tirer la queue, moi, cria-t-il. Attends un peu ! »

3. En un instant, le chat fut si transformé qu'on aurait dit un autre animal. Chaque poil de son corps **se hérissait.** Son dos s'était voûté. Ses pattes s'étaient allongées, ses griffes égratignaient le sol, sa queue était devenue épaisse et courte, ses oreilles s'étaient couchées au ras de sa tête, sa bouche crachait, ses yeux agrandis brillaient d'un feu rouge.

Le gamin ne voulut pas se laisser effrayer par un chat. Il fit un pas en avant. Alors le chat bondit et retomba droit sur Nils, le jeta à terre et se planta sur lui, les pattes de devant sur sa poitrine, la gueule ouverte sur sa gorge.

Le gamin sentait les griffes qui, à travers la veste et la chemise, lui entraient dans la chair ; les dents pointues lui chatouillaient la gorge. Il appela au secours de toutes ses forces, mais personne ne vint et il crut bien **sa dernière heure** venue. Il sentit enfin que le chat rentrait ses griffes et lâchait prise.

« Voilà ! cela suffit. Je te laisse aller pour cette fois à cause de la patronne. Je voulais seulement te faire comprendre qui de nous deux est le plus fort. »

Là-dessus le chat s'en alla, et Nils, honteux, s'en fut vers l'étable.

S. Lagerlöf, *le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* (Perrin).

Pour une bonne lecture

Exercice d'expression. — *Les trois phrases suivantes expriment :* a) *la prière aimable ;* b) *la moquerie ;* c) *la colère.* Mon cher Minet, il faut que tu m'aides — Tu veux que je t'aide pour te remercier de m'avoir si souvent tiré la queue ? — Je pourrais bien encore te tirer la queue, moi. Attends un peu !



• Explications

de taille à faire peur : capable de faire peur. Nils est devenu Poucet depuis fort peu de temps ; il oublie le malheur qui lui est arrivé et agit comme s'il avait encore la même taille et la même force. — **l'air bonasse :** l'air bon et doux ; mais ce n'est qu'une apparence, qui trompe Nils. — **se hérissait :** le chat en colère redressait les poils de son corps comme les piquants d'un hérisson. — **sa dernière heure :** le moment de sa mort. Nils croit que le chat va le tuer.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qu'est-il arrivé à Nils ? — Pourquoi les poules se moquent-elles de lui ? — Quelle menace Nils adresse-t-il au chat ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce qui se passe entre Nils et le chat.

Par écrit. — Il n'aurait jamais pu s'en débarrasser si le chat de la maison n'était apparu. *Faites trois phrases comme celle-ci :* Il n'aurait jamais pu . . . si . . .

Par le dessin. — Le chat se jette sur Nils (attention, Nils est si petit que le chat paraît gros comme un tigre ou un lion).

58. Ghislaine et la cuillère de bois

Le baron des Hunaudières a servi à un prince une nourriture délicate et succulente. Tout le monde ignore que le chef cuisinier du baron s'est fait remplacer par une jeune aide-cuisinière, Ghislaine (prononcez Guilaine), et que celle-ci a préparé le festin grâce à une cuillère magique.

1. Le prince prit congé, non sans avoir encore une fois **exprimé** sa particulière satisfaction.

Le plus surpris fut encore le vieux chef, lorsque son maître le félicita. Il faillit avouer la vérité, mais Ghislaine avait **manifesté** son désir de rester dans l'ombre. Il se tut, se contentant de remettre à la fille, tout heureuse, la bourse qu'il avait reçue à sa place.

2. Quelques jours plus tard, un envoyé spécial arriva au château, chargé d'une mission de confiance. Le souverain demandait au baron des Hunaudières de bien vouloir consentir que son chef devînt officiellement cuisinier du roi. Une telle demande équivalait à un ordre. Le baron, quoique peiné de perdre un tel serviteur, n'hésita pas. Il savait le roi généreux. C'était désormais la fortune pour lui et sa maison. Le vieux chef, flatté et inquiet, partit donc pour la Cour.

3. Quelques semaines plus tard, il revenait au château, **la mine piteuse**, porteur d'un message personnel de Sa Majesté.

Celui-ci exprimait au baron son mécontentement poli. Le cuisinier s'était montré honorable, mais au-dessous de la réputation que lui avait faite le prince Gonzague... Le roi se contenterait désormais de ses chefs habituels. Le ton de la lettre était

poli. Et pourtant le baron sentait qu'il avait perdu les faveurs du roi.

Devant la mine désolée de son maître, le vieux cuisinier avoua enfin la vérité.

« Envoie-moi chercher cette jeune fille dès demain, dit le baron. Il faut réparer les dégâts causés par ton mensonge. »

4. Le lendemain matin, Ghislaine, vêtue de sa plus belle robe, se présenta au château, où elle causa quelque surprise. Comment une si jeune personne pouvait-elle être une aussi bonne cuisinière ?

Le soir même, emmenant la jeune fille dans son carrosse, le baron partait pour la Cour. Il présenta Ghislaine au roi et lui raconta toute l'histoire.

« Votre histoire est charmante, dit le roi, mais je ne veux pas courir le risque de **vexer** mes cuisiniers et, peut-être, d'éprouver une nouvelle **désillusion.** Je vais donc mettre cette jeune fille à l'épreuve. »

Il prépara pour Ghislaine un menu particulièrement difficile, lui donnant deux jours pour le réaliser.

Les cuisiniers royaux protestèrent un peu lorsque la jeune fille les pria de s'éloigner de leurs propres fourneaux ; mais ils crurent à son désir de conserver les secrets de sa cuisine.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

EXERCICE D'ARTICULATION. — Il exprima sa particulière satisfaction — Je ne veux pas courir le risque de vexer mes cuisiniers et, peut-être, d'éprouver une nouvelle désillusion — Les cuisiniers royaux protestèrent un peu.

• **Explications**

exprimé (sa satisfaction) : dit qu'il était très content, satisfait. — **manifesté :** dit, fait comprendre. — **la mine piteuse :** avec la figure de quelqu'un qui n'a pas réussi et en est malheureux. — **vexer :** chagriner et mettre en colère. — **désillusion :** déception, tristesse.

• **Questionnaire** (après la lecture)

Qui avait préparé le repas du prince ? Pourquoi ? — Comment s'y était-elle prise? — Le cuisinier donna-t-il satisfaction au roi ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Expliquez comment il arriva que le roi eut une désillusion.

Par écrit. — Répondez aux questions suivantes, pour raconter cette histoire : 1. Comment Ghislaine faisait-elle la cuisine ? — 2. Qui en fut particulièrement satisfait ? — 3. Qui le roi envoya-t-il chercher ? — 4. Le roi fut-il content ? — 5. Qui lui proposa-t-on alors ?

Par le dessin. — Ghislaine se présente au château.

59. Ghislaine et la cuillère de bois *(fin)*

1. Voici donc Ghislaine seule dans les immenses cuisines royales. Elle commença par dicter le menu à sa cuillère de bois, laquelle, à chaque plat, faisait signe qu'elle comprenait. Lorsqu'elle arriva au « brochet François Ier », la cuillère montra une vive agitation. Elle ne savait pas ce qu'était « le brochet François Ier » !

Ghislaine la vit alors avec surprise tracer des cercles mystérieux au milieu de la table, sur laquelle apparut tout à coup un magnifique livre de cuisine. La cuillère se mit à en tourner les pages, s'immobilisa devant une recette. Après quoi, elle parut rassurée et se mit au travail.

2. Les deux jours étaient nécessaires, car il fallait faire réduire en gelée pendant vingt-quatre heures, à feu très doux, de magnifiques poulardes, mêler à cette gelée des vins très vieux et des alcools rares ; la cuillère passa plusieurs fois le mélange dans un



linge fin avant de le répandre sur le brochet, **préalablement** cuit dans un petit vin blanc sec au parfum délicat. Elle fabriqua ensuite, avec des pétales de roses et des herbes, d'étranges petites fleurs, dont elle piqua la gelée encore tiède. Le résultat dépassa toute espérance.

3. Quant au reste du menu, ce fut un jeu d'enfant. La cuillère reproduisit en sucre, nougat et fruits confits la couronne royale, dont elle était allée dans la nuit examiner les détails.

Que vous dirai-je du déjeuner qui suivit ces préparatifs ? Il fut parfait. Le roi était radieux, le prince versait des larmes de joie, le baron sentait sa fortune faite.

4. Après le repas, Ghislaine **comparut** devant le souverain.

« Mon enfant, vous êtes le plus admirable **cordon bleu** dont se soit jamais **enorgueilli** mon palais. Vous serez désormais maîtresse de mes cuisines avec un salaire de ministre.

— Sire, répondit modestement Ghislaine, j'obéirai en tout

point aux ordres de Votre Majesté, mais, si elle m'y autorise, je préfère rester avec mon vieux père et ne point entrer en service.

— Cette jeune fille est admirable, s'écria le jeune prince **avec enthousiasme.** Elle vaut au moins son brochet. Il n'y a qu'une solution, c'est que je l'épouse. Elle préparera des petits plats pour toute la famille. »

Ainsi Ghislaine épousa le fils du roi, et son père vint finir ses vieux jours **à proximité** des cuisines royales.

D'après CH. PINEAU, *Plume et le Saumon* (Hachette).

Pour une bonne lecture

EXERCICE D'ARTICULATION. — Dans les immenses cuisines royales — La cueillère montra une vive agitation — Ghislaine la vit tracer des cercles mystérieux — Sur le brochet préalablement cuit — Elle en avait examiné les détails — enorgueilli — enthousiasme — proximité.

• Explications

préalablement : d'abord, auparavant. — **comparut :** fut appelée, convoquée devant le roi. — **cordon bleu :** très bon, excellent cuisinier (ou cuisinière). — **enorgueilli :** rendu fier, orgueilleux. — **avec enthousiasme :** avec beaucoup de joie et de conviction. — **à proximité :** tout près, tout à côté.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Quel était le plat le plus difficile à préparer ? — En quoi consistait le dessert ? — Pourquoi le prince veut-il épouser Ghislaine ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites comment et pourquoi la cuillère de bois fut embarrassée, et comment elle se tira d'affaire.

Par écrit. — Essayez de dire comment on prépare le « brochet François Ier » (cela s'appelle une recette de cuisine).

Par le dessin. — Dessinez un des plats préparés par Ghislaine.



60. Pouceton

1. Robin Pouceton était un Petit Poucet pas plus haut que le doigt. Il vivait dans la forêt verte, et il se plaisait à dormir au bord d'un nid avec les petites bêtes qui **piaillaient.**

Il voulait voir du pays, et il se mit en route.

Un soir qu'il pleuvait, il s'abrita sous un champignon. Jean Lapin qui passait lui cria :

« Allons, monte sur mon dos, vieux frère ; avec moi, tu en verras du pays ! »

Vous pensez si Robin accepta. Il grimpa sur le dos du bon Jeannot, noua ses deux petits bras autour du cou **fourré,** et ouste ! Au trot ! Au galop ! Il fallait voir quel cavalier c'était !

2. Le Lapin courait, courait, et Robin riait, riait...

De temps en temps, Jeannot faisait un grand bond, et Robin sentait son petit cœur s'arrêter. Il s'accrochait aux grandes oreilles de son **coursier.** Il soupirait d'aise bien fort quand Jean était retombé sur ses pattes.

Un fois, Jeannot aperçut un chasseur et se cacha dans une touffe de thym.

« Chut ! Tais-toi. Ne bouge pas ou nous sommes perdus ! »

3. Robin regarda. Le chasseur passa, puis, brusquement, **épaula** son fusil dans la direction d'un lièvre qui filait au loin, comme une ombre.

Le tonnerre retentit, et nos petits amis sursautèrent. Le chasseur fit trois enjambées et disparut dans le buisson. Ils respirèrent.

Robin questionna : « Qu'est-ce que cela ?

— Une méchante bête qu'on appelle un homme. Il tue les animaux pour les manger.

— Mais il tenait dans ses mains une chose terrible qui fait « Pan ! »

— Une méchante chose : un fusil. C'est avec ça qu'il tue... Regrimpe, Pouceton, regrimpe et tiens-toi bien, tu sais. »

4. Et la galopade recommença. A six heures du soir, le coursier déposa son cavalier et lui dit :

« Au revoir, Pouceton, au revoir ; te voilà maintenant hors de la forêt. L'endroit est plein de dangers. Veille sur toi. Pour moi, je retourne à mon terrier. »

Et bondissant, cabriolant, Jeannot Lapin partit, secouant ses longues oreilles.

C. Ries, *Robin Pouceton* (Stock).

• Explications

piaillaient : poussaient des cris aigus. — **fourré :** garni de fourrure. — **coursier :** cheval, monture pour la course (ici, c'est du lapin qu'il s'agit, puisque c'est sur son dos que Pouceton est grimpé). — **épaula :** appuya la crosse à son épaule, pour viser.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où dormait Robin Pouceton ? — Où alla-t-il s'abriter de la pluie ? — Qui lui servit de coursier et de qui eurent-ils peur ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez la course de Pouceton sur le dos de Jeannot. — A quel grand danger échappèrent-ils et comment ?

Par écrit. — *Complétez les phrases suivantes :* Un soir ... sur le dos de ... aperçut ... se cacha ...

Par le dessin. — Robin Pouceton sur le dos de Jean Lapin.

61. Le cerf-volant

1. Près de **Pékin,** dans un riche palais entouré de jardins, vivait une petite princesse, Fleur-de-Thé, plus choyée que l'oiseau dans son nid.

Au-delà des grands murs s'étalait une vaste campagne, faite de mille carrés minutieusement cultivés. Ça et là, des maisons de planches : celles des paysans. A mi-chemin entre le palais et le village, l'une de ces petites maisons était habitée par M. Yu, sa femme, Tige-de-Blé, et leurs trois enfants, Lou-un, Lu-deux, Ly-trois.

2. Ils vivaient là, très pauvrement, se contentant chaque jour de **leur ration** de céréales. Chacun cependant travaillait dur aux champs : de l'aube à la nuit close, les enfants, accroupis sur la terre grise, **désherbaient**; les parents, courbés en deux, piochaient, **sarclaient,** fauchaient, liaient les gerbes...

Ni jeux, ni jouets n'entraient dans la maison de planches des Yu. Le temps entier était pris par le long travail.

3. Il arrivait souvent à Lou-un, Lu-deux, Ly-trois de risquer un coup d'œil en direction du palais. Ils admiraient en cachette le magnifique cerf-volant que le serviteur de la petite princesse lançait dans le ciel pour distraire sa précieuse maîtresse. Jamais les petits n'en avaient vu d'autres. Ils le trouvaient immense, puissant, admirable. Il l'était en effet. A l'aise dans le vent, la pluie ou les nuages, il atteignait parfois le soleil.

4. Chaque soir, Lou-un, Lu-deux, Ly-trois, allongés sur **la « kang »**, fermaient vivement les paupières pour pouvoir rêver en silence au cerf-volant.

A peine l'aube éclairait-elle les terres chinoises que la famille Yu partait aux champs. Chemin faisant, les enfants souriaient à

l'araignée du matin, au premier papillon jaune, au grand pin de la colline. Puis le jour s'écoulait, dur, chaud, dans le labeur de l'été.

5. Voici qu'un soir, rentrant seuls, plus tôt que d'habitude, les trois petits, passant juste au pied des murs gardant les jardins du palais, aperçurent, éparpillés sur le sol, des lambeaux de soie bleue brodée d'or, des bambous brisés.

Ils s'emparèrent aussitôt des débris du précieux cerf-volant, qu'ils n'avaient en effet pas vu de la journée. Pourquoi était-il déchiré, abandonné par l'ingrate petite princesse ?

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

EXERCICE D'ARTICULATION. — Des carrés minutieusement cultivés — M. Yu et ses trois enfants : Lou-un, Lu-deux et Ly-trois — Leur ration de céréales — Les enfants désherbaient, sarclaient — Les enfants souriaient à l'araignée et au papillon — Des lambeaux et des bambous éparpillés.

• Explications

Pékin : grande ville, qui est la capitale de la Chine. — **leur ration** : leur part, ce qu'il leur fallait pour se nourrir. — **désherbaient** : arrachaient les mauvaises herbes, qui empêchaient les bonnes de pousser. — **sarclaient** : coupaient les mauvaises herbes avec un outil (le sarcloir). — **la « kang »** : une sorte de lit.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Les Chinois portent de jolis noms : citez-en quelques-uns, pris dans cette lecture. — Le cerf-volant atteignait-il vraiment le soleil ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment vivaient les trois enfants. — Qu'admiraient-ils ? Que trouvèrent-ils un soir ?

Par écrit. — Les enfants désherbaient, les parents piochaient, sarclaient, fauchaient, liaient les gerbes. — *A votre tour, indiquez plusieurs actions faites par :* le jardinier — le chasseur — la ménagère — le chien — l'écolier.

62. Le cerf-volant *(suite)*

1. Lou-un, Lu-deux, Ly-trois décidèrent de le sauver.

Ils **s'emparèrent** de tout ce qu'ils trouvèrent et **s'en furent** chez eux. Ils cachèrent les morceaux sous leurs pauvres vêtements et se couchèrent. Mais ils chassèrent le sommeil de leurs paupières et avant l'aube, le lendemain, ils étaient tous trois **accroupis** hors de la maison, essayant en vain de réunir les débris. Hélas ! ils n'avaient rien qui puisse leur permettre une telle réparation.

2. Lou-un eut alors une idée :

« Allons demander des fils d'argent à l'araignée du matin », et ils y allèrent.

Lu-deux eut une seconde idée :

« Allons demander des aiguilles au pin sombre de la colline », et ils y coururent.

Ly-trois eut une troisième idée :

« Allons demander de la poudre d'or au papillon pour broder notre cerf-volant », et ils l'aperçurent qui voletait sur les fleurs de la prairie.

3. Ainsi, avant même que leurs parents fussent éveillés, les enfants, avec les fils d'argent de l'araignée du matin, les aiguilles du pin sombre de la colline et la poudre d'or des ailes du papillon, avaient refait tout le cerf-volant.

4. Ils étaient alors partis tout en haut de la troisième colline, la plus élevée. Là, avant de le lancer dans les airs, ils le **comblèrent** de caresses et de recommandations :

« Vole dans le vent. Vole sous le nuage. Ne descends ni sur les arbres, ni sur les toits : tu serais déchiré ! Tu es grand, tu es



beau, tu es à nous, nous te garderons toujours, nous t'aimons tant ! »

5. Et les petits se mirent à courir, à courir pour lancer bien haut leur premier jouet tant aimé.

Ils l'admirèrent pendant de longues minutes... Bientôt il ne fut plus qu'un point dans le ciel, puis, soudain, il disparut !

(A suivre.)

• Explications

s'emparèrent : prirent. — **s'en furent :** s'en allèrent. — **accroupis :** assis sur leurs talons. — **comblèrent :** firent beaucoup.

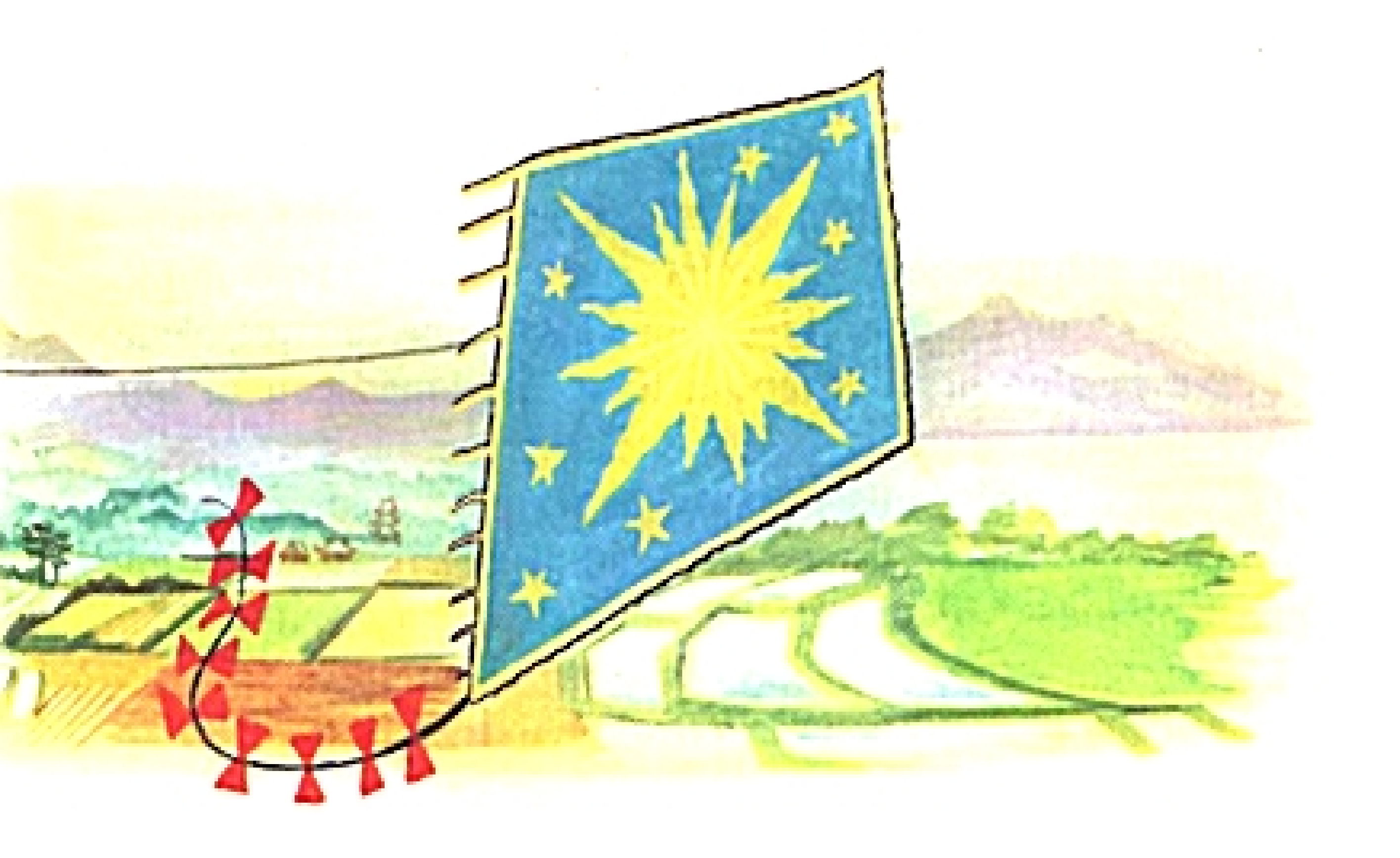
• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Est-ce que les trois enfants dormirent bien, cette nuit-là ? — D'où lancèrent-ils le cerf-volant ? — Que fit le cerf-volant ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que veulent faire les enfants, ce qui leur manque pour le faire et où ils ont l'idée de le trouver.

Par écrit. — Racontez cette histoire en répondant à ces questions : 1. Que voulurent faire les enfants ? — 2. Où trouvèrent-ils du fil ? des aiguilles ? de la poudre d'or ? — 3. Où lancèrent-ils leur cerf-volant ?



63. Le cerf-volant *(fin)*

1. Lou-un, cependant, tirait toujours la longue ficelle nouée mille fois.

Tristement, les trois petits s'assirent à leur façon, jambes croisées, et on ne voyait plus que trois **nattes** qu'agitaient des sanglots.

Le cerf-volant avait disparu, c'est vrai ; il s'était élancé jusqu'au dernier rayon de lune pour lui demander trois fils d'argent, puis jusqu'au premier rayon de soleil pour obtenir trois perles de feu, puis jusqu'au nuage de la pluie pour prendre trois de ses gouttes brillantes, et enfin à la rencontre du vent pour avoir trois perles d'azur.

2. Il fit alors trois colliers et, tout doucement, en planant comme un maître du ciel, il redescendit se poser tout contre les petits, toujours en larmes. A chacun il mit un collier autour du cou, et le sourire refleurit sur leur visage.

Comme il était tard, Lou-un, Lu-deux, Ly-trois le prirent dans leurs bras et s'en furent chez eux ; il était temps de travailler.

3. Ils ne retrouvèrent plus leur vieille maison de planches. A sa place s'élevait une charmante maisonnette au toit de tuiles vernies. Ils n'osèrent s'approcher. Ils virent sortir Yu et Tige-de-Blé joliment vêtus d'un pantalon bleu tout neuf, d'une tunique bleue toute neuve et d'un grand chapeau léger. Ils souriaient, ce qui était **exceptionnel.**

Alors les petits, hésitants, s'approchèrent. A peine étaient-ils près de leurs parents qu'ils se virent soudain vêtus à leur tour de jolis pantalons à fleurs et de tuniques, bleue, verte, rose.

4. Tous trois, émerveillés, entrèrent dans la belle maison. A l'intérieur, tout était lumineux et neuf.

Le cerf-volant était magique bien sûr, car il portait les **signes du bonheur.** Il venait de remercier les enfants de l'avoir sauvé et de l'aimer.

Un jour peut-être il retournerait si haut dans le ciel qu'il n'en redescendrait plus. Mais les enfants n'oublieraient jamais le merveilleux cerf-volant, qui portait les signes du bonheur.

Conte de L. MERCIER.

• Explications

nattes : tresses de cheveux ; autrefois, les Chinois portaient leurs cheveux nattés, dans le dos. — **exceptionnel :** très rare ; les parents ne souriaient pas souvent. — **signes du bonheur :** signes tracés sur le cerf-volant, qui portaient bonheur.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où était allé le cerf-volant ? — Que faisaient les parents des trois enfants ? — Comment était le cerf-volant ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce qu'est allé chercher le cerf-volant. — Dites comment était devenue la maison et comment étaient habillés les parents et les enfants.

Par écrit. — *Complétez les deux phrases suivantes :* Un jour ... retournerait ... ciel ... — Mais les enfants ... merveilleux ... du bonheur.

Par le dessin. — Les parents et les enfants devant la maison au toit de tuiles vernies.

64. La robe de plumes

1. La petite Guillerette, cheveux au vent, vêtue de son pantalon usé et de son chandail rouge, court dans la forêt. Elle court et elle rit ; elle court et elle chante.

Soudain la voici qui s'appuie contre un arbre. Elle sort de sa poche un **flûtiau** et joue une musique **étrange.** Aussitôt, de tous les coins de la forêt, des merles arrivent dans un bruissement d'ailes et se posent en rond autour de la petite fille. Ils écoutent, ils comprennent ; puis, à leur tour, ils se mettent à siffler.

Guillerette leur répond sur sa flûte de bois, car elle a appris le chant et le langage de tous les oiseaux. Aussi est-elle leur amie. Ils viennent tous quand elle les appelle et ils lui racontent des choses...

2. Ce matin, tandis qu'elle joue une de ses musiques étranges, Guillerette entend résonner le galop d'un cheval et retentir la sonnerie d'une trompette : c'est le chevalier du château. Guillerette, alors, prête l'oreille :

« Bonnes gens de toutes les maisons, écoutez ! Pour fêter le Grand Printemps, Sa Majesté le Prince invite en son château tous les petits garçons et toutes les petites filles. Ils n'auront qu'à revêtir leurs beaux costumes et leurs belles robes. »

3. Guillerette sent battre son cœur. Elle veut aller à la fête pour voir enfin ce merveilleux château dont lui parle sa grand-mère chaque soir.

En courant, elle quitte sa forêt. En courant, elle se précipite dans la maison basse.

« Grand-mère, oh ! grand-mère, quel bonheur ! Je vais aller au château ! Tous les enfants sont invités à la fête du Printemps ; il suffit de mettre une belle robe.

— Mais, ma petite fille, tu n'as pas de robe et je n'ai pas d'argent. Mes mains sont trop vieilles pour en gagner. Vois, elles sont tout juste bonnes à cueillir quelques champignons dans la mousse ou quelques framboises quand vient la saison. C'est un malheur, ma petite !

— Cela ne fait rien, grand-mère », dit Guillerette, qui s'enfuit pour cacher sa peine.

4. Elle s'enfonce au cœur du grand bois, s'appuie contre un gros arbre, sort son flûtiau et joue. Ce n'est pas l'air des merles ni celui des rossignols ; c'est une musique qui tombe comme des larmes.

Un à un, tous les oiseaux arrivent, **inquiets.** Ils n'osent pas bouger, ni se poser. Ils sont là, en rond, autour de Guillerette. Quand le flûtiau se tait, l'un d'eux dit :

« Pourquoi ta chanson pleure-t-elle ?

— J'ai de la peine. Ce n'est rien. Cela va passer.

— Dis-nous quand même quel est ton chagrin. »

(A suivre.)

• **Explications**

flûtiau (ou flûteau) : sorte de petite flûte, pipeau. — **étrange** : curieuse, bizarre, qui ne ressemble à aucune autre. — **inquiets** : ils ne reconnaissent pas cette musique et se demandent ce qui se passe.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Avec quel instrument Guillerette imite-t-elle le chant des oiseaux ? — Où Guillerette voudrait-elle aller ? — Pourquoi ne peut-elle pas y aller ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Racontez comment Guillerette appelle les oiseaux et ce qu'ils font alors.

Par écrit. — Écrivez l'invitation du Prince : *Pour fêter le Printemps, je vous invite...*

Par le dessin. — Guillerette, contre un arbre, joue de la flûte ; les oiseaux arrivent.



65. La robe de plumes *(fin)*

1. Guillerette a tout raconté à ses amis. A peine a-t-elle dit : «... et je n'ai pas de robe», que du haut d'un arbre descend un oiseau **argenté** comme l'eau qui court, aux ailes bleues comme le ciel, un geai merveilleux.

« Je ne sais pas chanter, c'est pourquoi tu ne me connais pas. Mais tu es notre amie et je ne veux pas te voir pleurer. Je vais appeler mes frères, nous allons t'offrir la plus belle robe que jamais personne au monde n'a possédée. »

2. Il jette alors son cri. Ce ne sont alors que bruits d'ailes emplissant les branches. Tous les geais des alentours sont là. Tous agitent très fort leurs ailes bleues aux reflets d'argent. Des milliers de plumes légères, silencieuses, emplissent l'air et tombent.

Les fauvettes, accourues elles aussi, car ce sont d'habiles couturières, les recueillent une à une et se mettent au travail.

Guillerette, émerveillée, les regarde coudre une robe comme on n'en a jamais vu : une robe de plumes ! Vient pour Guillerette

le moment de la **revêtir.** Quelle joie dans le cœur de la petite fille ! Quel frémissement chez tous ses amis !

3. La voici soudain parée de la plus belle robe du monde, si brillante et si légère ! Rose d'émotion, elle envoie mille baisers **à la ronde** pour remercier ses petits amis, et part en courant jusqu'à la maison. Elle entre sur la pointe des pieds. Grand-mère ne la reconnaît pas. Émue, elle se lève en disant :

« Bonjour, Madame la Fée. »

Guillerette éclate de rire et se jette à son cou :

« Tu vois, maintenant, je peux aller au château pour la fête du Grand Printemps. »

4. Là-haut, les portes sont grandes ouvertes, les fenêtres illuminées, et l'on entend une musique **étourdissante.** De jeunes couples dansent joliment. Mais quand Guillerette s'avance, tout le monde s'arrête pour admirer la robe merveilleuse et la jolie petite fille qui la porte.

Le Prince vient inviter Guillerette. Elle est très heureuse. Ils dansent longtemps. Puis il lui offre de visiter le château. La voici qui se promène le long des galeries, qui marche sur le **somptueux** tapis. Elle peut se regarder dans les **innombrables** miroirs et connaitre enfin ce palais de lumière et de rêve.

« Ne voulez-vous pas rester toujours avec moi dans mon château ? lui demande le Prince.

— Oh non, je ne connais personne, je veux aller retrouver ma grand-mère et mes oiseaux. »

5. La fête est finie. Guillerette est retournée dans sa petite maison et elle a rangé sa belle robe de plumes dans le coffre ancien en bois. Elle a repris son vieux chandail, son pantalon, et elle a couru dans la forêt. Adossée à un arbre, elle a joué cette fois une musique de joie, pour dire merci à tous les oiseaux.

Conte de L. MERCIER.



Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — un geai merveilleux, tous les geais des alentours — quel frémissement ! — une musique étourdissante — de somptueux tapis — les innombrables miroirs — son vieux chandail.

• Explications

argenté : brillant comme l'argent, avec de beaux reflets. — **revêtir** (une robe) : s'en habiller, la mettre. — **à la ronde :** tout autour. — **étourdissante :** qui étourdit, fait tourner la tête. — **somptueux :** très riches et très beaux. — **innombrables :** si nombreux qu'on ne peut arriver à les compter.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Qui vint en aide à Guillerette ? — Que lui dit sa grand-mère ? Guillerette veut-elle rester au château ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites tout ce qu'a fait Guillerette à partir du moment où elle est arrivée au château.

Par écrit. — Racontez cette histoire en répondant aux questions suivantes : 1. Avec quoi fit-on la robe ? — 2. Qui l'a cousue ? — 3. Comment, au château, trouva-t-on Guillerette et sa robe ? — 4. Avec qui dansa-t-elle ? — 5. Que fit-elle ensuite ?

Par le dessin. — Guillerette danse avec le Prince ou Guillerette visite le château.

66. Heidi

Une petite fille, Heidi, arrive chez son grand-père.

1. Heidi regardait avec plaisir autour d'elle. Elle découvrit l'étable à chèvres qui était **adossée au chalet** et s'aperçut qu'elle était vide. L'enfant poussa plus loin ses explorations et arriva derrière le chalet, près des vieux sapins. Là, le vent soufflait si fort à travers les branches qu'il **bruissait** et gémissait sur leurs cimes. Heidi resta debout à écouter, puis, quand tout devint un peu plus calme, elle fit le tour du chalet et se retrouva en face du grand-père, qui n'avait pas changé de position.

Alors, elle se mit devant lui, les mains au dos, et l'**examina.** Celui-ci vit l'enfant immobile et lui demanda :

« Que veux-tu faire maintenant ?

— Je veux voir l'intérieur du chalet, dit Heidi.

2. — Eh bien ! viens » ; et le grand-père se leva et se dirigea vers l'entrée du chalet.

« Mais prends donc ton petit paquet d'habits, ordonna-t-il à la fillette en entrant.

— Ils ne me sont plus utiles », répliqua Heidi.

Le vieux se retourna et regarda l'enfant, dont les yeux noirs brillaient, dans l'attente de voir tout ce que pouvait renfermer l'intérieur de la cabane. « Elle ne manque pas de bon sens », murmura-t-il à mi-voix, puis il ajouta plus haut :

« Pourquoi n'en as-tu plus l'emploi ?

— Parce que je préfère aller comme les chèvres, qui ont les jambes si légères.

— Oui, tu pourras le faire, mais prends tout de même ton linge, nous le mettrons dans l'armoire. » Heidi obéit.



3. Le vieux ouvrit la porte et pénétra, suivi de l'enfant, dans une pièce assez grande qui avait l'étendue du chalet.

Il n'y avait au milieu de cette chambre qu'une table et une chaise ; dans un coin, le lit du grand-père, dans l'autre, un gros **chaudron** suspendu sur le **foyer** et, du côté opposé, une grande porte contre la paroi.

Le grand-père l'ouvrit, c'était l'armoire où étaient suspendus ses habits. Sur un rayon se trouvaient des chemises, des chaussettes et des mouchoirs ; sur un autre un pain rond, de la viande sèche et du fromage, et sur le dernier des assiettes, des tasses et des verres. Tout le contenu de cette armoire suffisait amplement aux besoins du grand-père.

4. A peine la porte était-elle ouverte que Heidi avait rapidement jeté ses habits sous ceux qui s'y trouvaient déjà, de façon qu'il ne fût pas facile de les retrouver. Puis, examinant la chambre, elle demanda :

« Où dois-je dormir, Grand-Papa ?

— Où tu voudras », lui répondit-il.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — Heidi *se prononce comme si on l'écrivait* aidi : *c'est un prénom suisse.*
ses explorations — le vent bruissait — le grand-père n'avait pas changé de position — elle l'examina — ordonna-t-il — un gros chaudron suspendu sur un foyer.

• Explications

adossée au chalet : appuyée, construite contre le chalet. — **bruissait :** faisait un bruit prolongé en passant dans les branches. — **examina :** regarda avec attention. — **chaudron :** grande marmite. — **foyer :** feu allumé.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que fait le vent dans les sapins ? — Que veut faire Heidi de ses vêtements ? — Qu'y a-t-il dans l'armoire du grand-père ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez l'arrivée et l'installation de Heidi chez son grand-père — Où pensez-vous qu'il vit et que fait-il ?

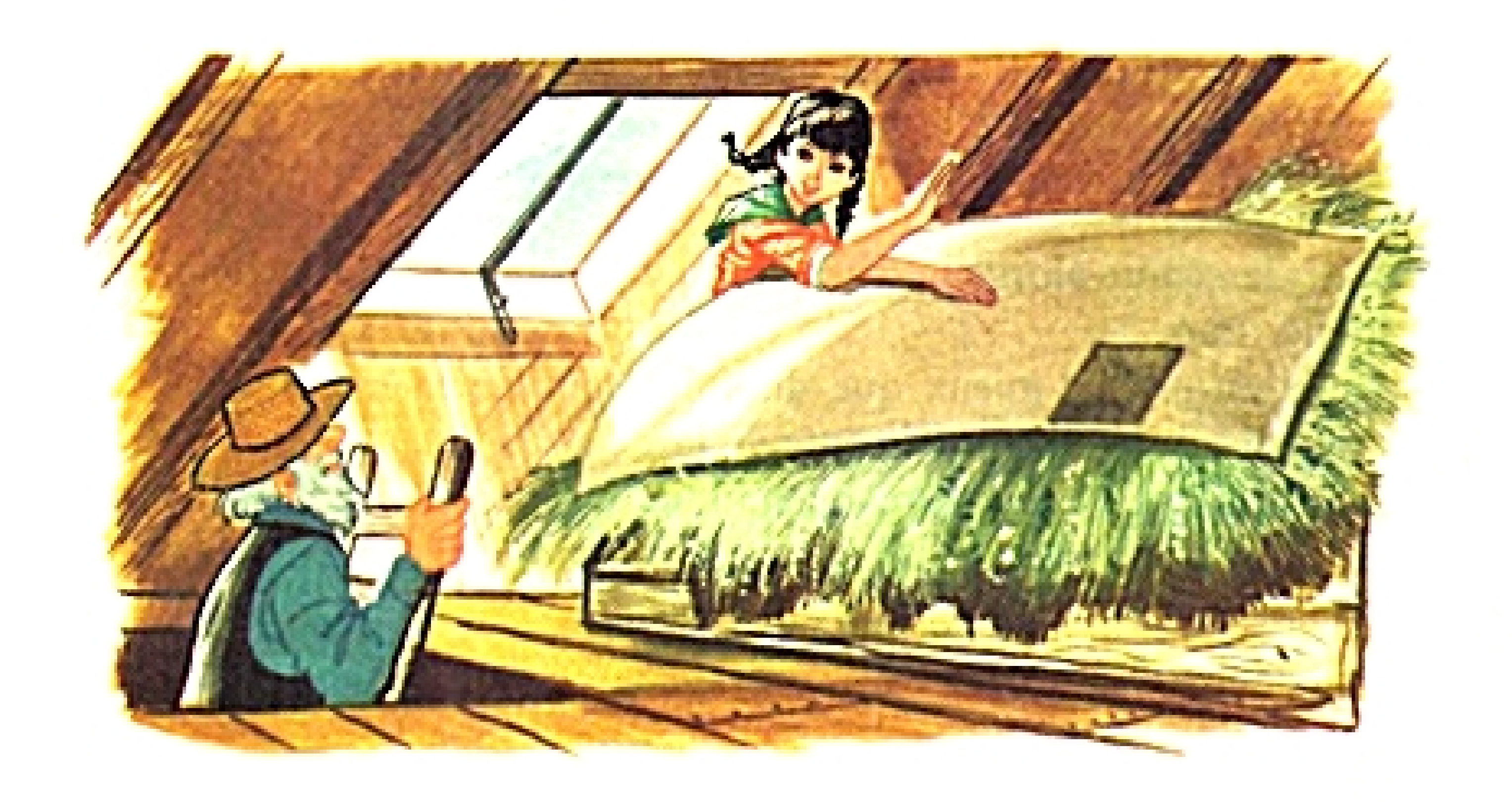
Par écrit. — Essayez de dire ce qu'il y avait dans la chambre : Au milieu . . . Dans un coin . . . ; dans l'autre . . . Dans l'armoire se trouvaient . . .

Par le dessin. — Le chalet, les sapins, Heidi.

67. Heidi *(suite)*

1. Cette réponse lui donnait **entière satisfaction.** Du regard, elle fit le tour de la pièce et remarqua une petite échelle dressée près du lit de son grand-père.

Elle y monta et arriva au **fenil,** où, près d'une meule de foin frais et odorant, se trouvait une lucarne ronde d'où l'on avait une belle vue sur toute la vallée.



« Je veux dormir ici ! s'écria Heidi. Viens regarder comme c'est beau, Grand-Père.

— Je le sais, répondit-il.

— En ce moment, je fais mon lit ; veux-tu monter et m'apporter un drap ? s'écria l'enfant.

— Bien, bien, je viens. »

2. Le vieux alla fouiller dans son armoire, y trouva une grande toile grossière et monta l'échelle. Une très jolie couchette de foin était déjà préparée, face à la lucarne.

« C'est bien fait, dit-il ; voici maintenant un drap, étends-le. »

Ce morceau de toile était si lourd que la fillette avait peine à le soulever. Comme il était un peu trop grand, elle en rentra les **extrémités** sous le foin, qui prit l'apparence d'une vraie couchette.

3. « Nous avons encore oublié quelque chose, Grand-Père, dit-elle.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Une couverture, car, dans un lit, on dort entre le drap

et la couverture... Tant pis, nous mettrons du foin à la place, repartit la petite, et elle se précipita vers la meule.

— Non, attends », dit le grand-père.

4. Il descendit alors chercher sur son lit un gros sac et l'étendit sur le drap.

« N'est-ce pas mieux que du foin, tout de même ? »

Heidi s'écria, **resplendissante de joie :**

« C'est une couverture magnifique et mon lit tout entier est superbe; j'aimerais qu'il fasse déjà nuit pour aller me coucher. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — Cette réponse lui donnait satisfaction — Elle arriva au fenil — Le vieux alla fouiller dans son armoire — Elle en rentra les extrémités — « Tant pis », repartit la petite — Elle s'écria, resplendissante de joie : « C'est une couverture magnifique. »

• Explications

entière satisfaction : grand plaisir. — **fenil :** endroit où l'on conserve le foin. — **extrémités :** bords. — **resplendissante de joie :** si contente que sa figure était comme éclairée, brillante ; on dit aussi : rayonnante de joie.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où Heidi veut-elle se coucher ? — Avec quoi fait-elle un lit ? — Quelle va être sa couverture ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites si, comme Heidi, vous aimeriez faire votre lit au fenil et y dormir, et expliquez pourquoi.

Par écrit. — Racontez comment Heidi fait son lit : 1. Où ? — 2. Avec quoi ? — 3. Que lui apporte son grand-père ? — 4. Que manque-t-il encore ? — 5. Qu'apporte alors le grand-père ?

Par le dessin. — Dessinez la couchette de Heidi en face de la lucarne.

68. Heidi *(suite)*

1. « Il me semble, dit le grand-père, que nous pourrions manger quelque chose, qu'en penses-tu ? »

Très **affairée** à préparer son lit, Heidi avait tout oublié, mais la pensée d'un repas lui rappela qu'elle avait grand-faim. De très bonne heure, au départ, elle avait mangé un morceau de pain et bu une tasse de café noir, mais elle avait ensuite **accompli,** sans rien prendre, ce grand voyage, qui l'avait mise en appétit ; aussi dit-elle avec empressement :

« C'est aussi mon idée.

— Nous sommes d'accord, descendons. »

2. Arrivé dans la chambre, le grand-père se dirigea vers le gros chaudron, qu'il remplaça par un plus petit, s'assit sur un **trépied** et alluma un grand feu, qui ne tarda pas à faire bouillir le contenu du récipient. Le vieillard prit ensuite, au bout d'une longue fourchette de fer, un gros morceau de fromage, et le fit tourner au-dessus du foyer pour le fondre et le dorer.

Heidi avait suivi ses gestes avec une attention soutenue. Puis, une idée lui ayant traversé l'esprit, elle se montra un instant très affairée. Quand le grand-père s'approcha de la table avec un pot et le fromage au bout de la fourchette, il trouva la table **dressée.** Heidi avait pris dans l'armoire le pain, deux assiettes et deux couteaux.

3. « Je suis satisfait que tu aies, de toi-même, songé à mettre le couvert », lui fit remarquer le grand-père en étalant la grillade de fromage sur le pain.

En apercevant le pot, Heidi vit qu'il manquait encore quelque chose et courut à l'armoire. Elle n'y trouva qu'une tasse, mais

elle prit en même temps un verre et posa le tout sur la table.

« Très bien, tu sais **te tirer d'embarras,** mais où veux-tu t'asseoir ? »

Comme le grand-père occupait l'unique siège, Heidi s'empara du trépied et s'assit.

4. « Tu es trop petite pour atteindre la table », remarqua le grand-père ; alors il approcha sa chaise en face du trépied, si bien que Heidi eut ainsi une petite table pour elle seule. Ensuite, il lui remplit une tasse de lait, lui donna un morceau de pain recouvert de fromage doré et s'assit lui-même sur le bord de la table. La fillette saisit la tasse, but son lait d'un trait et poussa un long soupir.

« Mon lait te plait certainement, petite ? lui demanda le grand-père.

— Je n'en ai jamais bu d'aussi bon.

— En voici une seconde tasse.

— Merci, grand-père », répondit Heidi, qui mangeait avec avidité et satisfaction sa tartine au fromage.

(A suivre.)

• Explications

affairée : très occupée. — **(avait) accompli :** avait fait. — **trépied :** siège à trois pieds. — **dressée :** prête pour le repas, le couvert étant mis. — **te tirer d'embarras :** te tirer d'affaire toute seule, te débrouiller.

• Questionnaire (après la lecture)

Pourquoi Heidi n'a-t-elle pas pensé qu'elle avait faim ? — Que fait dorer sur le feu le grand-père ? — Qu'est-ce qui va servir de table à Heidi ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites comment le grand-père prépare le repas et ce que fait Heidi pendant ce temps. — Comment se placent-ils pour manger ?

Par écrit. — De quoi est fait le repas de Heidi ? Aimeriez-vous manger comme cela ?

Par le dessin. — Heidi mange auprès de son grand-père.



69. Heidi *(fin)*

Heidi assiste au retour du troupeau de chèvres, qui redescend chaque soir de la montagne.

1. Le soir arriva. Un vent très fort se mit à souffler avec une **puissance** telle qu'on l'entendait bruire et gémir à travers les cimes des vieux sapins. Ce bruit fit si grand plaisir à l'enfant qu'elle se mit à sauter et à gambader de joie. Le grand-père, debout devant la porte de l'étable, la regardait **s'ébattre.**

Un coup de sifflet **strident** retentit, la fillette arrêta ses bonds ; les chèvres redescendaient pêle-mêle du haut des montagnes, et Pierre, le **chevrier,** se tenait au milieu d'elles. Heidi poussa un cri de contentement et salua ses amis du matin. Arrivé près du chalet, le troupeau devint plus tranquille.

2. Deux belles chèvres, une blanche et une brune, sortirent des rangs, s'élancèrent vers le grand-père et lui léchèrent les mains, car elles savaient que chaque soir le vieillard les attendait avec un peu de sel. Pierre continua sa descente avec son joyeux troupeau.

Heidi, folle de joie, caressait les deux jolies bêtes et sautait de l'une à l'autre.

« Sont-elles à nous ? Grand-Père, sont-elles toutes les deux à nous ? Restent-elles toujours ici ? Dorment-elles dans l'étable ? » demandait Heidi **sans interruption** pendant que le grand-père répondait « oui » à chacune de ses questions.

3. Quand les chèvres eurent fini de lui lécher les mains, il dit à Heidi :

« Va prendre une tasse et un morceau de pain. » L'enfant obéit et revint rapidement. Le grand-père trayait le lait de la chèvre blanche, il en remplit la tasse de Heidi, lui coupa une tranche de pain et l'invita à boire et à manger, après quoi il lui dit d'aller se coucher. Il lui souhaita une bonne nuit.

« Bonne nuit, Grand-Père, bonne nuit ! Comment s'appellent-elles ? cria Heidi, en courant derrière le vieillard et les chèvres, qui disparaissaient.

— La blanche s'appelle Lili et la brune Biquette. »

4. « Bonne nuit, Lili, bonne nuit, Biquette », leur souhaita Heidi au moment où elles entraient à l'étable.

La fillette s'assit ensuite sur le banc, mangea son pain et but son lait. Comme le vent soufflait très fort et faillit même la jeter à terre, elle termina rapidement, monta au fenil et se coucha sur son lit de foin.

Quelques minutes après, elle dormait aussi bien qu'elle eût pu le faire dans le plus beau lit d'une princesse.

J. Spyri, *Heidi* (Flammarion).



Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — on l'entendait bruire et gémir — un coup de sifflet strident retentit — Pierre le chevrier — le vieillard les attendait — demandait Heidi sans interruption — les chèvres disparaissaient — le vent faillit la jeter à terre.

EXPRESSION DE LA JOIE. — Sont-elles à nous ? Grand-Père, sont-elles toutes les deux à nous ? Restent-elles toujours ici ? Dorment-elles dans l'étable ?

• Explications

puissance : très grande force. — **s'ébattre :** jouer, en s'agitant beaucoup. — **strident :** très fort et très aigu. — **chevrier :** celui qui garde les chèvres (comme le berger garde les moutons). — **sans interruption :** sans s'arrêter.

• Questionnaire (après la lecture)

Qui a donné un coup de sifflet strident ? Que viennent chercher les deux chèvres auprès du vieillard ? — Comment s'appellent-elles ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites pourquoi Heidi est si contente. — Aimeriez-vous, comme elle, vivre dans un chalet où il y aurait deux chèvres ?

Par écrit. — Racontez l'histoire en répondant à ces questions : 1. Qui ramène les chèvres ? — 2. Comment Heidi montre-t-elle qu'elle est contente ? — 3. Que fait le grand-père ? — 4. Où sont les chèvres ? — 5. Que fait alors Heidi ?

70. Pain d'oiseau

1. Il était une fois un pauvre bûcheron qui habitait une cabane perdue dans la montagne. La maison était entourée de champs **étagés** sur une pente **rocailleuse** et précédée d'un jardin soutenu par un mur de pierres sèches, au-dessus d'un torrent. La terre en ce pays était si pauvre que l'homme devait aller travailler au loin, dans la forêt, pour nourrir sa famille.

Du matin au soir, il travaillait dans la forêt sans rentrer chez lui. Son **menu** était composé chaque jour d'une maigre soupe de pommes de terre, qu'il mangeait sans beurre ni graisse.

2. Ses visites à la maison étaient brèves. Le temps de faire un brin de toilette, de se reposer une journée, de renouveler ses provisions, et il reprenait à nouveau le chemin de la clairière où l'attendait son travail. Ses enfants questionnaient souvent leur maman sur les longues absences de leur père.

« Mère, est-il tout seul dans la forêt, notre papa ?

— Non, il y a beaucoup d'oiseaux autour de lui, disait-elle.

— Des oiseaux bleus ?

— Des oiseaux bleus, des oiseaux verts, des oiseaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Oh ! le pays merveilleux, s'écriaient les petits. Et que fait notre papa, si loin ?

— Il travaille pour vous nourrir et vous vêtir, mes enfants. »

3. Et c'est ainsi que le pauvre bûcheron devint, aux yeux de ses petits, l'homme le plus puissant de la création, un **magicien** qui savait parler aux oiseaux.

Habituellement, le bûcheron arrivait chez lui le samedi soir, bien après le coucher des enfants. Cela leur paraissait mystérieux. Or, un soir — c'était la veille de Noël — ils supplièrent



si bien leur mère qu'elle leur permit d'attendre avec elle l'arrivée de l'absent. **On amoncela** des grosses bûches dans le foyer et tout le monde se serra autour de l'âtre pour la veillée.

4. Hâte-toi, bûcheron, la plus belle nuit de l'hiver t'attend !

Il le savait bien, l'homme qui rentrait chez lui par les sentiers de la montagne et les chemins de la vallée. La nuit était glaciale. Mais c'est à peine s'il sentait la morsure de la bise sur son visage et le poids du sac sur son dos : la maison n'était-elle pas au bout de la route ?

Vers minuit, il parvint au haut de la dernière côte. Une étoile semblait guetter son arrivée, posée sur un pan de mur. Il avait coutume de la retrouver là quand il rentrait par nuit claire. Aussi lui fit-il un petit signe amical de loin.

(A suivre.)

• Explications

étagés : placés les uns au-dessus des autres. — **rocailleuse :** pleine de pierres, de rocaille. — **menu :** ce qu'il mangeait habituellement. — **magicien :** homme qui peut faire des choses extraordinaires, merveilleuses. — **on amoncela :** on fit un monceau, un tas, en mettant les bûches les unes sur les autres.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où travaillait le bûcheron ? — Que mangeait-il à ses repas ? — Quand rentrait-il à la maison ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites comment était la maison du bûcheron. — Que faisait-il quand il y venait ? — Que demandèrent les enfants la veille de Noël ?

Par écrit. — Jouez aussi aux demandes et aux réponses : posez trois questions à votre mère, ou à un de vos camarades, et donnez chaque fois la réponse qu'on vous fait.

Par le dessin. — La cabane, les champs étagés, le jardin et le torrent.

Pour une bonne lecture

LES QUESTIONS ET LES RÉPONSES. — « Mère, est-il tout seul dans la forêt, notre papa ?
— Non, il y a beaucoup d'oiseaux autour de lui.
— Des oiseaux bleus ?
— Des oiseaux bleus, des oiseaux verts, des oiseaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.
— Et que fait notre papa si loin ?
— Il travaille pour vous nourrir et vous vêtir, mes enfants. »

71. Pain d'oiseau *(fin)*

1. Un moment après, il frappait à la porte de la maison. Aussitôt un bruit de voix enfantines s'éleva à l'intérieur, et toute la famille apparut dans l'**embrasure** de la porte, devant l'homme encore frémissant de sa course dans le vent et la nuit. Il s'avança dans la pièce obscure, éclairée seulement par la flamme du foyer.

« Vous m'attendiez donc ? Je croyais les enfants au lit à cette heure **tardive** ? dit-il, surpris.
— Nous t'attendions, papa ! Personne n'avait sommeil, ce soir. C'est la nuit de Noël ! »

Et, comme de jeunes louveteaux, les petits se jetèrent dans les jambes du père, qui entourait du bras les épaules de sa femme. Les aînés l'aidèrent à se débarrasser de son sac :
« Que nous apportes-tu pour Noël, papa ? »

2. Une expression douloureuse passa sur le visage du bûcheron, durci par les **intempéries** et les privations. En cette nuit, à cette heure, dans les grandes **demeures** des villes et des bourgs, de beaux sapins brillamment illuminés étaient chargés de présents, la hotte du père Noël débordait de jouets et de paquets entourés de ficelles dorées. Que pouvait-il apporter lui, bûcheron, du fond des bois ? Il arrivait **harassé,** loqueteux, les mains vides...

3. Cependant, posant son sac sur la table, il l'ouvrit et, de ses doigts encore engourdis par le froid, il fouilla jusqu'au fond. Les yeux des enfants brillaient d'impatience. Alors, avec un doux sourire malicieux qui éclaira sa figure rude, le père retira délicatement d'une serviette **fripée** quelques morceaux de pain gris et dur.



« Ce que j'apporte, dit-il, c'est du pain d'oiseau. Un oiseau me l'a donné pour vous.

4. — Du pain d'oiseau ! » s'écrièrent les petits émerveillés, la main tendue. Le cadeau fut partagé entre tous avec soin, et chacun mangea son morceau sans en perdre une miette. Jamais gâteau ne parut aussi bon aux convives d'une table richement servie.

Cette nuit-là, quand ils s'en furent au lit, les enfants du bûcheron se trouvaient aussi heureux que des enfants de roi.

« Nous le savions bien, se disaient-ils entre eux, que notre père était le maître de la forêt et de ses bêtes ! »

Et, à peine endormis, ils **explorèrent** en songe le pays enchanté où des oiseaux bleus, des oiseaux verts et des oiseaux rouges distribuent tout ce dont ils ont besoin aux petits garçons et aux petites filles des bûcherons de la forêt.

M. Maurette, *le Temps des merveilles* (la Tramontane).

• Explications

embrasure : ouverture du mur, où a été placée la porte. — **tardive :** très avancée ; il fait nuit depuis longtemps. — **intempéries :** mauvais temps (le vent, le froid, la pluie, la neige). — **demeures :** maisons, habitations. — **harassé :** très fatigué. — **fripée :** chiffonnée, froissée. — **explorèrent :** visitèrent avec attention.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Le père des enfants est-il fatigué ? — Leur apporte-t-il des jouets pour Noël ? — Que leur donne-t-il ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez comment, n'ayant rien à leur donner pour Noël, le bûcheron fit à ses enfants un cadeau qui les rendit heureux.

Par écrit. — *Complétez les phrases suivantes :* Le bûcheron est surpris de ... — Ses enfants lui demandent ... — Il leur donne ... — Les enfants endormis ...

Par le dessin. — Un arbre de Noël.

Pour une bonne lecture

L'ADMIRATION. — « Ce que j'apporte, c'est du pain d'oiseau. Un oiseau me l'a donné pour vous.
— Du pain d'oiseau ?
— Nous savions bien que notre père était le maître de la forêt et de ses bêtes ! »



Sixième révision

La Femme resta éveillée, à peigner ses cheveux — Le bébé l'empêchait de travailler — Elle lui donna une poignée de cailloux.

C'est une bonne action de faire un beau bouquet — Elle regarde, émerveillée, toutes ces tiges en fleur — Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à de petits scarabées — Catherine ne se soucie pas des insectes — Jean est saisi d'admiration. Il essaie en vain d'exprimer ce désir.

Il sentit la consternation descendre dans son cœur étourdi par les émotions — Le douzième bourricot s'était évanoui — Si le bourricot manquant avait surgi, il aurait payé sur-le-champ.

Il exprima sa particulière satisfaction — Je ne veux pas courir le risque de vexer mes cuisiniers et d'éprouver une nouvelle désillusion.

La cuillère montra une vive agitation — Sur le brochet préalablement cuit — Elle avait examiné les détails — mystérieux — enorgueilli — enthousiasme — proximité.

une musique étourdissante — de somptueux tapis — les innombrables miroirs — son vieux chandail.

Elle était respendissante de joie — Un coup de sifflet strident retentit — Heidi demandait sans interruption.



V. D'AUTRES BÊTES

72. Les jeux d'un jeune chat

Un jeune chat, Rroû, a été adopté par Clémence, la cuisinière. Et il sait bien qu'il peut tout se permettre.

1. L'après-midi, lorsque Clémence **reprise,** son tablier se creuse dans son **giron.** Si Rroû, alors, veut la combler de joie, il n'a qu'à sauter dans ce creux. Il y saute, il s'y pelotonne : c'est une **offrande** qui lui coûte peu, car il sait qu'on est bien à cette place, mollement soutenu et pénétré d'une chaleur vivante, presque aussi bonne que celle du fourneau.

2. Clémence tire son aiguille et reprise de travers, parce que Rroû la taquine sans arrêt : cette longue aiguillée qui va et vient devant ses yeux n'est-elle pas une **invite,** une provocation au jeu ? Il la poursuit d'une patte et de l'autre, tantôt légèrement, faisant doigts de velours, et tantôt à griffes écartées, pour briser sa **coulée monotone.**

Ah ! enfin ! La pointe d'un de ses ongles a piqué dans le brin

de coton ; il le porte vivement à sa gueule, le mordille sec ; et le voilà rompu. Clémence feint d'être mécontente. Tout en renouant le fil brisé, elle marmonne entre ses dents : « Finis donc, vilain, tu m'agaces. »

3. Elle ne peut achever le nœud : les **floches** libres tournent, volettent entre ses doigts, et la patte de Rroû les poursuit, se posant **effrontément** sur les mains mêmes de Clémence.

« Ah ! cette fois, Rroû, je te préviens : si tu recommences, je te chasse. »

Rroû recommence, en regardant Clémence dans les yeux. « Me chasser ? Il ferait beau voir ! Me chasser ? Quand j'ai la gentillesse de me blottir dans ton tablier, de te prêter, à toi toute seule, ma grâce soyeuse, ma douce chaleur, ma joie de jouer avec ton aiguillée de fil ! A la bonne heure ! Tu es longue à comprendre, mais enfin tu comprends et tes yeux me le disent. Abaisse cette main **dérisoirement** levée... C'est bien. Maintenant, tu peux continuer ta reprise : je reste.

4. « Ou plutôt non, je m'en vais. Pourquoi ? Parce que j'en ai envie. A tout à l'heure, Clémence ! Je fais un tour dans la maison. »

Un chat noir qui se glisse par l'entrebâillement d'une porte, cela ne s'entend pas dans la grande paix du logis. Et d'ailleurs il n'y a personne...

M. Genevoix, *Rroû* (Flammarion).

Pour une bonne lecture

L'IMPATIENCE. — Finis donc, vilain, tu m'agaces... Ah ! cette fois, Rroû, je te préviens : si tu recommences, je te chasse.

LA SURPRISE IRRITÉE. — Me chasser ? Il ferait beau voir ! Me chasser !

• Explications

reprise : faire une reprise, c'est raccommoder (des chaussettes par exemple). — **giron** : place que l'on a sur les genoux quand on est assis. — **offrande** : cadeau, présent ; le cadeau de Broû n'est qu'une gentillesse. — **invite** : invitation. — **coulée monotone** : mouvement régulier, qui ne change jamais. — **floches** : brins. — **effrontément** : trop hardiment. — **dérisoirement** : pour rire. Broû sait bien en effet que la « main levée » ne le frappera pas.

• Questionnaire (après la lecture)

Où le jeune chat va-t-il se pelotonner ? — Avec quoi veut-il jouer ? — A-t-il peur quand Clémence le gronde ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Essayez de dire tout ce que fait Broû pendant qu'il est sur les genoux de Clémence.

Par écrit. — Racontez comment un chat joue avec une aiguillée de fil, ou un peloton (trois ou quatre phrases).

73. L'oie et le paon

1. Rose habite une grande ferme. Elle a trois petits amis : Minou le chaton, Blanche l'oie et Fifine la marmotte.

Ils s'amusent beaucoup tous ensemble.

Quand il fait beau, ils jouent toute la journée dans la cour de la ferme.

Un matin de printemps, on apporte une caisse à la ferme. Rose, Minou et Fifine sont là, au milieu de la cour, curieux de savoir ce qu'il y a dedans. Vous l'êtes aussi, n'est-ce pas ?... Vous allez le savoir.

2. A travers les planches de la caisse, un bout de plume de paon dépasse. La caisse contient en effet un paon magnifique.

Tout le monde est émerveillé devant cet animal superbe. La maman de Rose déclare : « Ce paon va vivre ici. »

Rose n'a jamais vu un oiseau si beau. Le paon aime qu'on l'admire. Pour montrer qu'il est beau, il déploie sa queue en éventail et fait la roue dans la cour.

«Quel idiot!» pense Minou. Rose, elle, est pleine d'admiration.

3. Mais, à cause du paon, Rose n'a plus le temps de **s'intéresser** aux autres animaux. C'est l'oiseau qu'elle préfère maintenant.

Les poulets, les colombes et les oies partagent gentiment la même écuelle. Le paon, lui, n'accepte pas de manger avec ces animaux-là. Il a sa propre écuelle, et Rose lui donne les meilleurs morceaux.

Au début, les autres bêtes de la basse-cour essaient d'être amies avec le bel oiseau bleu. Le paon, lui, ne veut pas. Il est très orgueilleux. Quand tous jouent ensemble, le paon fait la roue dans la cour. Décidément !... les autres animaux ne sont pas du tout contents que le paon soit à la ferme.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Le paon *(prononcez pan)* — Tout le monde est émerveillé devant cet animal superbe — Le paon aime qu'on l'admire — Rose est pleine d'admiration — Elle n'a plus le temps de s'intéresser aux autres animaux — Les autres partagent gentiment la même écuelle — Le paon est orgueilleux.

• Explications

paon : gros oiseau domestique qui a de belles couleurs et surtout une queue aux plumes magnifiques. — **s'intéresser :** s'en occuper.

• Questionnaire (après la lecture)

Quels sont les premiers amis de Rose ? — Qu'arrive-t-il dans une caisse ? — Est-ce que le paon joue avec les autres bêtes ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que vous pensez du paon. — Comment vit-il parmi les autres bêtes de la basse-cour ?

Par écrit. — Le paon fait la roue dans la cour. — Dites ce que font : Minou — les poulets — les oies — Rose.



74. L'oie et le paon *(fin)*

1. Un matin, Mère Poule entre dans la cour, suivie d'un tas de petits poussins. Minou aime ces petites boules jaunes et voudrait bien jouer avec elles. Mais Rose le chasse en disant :

« Non, Minou, ils sont trop petits pour que tu joues avec eux. Tu leur ferais mal. »

Cet après midi, Mère Poule et ses petits **picorent** près de la cour. Elle est occupée à creuser et ne voit pas le danger. Une **belette** se cache sous les hautes herbes. Ses yeux **perçants** surveillent les petits poussins.

Maman Poule ne voit rien.

2. Mais le paon et l'oie, eux, ont remarqué le danger...

Vous pensez que le paon va aider la poule ? Non, bien sûr que non ! Il est beau, il parle fort. Mais il n'est pas du tout courageux. Il pousse un cri et se perche sur un arbre, où la petite bête de proie ne peut l'atteindre.

Heureusement, Blanche est là. En sifflant et en battant des ailes, l'oie se précipite sur la belette. Elle fait tant de bruit que la fermière sort de la maison. Elle saisit un balai et se précipite dans la cour. Avec Blanche, elle chasse la belette, qui s'enfuit.

Mère Poule rassemble en tremblant ses petits. Comme elle a eu peur !

3. Quand la belette a disparu, le paon descend. Il va vers Rose en faisant la roue fièrement, mais Rose n'admire plus du tout le bel oiseau. Elle est très **déçue** de sa conduite ! Elle met le bras autour du cou de Blanche :

« Merci beaucoup, ma petite Blanche ; la belette aurait mangé ces **ravissants** poussins si tu n'avais pas été si courageuse », lui dit-elle.

Les autres animaux boudent aussi le paon. Maman Poule lui donne des coups de bec lorsqu'il s'approche d'elle.

La fermière, qui veut avoir la paix à la ferme, cherche une boite, y met le paon et envoie le tout au **zoo.**

Personne ne regrette son départ !

M. Kerklaan, *Mini-Livre* (Hachette).

• Explications

picorent : cherchent de la nourriture à terre en piquant du bec. — **belette :** petit animal sauvage qui tue les poules et d'autres petits animaux. — **perçants :** qui ont une très bonne vue (une vue perçante). — **déçue :** mécontente, car elle pensait que le paon valait mieux que cela. — **ravissants :** très jolis. — **zoo :** jardin zoologique, où l'on garde les bêtes pour les montrer aux visiteurs.

• Questionnaire (après la lecture)

Que voudrait faire Minou ? — Qui menace les petits poussins ? — Que fait Blanche ? — Où ira le paon ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez le danger couru par les poussins et comment ils y ont échappé.

Par écrit. — Le paon n'est pas courageux : il ... — L'oie est courageuse : elle ... — La fermière veut avoir la paix à la ferme : elle ...

75. Trag le chamois

1. Lorsque Trag naquit, il était si mignon que la nature entière en eut de la joie. Les **anémones** et les **gentianes** se haussèrent sur leurs tiges pour mieux le voir, les **surplombs de rocher** adoucirent la noirceur de leur œil pour le regarder, les neiges rirent au soleil et la brise chantonna, plus gaie, entre les découpures des crêtes. Seul, le petit lac, **renfrogné** dans son creux d'**éboulis**, ne pouvait rien voir et demeurait **maussade.**

« Réjouis-toi aussi, lui dit le nuage qui passait et de là-haut voyait tout, réjouis-toi, car il vous est né un beau petit chamois. » Alors, le lac, cessant de bouder, profita d'un souffle et se couvrit d'un **friselis.**

2. Il faut reconnaître que Trag était un ravissant petit animal. Son poil gris **roussâtre,** qui plus tard deviendra rude, était encore doux au toucher. Tout le long de son dos, une raie noire courait jusqu'au bout de sa queue, noire aussi, et ronde comme une châtaigne. Il avait la tête claire, ainsi que la gorge, mais deux bandes foncées barraient ses joues, dans lesquelles s'ouvraient deux grands yeux bruns, bombés, au regard très doux. Il n'avait pas de cornes, mais de fines oreilles doublées de poil clair et terminées en pointe par un petit plumeau de poils noirs.

3. Au bout de quelques jours, non seulement Trag se tenait debout, mais encore il gambadait activement. Il était drôle avec son corps **grêle** monté sur de hautes pattes ; néanmoins, ses mouvements étaient pleins de grâce. Il ne cessait pas de sauter et de courir, pour rien, pour le plaisir, pour une herbe agitée, un papillon qui volette...

Cependant, sa mère ne le laissa pas longtemps s'amuser ainsi. Elle entreprit sans tarder son éducation. C'est incroyable, tout ce qu'un chamois doit savoir pour défendre son **existence.** Il fallut que Trag apprenne à choisir sa nourriture, à connaître les sources, à courir, à sauter, à grimper, à distinguer le mauvais rocher **perfide**, à faire des glissades dans la neige, que sais-je encore ?

4. Il lui fallut surtout apprendre à obéir, et ce fut le plus dur. Aussi, toujours imiter la mère dans ses mouvements, toujours la suivre et passer exactement où elle est passée, ça n'est pas amusant quand on se sent des picotements d'indépendance plein les jarrets.

« Trag, beaucoup de dangers menacent les petits chamois, disait la mère. Si tu n'es pas obéissant, il t'arrivera malheur. »

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — Les anémones et les gentianes se haussèrent sur leurs tiges (*gentiane* se prononce gensiane) — Les surplombs de rocher adoucirent la noirceur de leur œil — Le petit lac, renfrogné dans son creux d'éboulis, demeurait maussade — « Réjouis-toi », dit le nuage : alors le lac se couvrit d'un friselis — Il était drôle, avec son corps grêle — Un chamois doit savoir défendre son existence.

• Explications

anémones, gentianes : fleurs des forêts et de la montagne. — **surplomb de rocher :** partie de rocher qui s'avance (qui surplombe) au-dessus du vide. — **renfrogné :** triste, de mauvaise humeur. — **éboulis :** tas de pierres tombées de plus haut (éboulées). — **maussade :** de mauvaise humeur. — **friselis :** toutes petites vagues, qui font penser à des cheveux frisés. — **roussâtre :** d'une couleur tirant sur le roux. — **grêle :** faible, presque maigre. — **existence :** vie. — **perfide :** auquel on ne peut pas se fier, parce qu'il est dangereux.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Comment était le poil de Trag ? — Trag avait-il des cornes ? des oreilles ? — Que lui fallut-il surtout apprendre ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce qui se passa à la naissance de Trag et dites aussi comment il était.

Par écrit. — Dites ce qu'un chamois doit savoir pour défendre son existence : *Il faut qu'il apprenne ...*

Par le dessin. — Trag suit sa mère dans la montagne.



76. Trag le chamois *(suite)*

Trag grandit. Le voici, avec tout un troupeau (une harde) de chamois, poursuivi par des chasseurs qui grimpent lentement au flanc de la montagne.

1. « Attends, nous allons leur jouer un bon tour, à ces chasseurs. Fais comme moi. »

La mère se tourne face à la pente qui était raide et en éboulis **instables,** et, de ses pattes, elle se met à gratter vigoureusement le sol. Les cailloux se détachent et commencent à rouler.

Les chasseurs s'arrêtent. Ils regardent venir les cailloux qui descendent droit sur eux. Ils courent de droite et de gauche pour les éviter. Mais, lorsque Trag et avec lui toute la harde se mettent à gratter du sabot et que les pierres dévalent en **avalanche,** ils sont pris d'une véritable **panique.** C'est que les petits cailloux détachent les gros, qui sautent par bandes **désordonnées,** reprenant parfois un élan inattendu pour repartir dans les airs comme si c'était une course à qui arriverait le premier sur les chasseurs. D'autres éclatent en morceaux, multipliant la mitraille. Tout cela canonne, claque, tonne, explose avec fureur.

2. C'est très effrayant une chute de pierres, et les malheureux chasseurs cherchent rapidement un abri sûr. Ils disparaissent chacun derrière une roche.

Alors, les chamois ne détachent plus les pierres ; les échos grondent encore un peu, puis s'apaisent. Il y a un grand silence. Le paysage est immobile, **figé** par l'attente. Puis quelque chose bouge **imperceptiblement.** Une tête... un genou... une autre tête... sortent peureusement de derrière les rochers.

Aussitôt, les chamois de gratter du sabot, et les pierres de rouler à nouveau.

Têtes et genoux **s'escamotent** rapidement.

3. Maintenant, chaque fois qu'ils font mine de se montrer, les chasseurs sont salués par un bombardement nourri. Ah ! ils ne sont pas fiers ! Ils sont là, **ratatinés** derrière leurs roches. Ils ont des crampes dans les jambes, des douleurs dans le dos, des torticolis à force de rentrer la tête dans les épaules. Ils **pestent !** Ils jurent ! Mais le moyen de sortir de cette situation ridicule ? Ils sont piégés par leur propre gibier.

Pour les chamois, ils s'amusent fameusement...

Cela dura jusqu'au moment où, lassée de ce jeu, la harde se lança, d'un seul élan, au galop, dans un **couloir rocheux** où elle disparut en direction des crêtes...

(A suivre.)

• Explications

instables : qui tiennent mal, qui glissent facilement. — **avalanche :** neige entassée sur les montagnes, qui roule parfois dans les vallées en entraînant tout sur son passage. — **panique :** grande peur, à laquelle on ne peut résister. — **désordonnées :** sans ordre, au hasard. — **figé :** complètement immobile (plus rien ne bouge). — **imperceptiblement :** si peu, qu'on ne peut presque pas le voir. — **s'escamotent :** disparaissent comme par enchantement. — **ratatinés :** se faisant tout petits. — **pestent :** se fâchent, sont très en colère. — **couloir rocheux :** passage étroit entre les rochers.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Quelle idée a eu la mère de Trag ? — De quoi les chasseurs ont-ils peur ? — Que font les chamois quand ils sont lassés de ce jeu ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez la mésaventure qui est arrivée aux chasseurs.

Par écrit. — *Complétez les phrases suivantes :* Les chasseurs ... Ils ... les cailloux qui ... (n° 1 de la lecture). — Ils sont là .... Ils ont des crampes ... des ... des ... (n° 3 de la lecture).

Par le dessin. — Les chasseurs derrière les rochers, et les pierres qui tombent.



77. Trag le chamois *(suite)*

Trag est devenu un beau chamois robuste. La curiosité le pousse à tout connaître. Il se dirige vers la vallée pour brouter un peu d'herbe verte.

1. Voilà donc Trag qui descend. Dans la forêt de **mélèzes,** il aurait trouvé de quoi **rassasier** son appétit. Mais il ne s'arrête pas. Aujourd'hui, il s'est promis de brouter près des sources, au pied de la forêt.

Il trotte doucement sur le gazon feutré d'aiguilles de mélèzes, parmi les herbes longues et pâles, sous le couvert des arbres d'or.

Bientôt il entend tinter des clochettes. Ce doit être le troupeau du Lauzet, le troupeau de chèvres domestiques que, souvent, de là-haut, il a vu aller et venir en quête de pâturages. Trag ralentit le pas.



2. Il convient d'être prudent, car le troupeau est accompagné d'un berger avec son chien. Il avance lentement.

Et, tout à coup, il aperçoit, à l'orée du bois, quelques chèvres en train de paître. Qu'elles sont drôles, avec leurs robes de toutes les couleurs ! Il y en a de grises, de jaunes, de noires, de brunes, de **panachées noir et blanc.** Jamais Trag ne les a vues de si près. Mais le plus comique, c'est cette barbichette qu'elles ont au menton. A-t-on idée d'avoir des poils qui vous pendent ainsi dans le cou ?

3. Il en est une, pourtant, qui est mignonne, malgré sa barbichette : c'est une petite chèvre au poil onduleux, aux cornes noires. Elle est possédée de la plus aimable fantaisie cabriolante, croque une herbe de-ci, une fleur de-là, part au galop parce qu'un buisson lui fait signe en agitant ses feuilles, bondit, revient sur ses pas. Trag la contemple un moment. Comme elle est fine sur ses pattes minces ! Et gracieuse ! Et follette !

4. Il s'approche. Elle se sauve au galop. Il la poursuit. Elle escalade un rocher. Il la rejoint. D'un bond, elle est en bas, se retourne, se dresse sur ses pattes de derrière et fait mine de vouloir combattre.

« Tu n'es pas de force, Bichette, et je pourrais te faire mal. »

Alors, ils font un **simulacre de bataille.** Leurs fronts se heurtent, mais sans violence, leurs cornes s'emmêlent, mais c'est pour rire, et bientôt ils vont paisiblement brouter côte à côte, comme deux bons amis.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — Dans la forêt de mélèzes, il aurait pu se rassasier — Le gazon feutré d'aiguilles de mélèzes — Le plus comique, c'est cette barbichette — Ils font un simulacre de bataille.

• Explications

mélèzes : grands arbres qui ressemblent aux sapins. — **(se) rassasier :** manger à sa faim. — **il convient :** il faut. — **panachées noir et blanc :** le noir et le blanc sont mêlés sur leur robe (leur poil). — **simulacre de bataille :** bataille pour rire (ils font semblant de se battre).

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Où Trag veut-il aller ce jour-là ? — Qui rencontre-t-il d'abord ? — Que fait-il en jouant avec la petite chèvre ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez ce qu'a fait Trag ce jour-là.

Par écrit. — Imaginez ce que peuvent se dire Trag et la petite chèvre :
« Tu n'es pas de force, Bichette, et je pourrais te faire mal.
— Mais si ! ...
— Allons donc ! ...
— Veux-tu jouer ... »

Par le dessin. — La bataille, pour rire, entre Trag et la petite chèvre.

78. Trag le chamois *(fin)*

Trag, prisonnier des hommes, est enfermé dans une étable. Il se cogne contre les murs, contre la porte... Une petite fille pense au pauvre chamois qui n'a rien à manger...

1. A ce moment, un grincement se fait entendre à la porte. Trag, qui se prépare à charger une fois de plus, demeure en arrêt, muscles tendus. Un rai de lumière s'allonge sur le sol battu, mince et luisant comme une épée d'argent. Et une petite voix douce murmure :

— « Tiens, pauvre chamois, mange du bon foin, ça te fera du bien. »

Agnella a entrouvert le **vantail** supérieur de la porte et jeté à Trag une poignée de foin odorant. Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il ?... Est-ce une pierre ? Un boulet de canon ? La foudre, dont elle vient de sentir le vent ?

2. Non, c'est Trag qui s'est ramassé au fond de la remise. Il a bondi vers ce rai de lumière. Il n'a pas écouté la voix douce, il n'a pas respiré le foin odorant. D'une seule détente, il s'est lancé vers la lumière et la liberté. Il a bousculé le vantail, qui claque contre le mur, et maintenant il galope, **éperdu**, vers la montagne.

Il bondit de roc en roc. Il court comme jamais encore il n'a couru. Les cailloux volent sous ses sabots, réveillant les échos du vallon du Fonteuil.

3. Les mélèzes, tirés de leur sommeil, s'étonnent et chuchotent :

« Avez-vous jamais vu chamois courir ainsi pendant la nuit ?

« Peut-être a-t-il vu le diable ?

— Est-ce que c'est l'avalanche ? » questionnent les plus peureux — les mélèzes ont toujours peur des avalanches.

4. Trag est lancé comme une flèche. Il fuit, il fuit... C'est seulement quand il sent la neige **crisser** sous ses sabots qu'il ralentit l'allure, puis qu'il s'arrête. Il prête l'oreille. Une fois calmés les échos de sa galopade, un grand silence retombe sur la vallée, profond et creux comme elle. Nul bruit de poursuite ne le trouble.

Alors Trag se remet en chemin, à pas lents, pour que **s'apaisent** les battements de son cœur. Autour de lui, la neige étend ses nappes blanches. Elle luit doucement jusqu'aux arêtes sombres, qui mordillent un ciel bleu marine poudré d'étoiles clignotantes et rieuses.

— « N'es-tu pas content d'être libre ? » disent les étoiles.

M. MAURIN, *Trag le chamois* (Delagrave).

Pour une bonne lecture

ARTICULATION ET PRONONCIATION. — Trag demeure en arrêt, muscles tendus — Agnella a entrouvert le vantail supérieur de la porte — Il a bousculé le vantail, qui claque. — Quand il sent la neige crisser sous ses sabots, il ralentit l'allure. — Elle luit jusqu'aux arêtes sombres, qui mordillent un ciel poudré d'étoiles clignotantes.

• Explications

vantail : battant, moitié du haut de la porte. — **éperdu :** très ému et effrayé. — **crisser :** produire un *crissement* sous les pieds, comme du sable, du gravier, etc. — **s'apaisent :** ralentissent, se calment.

• Questionnaire (après la lecture)

Où est enfermé Trag ? — Qui a ouvert la porte ? — Où s'arrête Trag, après avoir couru longtemps ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez la fuite de Trag.

Par écrit. — Avec les verbes suivants dites ce qu'a fait Trag : *bondir* — *se lancer* — *bousculer* — *galoper*.

79. L'alouette de la Chandeleur

Un grand-père promène sa petite fille en lui racontant des histoires.

1. Je passe chez ma fille pour prendre ma petite **Glodie.** Nous faisons tous les jours notre promenade ensemble. C'est ma meilleure amie... Elle a cinq ans passés... Dès qu'elle me voit, elle accourt. Elle sait que j'ai toujours ma **hotte** pleine d'histoires ; elle les aime autant que moi. Je la prends par la main.

« Viens, petite, nous allons au-devant de l'Alouette.

— L'Alouette ?

— C'est la **Chandeleur.** Tu ne sais pas qu'aujourd'hui elle nous revient des cieux ?

— Qu'est-ce qu'elle y a été faire ?

— Chercher pour nous le feu.

— Le feu ?

— Le feu qui fait soleil, le feu qui fait bouillir la marmite de la terre.

— Il était donc parti ?

— Mais oui, à la Toussaint. Chaque année, en novembre, il va réchauffer les étoiles du ciel.

— Comment est-ce qu'il revient ?

— Les trois petits oiseaux sont allés le chercher.

— Raconte... »

2. Elle trottine sur la route. Chaudement enveloppée d'un tricot de laine blanche, coiffée d'une capuche bleue, elle a l'air d'une mésange...

« Raconte, Père-Grand, les trois petits oiseaux...

— Les trois petits oiseaux sont partis en voyage. Les trois hardis compères : Roitelet, Rouge-Gorge et l'amie l'Alouette.

Le premier, Roitelet, toujours vif et remuant comme un Petit Poucet, aperçoit dans les airs le beau feu, tel un grain de **millet,** qui roulait. Il fond sur lui, criant : « C'est moi ! je l'ai. C'est moi ! » Et les autres crient : « Moi ! moi ! moi ! »

Mais déjà le Roitelet l'a **happé** au passage et descend comme un trait... « Au feu ! Au feu ! Il brûle ! » Telle bouillie bouillante, Roitelet le promène d'un coin de bec à l'autre ; il n'en peut plus, il bâille, et la langue lui pèle ; il le crache, il le cache sous ses petites ailes... « Ahi ! Ahi ! Au feu ! » Les petites ailes flambent... (As-tu bien remarqué ses taches de roussi et ses plumes frisées?...)

3. Rouge-Gorge aussitôt accourt à son secours. Il pique le grain de feu et le pose **dévotement** en son **douillet** gilet. Voilà le beau gilet qui devient rouge, rouge, et Rouge-Gorge crie : « J'en ai assez, assez ! mon habit est brûlé ! »

Alors Alouette arrive, la brave petite amie, elle rattrape au vol la flamme qui se sauvait pour remonter au ciel, et **preste,** prompte, précise comme une flèche, sur la terre elle tombe, et du bec enfouit dans nos sillons glacés le beau grain de soleil qui les fait **pâmer** d'aise... »

R. ROLLAND, *Colas Breugnon* (Albin Michel).

Pour une bonne lecture

On lira sans hâte du début jusqu'à Il fond sur lui. *Mettez plus d'animation, plus de rapidité ensuite, surtout à partir de* Telle bouillie bouillante *jusqu'à la fin. Cette seconde partie peut constituer un sujet de concours : à qui la lira sans se tromper ni se reprendre.*



• Explications

Glodie : forme locale pour Claudie. — **hotte :** sorte de panier qu'on porte sur le dos avec des courroies. Le grand-père sait beaucoup d'histoires, comme s'il en avait une pleine hotte (comme le père Noël a des jouets !). — **Chandeleur :** c'était autrefois la fête aux chandelles, le 2 février. — **millet :** nom d'une plante dont les graines servent de nourriture pour les oiseaux. — **happé :** pris très vite dans son bec. — **dévotement :** très doucement, délicatement. — **douillet :** doux et chaud. — **preste :** vive, rapide. — **(se) pâmer :** se sentir très à l'aise, heureux.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Glodie aime-t-elle les histoires ? — Quels sont les deux oiseaux qui partent avec l'Alouette ? — Qui a rapporté le grain de feu ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez à votre tour l'histoire du grand-père de Glodie.

Par écrit. — *Répondez aux questions suivantes :* 1. Qui est parti chercher le feu dans le ciel ? — 2. Qui l'a pris le premier et où l'a-t-il mis ? — 3. Qui l'a repris ensuite ? — 4. Où l'Alouette l'a-t-elle mis ?

80. Pipe, chien de cirque

1. Pipe était chien, mais il allait sur deux pattes, culotté d'une étoffe imprimée à pois rouges, coiffé d'un **haut-de-forme** retenu par une **mentonnière,** sa queue passant entre les basques à boutons d'or de son petit habit.

Il gagnait sa vie honnêtement, depuis que son dresseur, l'ayant recueilli tout jeune dans la rue, lui avait appris, en échange de deux soupes quotidiennes, à bourrer, allumer, fumer sa pipe (d'où son nom), faire le saut périlleux, la roue, jouer au loto, valser. Apprentissage qui n'était pas allé tout seul... les coups de cravache pleuvant.

2. Ce soir-là, le **lamentable** cirque, dont Pipe-Chien était un numéro **sensationnel,** avait dressé la tente sur la place du village.

Au cours de la nouvelle **attraction** que présentait au public son dresseur, Pipe, qui en était le **clou,** prit mal son élan parce que la femme du dresseur lui avait, sans le vouloir, marché sur la patte. Soudain, la cravache brutale vint cingler la face de la malheureuse, qui pleura sous l'**affront.**

3. La foule siffla le brutal et, tandis que celui-ci, furieux, ne savait plus où il avait l'esprit, Pipe **s'esquiva** par une fente de la tente, sans tambour ni trompette, mais à quatre pattes avec son habit et son mignon gibus. Il filait comme une flèche dans la rue, maintenant presque endormie... Il **brûla** deux kilomètres sans accuser la moindre fatigue.

Ce ne fut que dans l'avenue d'un château que Pipe se reconnut, si l'on peut dire. Par un gazon mou, Pipe gagna le bord d'un étang tout plein des clartés de la nuit. Dans une **hutte** ouverte, Pipe,



ayant avisé une pile de fagots, se précipita dessus avec rage, bien décidé à en finir avec ce ridicule déguisement.

4. Il rejeta sans peine, en le malmenant sur le sol, l'y écrasant avec sa mâchoire, le mignon huit-reflets, dont la mentonnière céda. Et alors, fut-ce de la joie ou de la fureur ? Pipe se vautra sur les branchages, qui eurent vite fait de mettre en pièces habit et pantalon. Il y aida de force coups de dents et de griffes.

Heureusement, il lui restait son poil.

F. JAMMES, *Pipe-Chien* (Mercure de France).

• Explications

haut-de-forme : chapeau haut, en forme de tube ; on dit aussi un **gibus** ou un **huit-reflets.** — **mentonnière :** courroie qui passe sous le menton. — **lamentable :** pauvre, très mal installé et équipé. — **sensationnel :** étonnant, qui faisait sensation. — **attraction :** numéro, partie du spectacle. — **clou :** meilleur numéro de la représentation. — **affront :** mauvaise action faite en public. — **s'esquiva :** se sauva, s'enfuit. — **brûla :** parcourut à toute vitesse. — **hutte :** cabane. — **ayant avisé :** ayant aperçu.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Comment Pipe gagnait-il sa vie ? — Qui le dresseur frappa-t-il et pourquoi ? — Où Pipe quitta-t-il son déguisement ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Dites tout ce que Pipe savait faire. — A quelle occasion s'enfuit-il ? Comment se débarrassa-t-il de ses vêtements ?

Par écrit. — *Complétez les phrases suivantes :* 1. Pipe savait ... — 2. Un jour ... sa femme, qui ... — 3. Pipe se sauva par ... — 4. Il fila ... — 5. Il se débarrassa ...

Par le dessin. — Pipe dans son costume de cirque.

81. Une histoire de loups

Un jour, sur son traîneau, un marchand de futailles revenait de la ville, en Suède, où la neige couvre la campagne pendant de longs mois. Soudain, il vit que des loups s'étaient mis à sa poursuite. Mais il rencontre une vieille mendiante, Maline, et il la fait monter. Les loups se rapprochent.

1. Les patins du traîneau grinçaient contre la glace, mais on n'en entendait pas moins le **halètement** des loups.

« **C'en est fait de nous,** dit l'homme. Ça n'a pas servi à grand-chose, ni à toi, ni à moi de t'avoir ramassée, Maline. »

La vieille femme qui, jusqu'ici, s'était tue, habituée à être toujours malmenée en paroles, ouvrit enfin la bouche.

« Je ne comprends pas pourquoi tu ne débarrasses pas le traîneau des fûts et des cuves. Tu pourrais revenir les ramasser demain. »



2. L'homme comprit que ce conseil était bon et s'étonna de n'y avoir pas songé avant. Il remit les rênes à la vieille femme, détacha les cordes qui retenaient les baquets et les fûts et les laissa rouler à terre. Les loups, effrayés, puis curieux, s'arrêtèrent pour examiner ce que c'était ; cela donna au traîneau un moment d'avance.

3. « Si cela ne suffit pas, je me jetterai aux loups moi-même, dit la vieille femme. Peut-être alors échapperas-tu. »

Pendant qu'elle parlait, l'homme était en train de dégager une énorme cuve. Tout à coup, il s'arrêta.

« Un homme et un cheval en bon état, pensait-il, sont-ils donc vraiment forcés de laisser dévorer une vieille femme par les loups pour se sauver ? Certes, il doit y avoir un **moyen de salut.** Mais lequel ? »

Il reprit son travail. Il s'agissait maintenant de faire basculer par-dessus les bords du traîneau la lourde cuve.

4. Tout à coup, l'homme s'arrêta de nouveau et éclata de rire.

La vieille femme le regarda, le croyant fou. L'homme riait

parce qu'il avait trouvé le moyen de les sauver. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

« Écoute, Maline, ce que je te dis, fit-il. Tu conduiras le traineau au plus vite jusqu'au village. Tu diras aux gens que je suis seul sur la glace au milieu des loups et qu'ils viennent me secourir. »

5. L'homme attendit jusqu'à ce que les loups fussent tout près du traîneau. Alors, il fit tomber l'énorme cuve, sauta lui-même en bas et se glissa dessous.

La cuve le contenait facilement. Les loups bondirent autour, essayant en vain de la basculer et mordant les **douves.** La cuve était lourde et solide. L'homme était hors de danger.

S. Lagerlöf, *le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* (Perrin).

Pour une bonne lecture

Faites sentir un changement de ton dans la lecture : le début est dramatique, effrayant, jusqu'à Tout à coup, l'homme s'arrêta. *Ensuite le ton doit devenir plus calme, rassuré, car l'homme a trouvé un bon moyen d'échapper à la mort.*

• **Explications**

halètement : respiration bruyante et rapide. — **c'en est fait de nous :** nous sommes perdus. — **moyen de salut :** moyen de se sauver du danger. — **douves :** pièces de bois avec lesquelles on fabrique des cuves, des tonneaux.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Quel conseil Maline donne-t-elle au marchand ? — Que lui demande-t-il de faire ? — Comment échappe-t-il aux loups ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Racontez à votre façon l'aventure du marchand et de la vieille mendiante.

Par écrit. — Écrivez cette histoire, en recopiant seulement les paroles de l'homme et de la femme.

Par le dessin. — Le traîneau poursuivi par les loups.

82. L'ourson

Nous sommes au Canada. Un chasseur poursuit à cheval une ourse et son petit.

1. Un coup d'éperon lança ma monture en pleine poursuite. J'avais d'autant plus de certitude de joindre les bêtes que je pourchassais, que l'ourson était encore très jeune. Sa trace était à peu près celle qu'aurait pu laisser un enfant.

Je dépassai dans ma hâte un assez joli **tremble,** et je m'aperçus, tout à coup, que je n'avais plus affaire qu'à une seule trace, celle de la mère. L'ourson s'était dirigé du côté de l'arbre.

Ses griffes avaient écorché profondément l'écorce jusqu'à la fourche sur laquelle il s'était réfugié, à **quinze pieds** du sol. Le derrière appuyé sur cette fourche, il étreignait de ses pattes la branche horizontale à laquelle il était cramponné, et son nez pointu, tourné vers moi, me flairait avec épouvante.

2. J'attachai ma bête à l'arbre. A cet instant elle sentit l'ourson et se mit à **renâcler** bruyamment. Il n'est point de cheval qu'on puisse dresser à supporter tranquillement la vue et l'odeur de l'ours.

Je n'eus pas beaucoup de peine à découvrir une belle perche de trois mètres, ou plus, assez solide, à l'extrémité de laquelle je fixai un bout de câble, terminé par un nœud coulant.

3. Je mis doucement le pied sur l'étrier, le genou sur la selle, et je flattai mon cheval. Après tout, sa terreur, même maintenant qu'il était attaché, le rendait immobile. Il me laissa me mettre debout sur la selle, et, tout en me livrant à cette acrobatie, je ne cessais de lui parler à mi-voix. J'attirai ensuite la perche, et je l'élevai doucement, jusqu'à ce que le nœud coulant fût à la hauteur de la tête de mon ourson.

Il ne me fut pas très difficile de le lui passer autour du cou.

Il était trop cramponné à l'arbre pour essayer de se servir de ses pattes et il continuait à me regarder avec effroi, aussi paralysé par la terreur que mon cheval, et complètement inattentif à ce nœud qui ressemblait à une ligne quelconque.

4. L'ayant ainsi accroché, il restait à lui faire lâcher prise. Mais on n'imagine pas avec quelle énergie un ourson de six semaines ou de deux mois peut se maintenir. Jusque-là j'avais eu assez de liberté pour pouvoir me reprendre à chaque instant, de la main gauche, à une branche, chaque fois que je sentais mon équilibre compromis. Cela me donnait beaucoup d'assurance, et, jouant le tout pour le tout, je pris la gaule à deux mains et je tirai d'un coup sec.

L'ourson vint... et moi aussi. Car, naturellement, mon cheval bougea à ce moment-là, et je me trouvai sottement le derrière dans la neige, occupé à **esquiver** par des mouvements de la tête et du buste les ruades que décochait mon poney, complètement fou de terreur.

Mon ourson, à demi étranglé par le nœud coulant et par la perche qu'il traînait derrière lui, n'en continuait pas moins à filer. Il était déjà à vingt mètres, poussant des grognements étouffés, quand je me mis à sa poursuite. Je l'eus bientôt capturé.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Tout le récit de la capture est un récit simple, dont la lecture n'est pas difficile. Mais il arrive un moment comique : ce passage est marqué, à l'avant-dernier paragraphe, par des points de suspension : L'ourson vint... et moi aussi. *Bien marquer cet arrêt et faire sentir que l'auteur se moque de lui-même, rit de sa mésaventure.*

• **Explications**

tremble : sorte de peuplier dont le feuillage léger frissonne au moindre souffle du vent, d'où son nom. — **quinze pieds :** le pied vaut environ 30 cm ; cela fait donc un peu plus de 5 m. — **renâcler :** souffler fortement par les naseaux. — **esquiver :** éviter.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Comment l'homme suivait-il les deux bêtes ? — Où s'était réfugié l'ourson ? — Fut-il facile de le déloger de son arbre ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Racontez la façon dont s'y prend l'auteur pour capturer l'ourson.

Par écrit. — Composez un récit en faisant une phrase pour chacun des groupes de mots suivants : *Sur l'arbre ... — Debout sur le cheval ... — Autour du cou ... — Je tirai, et ...*

Par le dessin. — L'ourson sur son arbre.

83. L'ourson *(suite)*

1. Pendant mon absence, je l'avais attaché au pied de la table, et il avait traîné cette table dans tous les coins, renversant les chaises, renversant le poêle — heureusement éteint — jusqu'au moment où le pied de la table **céda** et donna à mon captif une sorte de liberté **relative.**

Il avait poussé la porte de ma chambre, que j'avais laissée ouverte, il était monté sur le fauteuil et sur les lits...

Il avait effrayé le chat, qui s'était réfugié tout en haut de la bibliothèque et qui, de là, le poil hérissé, **jurait** d'une façon épouvantable. Il était allé dans la cuisine, et il était clair qu'il

était monté sur le fourneau, croyant qu'on grimpe aux tuyaux de poêle comme on grimpe à un arbre. Il avait fracassé deux douzaines d'assiettes et toutes mes tasses à thé. Il avait enfin trouvé le garde-manger — peut-être était-ce cela qu'il cherchait ? — et il avait déniché un seau de confitures de cinq livres, à peine entamé, qu'il avait à peu près entièrement **nettoyé** de son contenu. Il dormait à présent, tranquillement roulé en boule à côté du seau, le pied de la table entre ses pattes. C'est à peine s'il ouvrit un œil lorsque je caressai sa bonne tête trop grosse, au **nez paysan et madré.** Il ne me fit aucune démonstration d'hostilité.

2. Je le baptisai Henri, car il ressemblait étrangement à un des petits camarades de mon enfance qui portait ce prénom. Au grand scandale de mon chat, qui détestait les bêtes étrangères, je l'admis dans cette maison qu'il avait dévastée dès le premier jour de son arrivée.

Il s'y montra d'ailleurs très convenable, causant véritablement moins de dégâts qu'un jeune chien. Il fit bien ses dents et ses griffes contre le pied de la table. Je résolus d'attendre, pour la remplacer, que le jeune Henri fût devenu un bon gros ours raisonnable, à qui l'on pourrait faire confiance.

3. Le régime de la maison lui convenait à merveille. Il aimait le lait, le caillé, les légumes cuits ou crus et, tout particulièrement, le sucre et les confitures. Il lia amitié avec mon chien Gunner, qui ne détestait que les loups et les corbeaux, et, s'il ne vainquit jamais le mépris du chat, il se rendit assez tolérable à cet animal pour que celui-ci se contentât de l'ignorer.

(A suivre.)



Pour une bonne lecture

La première partie du texte raconte l'incroyable série de sottises faites par l'ourson. L'auteur est étonné, un peu ennuyé par des dégâts, mais aussi amusé ; il répète souvent il avait... il était... *à chaque nouvelle découverte. Il faut chercher à rendre ces sentiments en lisant.*

• Explications

céda : se cassa, se brisa. — **relative :** pas tout à fait complète, puisqu'il traînait le pied de la table. — **jurait :** soufflait et grondait de colère. — **nettoyé :** vidé (il avait mangé toutes les confitures). — **nez paysan et madré :** bon gros nez, qui lui donne un air rusé.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Le poêle était-il allumé ? Cela avait-il une importance ? — Où s'était réfugié le chat ? — Quels aliments préférait l'ourson ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Essayez de dire toutes les sottises faites par l'ourson. — Dites ensuite comment il s'habitue à la captivité.

Par écrit. — Écrivez le dernier paragraphe en parlant de vous-même au lieu de l'ourson : *J'aime ...* — *J'ai lié amitié avec ...*

Par le dessin. — L'ourson dort en boule à côté du seau.

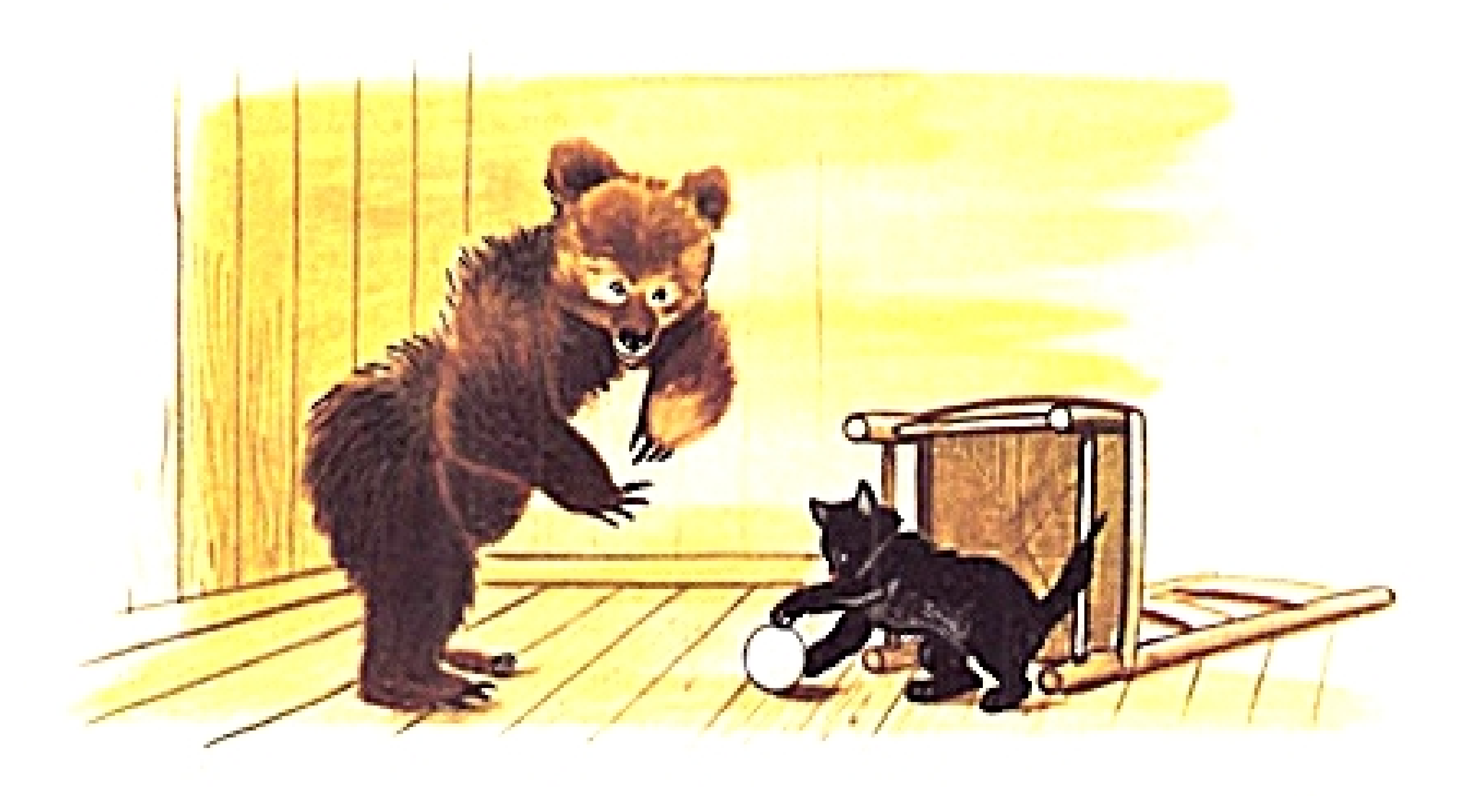
84. L'ourson *(fin)*

1. Si je réservais à mon chat le privilège de partager mon lit, du moins Henri jouissait-il de toutes les autres faveurs. Dès que je descendais de cheval, je le détachais et je l'emmenais dans la maison. Il buvait son lait, mangeait quelques biscuits et léchait l'assiette des confitures. Il venait ensuite à moi, s'asseyait sur son train de derrière et posait ses pattes de devant sur mes genoux, tournant vers moi son nez malin et me regardant de côté, comme pour m'inciter à jouer avec lui.

2. J'avais une vieille balle de **polo,** et il avait tout de suite compris le parti qu'il pouvait en tirer. Je lançais la balle — ce qui avait pour premier résultat de faire s'entrouvrir les paupières obliques de mon chat, par lesquelles filtrait un rayon d'or vert —, mais Henri bondissait gaiement vers la balle, et mon chat, les yeux mi-clos, le poil à demi hérissé, se tenait immédiatement dans une attitude hautaine et discourtoise.

3. Henri s'emparait de la balle et commençait par essayer, sur elle, ses fines dents naissantes. Rebuté par sa dureté, il la reposait par terre, la contemplait un instant et, d'un revers de patte, l'envoyait à travers la pièce. Il la suivait lentement d'abord, puis rapidement.

Ce manège n'avait pas recommencé trois fois que toute la gravité de mon chat avait disparu. Perdant son dédain pour Henri, il ne songeait plus qu'à jouer avec lui. Il **se coulait d'un bond preste** du haut du meuble où il s'était isolé jusqu'alors et, passant comme un éclair d'or entre l'ourson et la balle, il **subtilisait** celle-ci, l'envoyant à l'opposé de la chambre, et sautait sur la table, juste à temps pour éviter la **charge balourde** d'Henri



lancé après le projectile. Le chat, la queue pendante et frétillante, lissait alternativement ses deux pattes, semblait de nouveau indifférent à tout et, deux minutes après, enlevait de nouveau la balle à l'ourson.

4. Je puis bien dire qu'Henri grandissait en sagesse. Son seul défaut, à mes yeux, était son appétit. A quatre mois, il mangeait comme deux hommes. Le sucre, les confitures, la farine disparaissaient en un clin d'œil. A cause de lui, il fallait traire une vache de plus.

Lorsque je revenais de la pêche, je lui abandonnais trois ou quatre belles carpes qu'il enfouissait dans la terre jusqu'à ce que l'odeur fût épouvantable. Il ne comprenait pas qu'après en avoir mangé il pût m'**incommoder** au point que je ne tolérais plus sa présence dans la maison. Je le ramenais à sa chaîne, et il allait et venait le long de l'arbre auquel il était attaché, pleurant, un peu comme un chien, pour obtenir de rentrer en grâce dans la maison.

M. Constantin-Weyer, *Clairière* (Stock).

• Explications

polo : jeu où les joueurs, à cheval, frappent la balle avec un long maillet pour la faire entrer dans un but. — **se coulait d'un bond preste :** sautait avec agilité, comme s'il avait glissé. — **subtilisait :** attrapait, s'emparait avec adresse. — **charge balourde :** course lourde et maladroite. — **incommoder :** gêner, rendre un peu malade.

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que faisait l'ourson dès son entrée dans la maison ? — Avec quoi aimait-il jouer ? — Quel était son seul défaut ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Comment l'ourson jouait-il avec la balle ? Quelle attitude prenait d'abord le chat ? — Que faisait-il ensuite ?

Par écrit. — Il venait ensuite à moi, s'asseyait sur son train de derrière et posait ses pattes de devant sur mes genoux, tournant vers moi son nez malin et me regardant de côté, comme pour m'inciter à jouer avec lui.
Faites une phrase semblable pour montrer un jeune enfant qui s'installe auprès de sa mère, occupée à lire ou à coudre.

Par le dessin. — Les jeux de l'ourson et du chat.

85. Croc-Blanc, louveteau

Jack London, un écrivain américain, raconte l'histoire d'un jeune loup qu'il nomme Croc-Blanc.

1. C'était un fier petit louveteau, carnivore comme ses frères et sœurs. Ses ancêtres étaient des tueurs et des mangeurs de viande ; de viande seule vivaient son père et sa mère. Et maintenant, âgé d'un mois, ayant depuis une semaine ses yeux ouverts, il commençait lui-même à manger de la viande mâchée et à demi digérée par la louve, qui la **dégorgeait** ensuite dans la gueule des cinq louvetaux, **en appoint** du lait de ses mamelles.



2. Il était le plus vigoureux de la portée. Dans son gosier, le glapissement de sa voix était plus sonore que celui de ses frères et sœurs. Le premier, il apprit à faire rouler, d'un adroit coup de patte, un de ses petits compagnons. Le premier encore, attrapant l'un d'eux par l'oreille, il le renversa et le piétina en grondant sans desserrer ses mâchoires. Ce fut lui qui donna le plus de tracas à sa mère pour le retenir près d'elle, loin de l'entrée de la caverne.

Si l'attrait du jour le **fascinait,** il ignorait ce qu'était une porte et il ne voyait dans l'entrée de la caverne qu'un mur lumineux. Ce mur était le soleil de son univers, **la chandelle dont il était le papillon.** Et il s'acharnait obstinément dans cette direction.

3. Comme la plupart des créatures du **Wild,** il ne tarda point à connaître la famine. Un temps arriva où non seulement la viande vint à manquer, mais où le lait se tarit dans la poitrine de sa mère.

Tout d'abord, les louveteaux poussèrent des cris plaintifs et des gémissements, mais la faim les fit bientôt tomber en somnolence. Plus de jeux ni de querelles, ni d'enfantines colères, ni d'exercices de grondements. Au lieu de cela, ils dormaient toujours tandis que la vie qui était en eux vacillait et mourait.

4. Le père loup, Un-Œil, se désespérait. Il courait tout le jour et chassait au loin, mais inutilement, et revenait dormir quelques heures seulement dans la **tanière,** d'où la joie avait fui. Laissant là ses petits, la louve, elle aussi, sortait à la recherche de la viande.

Lorsque ses parents lui rapportèrent à nouveau à manger, le louveteau gris revint à la vie et recommença à tourner son regard vers le mur de lumière. Mais le petit peuple qui l'entourait était bien réduit. Seule, une sœur lui restait.

(A suivre.)

• Explications

dégorger : rejeter par la gorge (par la bouche). Les louveteaux sont trop jeunes pour mâcher la viande ; la mère la mâche elle-même longuement avant de la leur donner. — **en appoint :** en plus, en complément du lait. — **fasciner :** attirer, charmer. — **la chandelle dont il était le papillon :** le jour attire le louveteau, comme la lumière d'une chandelle attire les papillons. — **Wild :** mot anglais qui signifie « Pays sauvage » ; c'est une région de l'Amérique du Nord, au Canada surtout, où l'hiver est rude et l'été très court. — **tanière :** caverne où logent les loups (et d'autres bêtes sauvages).

• Questionnaire (après la lecture silencieuse)

Que mangent les jeunes louveteaux ? — Qui est Un-Œil ? — Combien reste-t-il de louveteaux après la famine ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez à votre façon ce qui s'est passé au moment de la famine.

Par écrit. — Il était le plus vigoureux de la portée... Le premier, il apprit à faire rouler, d'un adroit coup de patte, un de ses petits compagnons. Le premier encore, attrapant l'un d'eux par l'oreille, il le renversa et le piétina.
Commencez de la même façon : Il était le plus vigoureux de la portée ... Le premier, il ..., *et continuez en imaginant des jeux de petits chats.*

Par le dessin. — Les jeux de Croc-Blanc avec ses frères.



86. La louve et le lynx

1. Une famine revint qui fut particulièrement dure, et le louveteau connut à nouveau l'aiguillon de la faim. La louve chassait sans discontinuer, quêtant partout un gibier qu'elle ne trouvait pas, et souvent ne rentrait même pas dormir dans la caverne.

Un jour, la famine se termina. La louve apporta de la chair au logis. Une chair singulière et différente de la chair coutumière. C'était un petit de **lynx**, de l'**âge approximatif** du louveteau, mais un peu moins grand. Il était tout entier pour lui. La louve avait déjà satisfait sa faim en dévorant tout le reste de la portée... Un estomac plein **incite au repos**, et le louveteau, étendu dans la caverne, s'endormit contre sa mère. Un grondement de la louve, tel qu'il n'en avait encore ouï de semblable, le réveilla en sursaut... La mère lynx arrivait. Le louveteau la vit, dans la pleine lumière de l'après-midi, accroupie à l'entrée de la caverne.

2. Le boyau d'entrée de la caverne étant trop bas et trop étroit, la mère lynx ne pouvait bondir. Elle s'avançait en rampant,

prête à s'élancer dès qu'il lui serait loisible, mais alors la louve s'abattit sur elle et la **terrassa.**

Le louveteau ne distinguait pas grand-chose de la bataille. Les deux bêtes grondaient, crachaient, hurlaient et s'entre-déchiraient. Le lynx combattait des griffes et des dents ; la louve n'usait que de ses dents. Le louveteau, profitant d'un moment propice, s'élança lui aussi et enfonça ses crocs dans une des pattes de derrière du lynx. Il s'y suspendit en grognant et, sans qu'il s'en rendit compte, il paralysa par son poids les mouvements de cette patte, apportant ainsi à sa mère une aide appréciable. Un changement dans la position des deux adversaires le refoula et lui fit lâcher prise. L'instant d'après mère louve et mère lynx étaient séparées. Avant qu'elles se ruassent à nouveau l'une contre l'autre, le lynx frappa le louveteau d'un coup de sa large patte de devant, qui lui **lacéra** l'épaule jusqu'à l'os et l'envoya rouler contre le mur de la caverne. Ses cris aigus et ses hurlements plaintifs s'ajoutèrent au vacarme des rugissements.

3. Il avait cessé de gémir que la lutte durait encore. Il eut le temps d'être repris d'un second accès de bravoure et la bataille, en se terminant, le retrouva rageusement pendu à la patte de derrière du lynx.

Celui-ci avait succombé. Pour sa part, la louve était fort mal en point. Elle demeura tout un jour et toute une nuit étendue sur le corps de son ennemi, sans pouvoir faire un mouvement et respirant à peine. Pendant une semaine entière elle ne quitta point la tanière, sauf pour aller boire, et sa marche était lente et pénible. Au bout de ce temps, le lynx était complètement dévoré et les blessures de la louve assez **cicatrisées** pour lui permettre de courir à nouveau le gibier.

L'épaule du louveteau demeurait encore **raide** et **endolorie,** et, durant quelque temps, il boita.

(A suivre.)

• **Explications**

lynx : sorte d'énorme chat sauvage, à peau tigrée, armé de griffes redoutables. — **âge approximatif :** âge qui était à peu près le même. — **inciter au repos :** donner envie de se reposer, de dormir (le bon repas lui donne sommeil). — **terrassa :** jeta de force à terre. — **lacéra :** déchira de ses griffes. — **cicatrisées :** dont il ne reste plus que les traces (les cicatrices); refermées. — **raide, endolorie :** l'épaule remuait difficilement et les mouvements étaient douloureux.

• **Questionnaire** (après la lecture silencieuse)

Qui arrive à la caverne après le repas du louveteau ? — Comment le lynx a-t-il pu découvrir la caverne ? — Malgré sa faiblesse, le louveteau a-t-il aidé sa mère pendant le combat ?

• **De la lecture à l'expression**

Oralement. — Pourquoi la mère louve a-t-elle apporté un petit lynx, bien que cela fût très dangereux ? Pourquoi la mère lynx est-elle venue ?

Par écrit. — Le louveteau, profitant d'un moment propice, s'élança lui aussi et enfonça ses crocs dans une des pattes de derrière du lynx. *Racontez ainsi un moment d'une bataille de chiens.*

Par le dessin. — Le combat de la louve et du lynx.

87. Croc-Blanc et l'homme

Croc-Blanc a été pris par les hommes, qui l'ont traité cruellement ; il est devenu un chien de combat féroce. Il a été sauvé par un jeune ingénieur, Scott, qu'il prend pour un dieu.

1. Alors **le dieu** parla. Le poil se dressa sur le cou de Croc-Blanc, et le grondement se précipita en avant. Mais le dieu continua à ne faire aucun **geste hostile** et à parler paisiblement. Il parlait sans arrêt, avec douceur et sans hâte. Nul n'avait jamais parlé à Croc-Blanc avec autant de charme dans la voix, et il sentit quelque chose, il ne savait quoi, remuer en lui. En dépit des préventions de son instinct, une certaine confiance le poussa vers ce dieu ; il lui sembla qu'il était en sécurité.

Au bout d'un long moment, le dieu se leva et entra dans la cabane. Lorsqu'il en sortit, Croc-Blanc l'examina minutieusement et la crainte lui revint. Mais le dieu n'avait encore ni arme ni gourdin. Il tenait un petit morceau de viande.

2. Le dieu était revenu s'asseoir à la même place que tout à l'heure. Croc-Blanc dressa ses oreilles et regarda avec soupçon **alternativement** le dieu et la viande, prêt à bondir au loin à la moindre alerte. Mais le châtiment était retardé. Le dieu se contentait de lui tendre, proche du museau, le morceau de viande, qui ne semblait dissimuler rien de dangereux. Les dieux, cependant, ont tous les pouvoirs, et une trahison pouvait se cacher derrière cette viande **inoffensive en apparence.** Malgré les gestes aimables avec lesquels elle lui était offerte, il était plus sage de n'y pas toucher.

Le dieu finit par jeter la viande dans la neige, aux pieds de Croc-Blanc, qui la flaira avec attention sans la regarder ; **ses yeux étaient toujours pour le dieu.**

Rien n'arriva encore. Le dieu lui offrit un second morceau. Il refusa à nouveau de le prendre, et, de nouveau, le dieu le lui jeta. Cela fut répété un grand nombre de fois. Mais un moment arriva où le dieu refusa de jeter le morceau. Il la garda dans sa main et, fermement, le lui présenta.

3. La viande était bonne et Croc-Blanc avait faim. Pas à pas, avec de multiples précautions, il s'approcha, puis se décida. Un sourd grondement roulant dans son gosier, afin d'avertir qu'il se tenait sur ses gardes, il allongea la tête, prit le morceau et le mangea. Rien n'arriva. Morceau par morceau il mangea toute la viande et, toujours, rien n'arrivait. Le châtiment était encore retardé.

4. Croc-Blanc lécha ses **babines** et attendit. Le dieu s'avança et parla à nouveau avec bonté, puis il étendit la main. La voix



inspirait la confiance, mais la main inspirait la crainte. Croc-Blanc se sentait tiraillé violemment par deux **impulsions opposées.** Il se décida pour un compromis, grondant et couchant les oreilles, mais ne mordant pas. La main continua à descendre jusqu'à toucher l'extrémité de ses poils tout hérissés. Il recula et elle le suivit, pressant davantage contre lui. Puis la main s'éleva et redescendit en une caresse. Il suivit ses mouvements en se taisant et en grondant tour à tour, car les véritables intentions du dieu n'apparaissaient pas nettement encore. La caresse se fit plus douce, elle frotta la base des oreilles et le plaisir éprouvé s'en accrut.

A ce moment, Hatt sortit de la cabane...

« J'en suis abasourdi ! » s'écria-t-il en apercevant Scott.

(A suivre.)

Pour une bonne lecture

Alors le dieu parla...
Tout le premier paragraphe nous fait sentir que Scott veut apaiser le chien. Essayez de le lire d'une voix « sans arrêt, douce et sans hâte » *(marquez les points et les virgules, mais de façon brève, et changez de ton le moins possible).*

• Explications

le dieu : l'homme semble à Croc-Blanc puissant comme un dieu. — **geste hostile :** geste menaçant. — **alternativement :** l'un après l'autre, tour à tour. — **inoffensive en apparence :** elle ne semblait pas cacher un danger. — **ses yeux étaient toujours pour le dieu :** il n'osait pas quitter l'homme des yeux. — **babines :** lèvres. — **impulsions opposées :** Croc-Blanc éprouve deux sentiments contraires : la peur, qui lui conseille de mordre, et un commencement de confiance, qui le pousse à se laisser caresser.

• Questionnaire (après la lecture)

De qui parle-t-on ici quand on dit *le dieu?* — Croc-Blanc se jette-t-il tout de suite sur la viande ? — Scott arrive-t-il à caresser le chien ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Dites ce que vous pensez de la façon dont l'homme se conduit avec ce chien farouche.

Par écrit. — Recomposez ce récit en répondant aux questions suivantes : 1. Que craignait Croc-Blanc ? — 2. Que fait Scott ? — 3. Que fait le chien d'abord ? — 4. Que fait-il au bout d'un moment et pourquoi ? — 5. Que fait Scott ?

88. Croc-Blanc sauve son maître

Croc-Blanc s'est attaché à Scott, son maître, qui l'emmène dans son domaine.

1. Le cheval s'élança au galop à travers champs ; un lapin lui partit dans les jambes, lui faisant faire un brusque **écart.** Il tomba sur Scott, en lui cassant une jambe. Croc-Blanc sautait déjà à la gorge de la malheureuse bête, lorsque le maître l'arrêta de la voix.

Scott, étendu sur le sol, chercha dans ses poches un crayon et du papier, mais n'en trouva pas. Il se résolut à envoyer Croc-Blanc au logis, sans autre explication.

« A la maison ! dit-il. Va à la maison. »

Mais Croc-Blanc ne semblait pas vouloir le quitter. Il renouvela son ordre plus impérativement. Croc-Blanc, qui savait ce que signifiait « A la maison ! », le regarda en semblant réfléchir, s'éloigna, puis revint et poussa un gémissement plaintif. Scott lui parla gentiment mais avec fermeté. Croc-Blanc coucha ses oreilles, écouta et parut s'efforcer de comprendre.

2. « Tu m'écoutes bien, vieux compagnon ! disait le maître. Va, va tout droit à la maison ! C'est bien ! Tu leur diras ce qui m'arrive. Va, loup, va ! Droit à la maison ! »

Croc-Blanc, sans saisir le sens exact de toutes ces paroles, comprit que la volonté du maître était qu'il se rendit à la maison. Il **fit volte-face** et trotta au loin, à contrecœur, en se retournant de temps à autre pour regarder en arrière.

« Va ! criait Scott. Va ! »

3. La famille était réunie sur le perron à prendre le frais, lorsque Croc-Blanc arriva **haletant** et poussiéreux...

Les enfants coururent vers Croc-Blanc et commencèrent à vouloir jouer avec lui. Il les évita et, comme ils l'avaient acculé dans un coin entre un fauteuil et un banc, il gronda sauvagement en essayant de se dégager. La femme de Scott eut un frémissement.

« Je tremble toujours, dit-elle, qu'il ne se jette sur eux quelque jour sans crier gare.

— Un loup est un loup ! prononça sentencieusement le vieux Scott. Il est prudent de ne pas s'y fier. Sans doute y a-t-il en lui quelques gouttes de sang de chien... »

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il aperçut devant lui Croc-Blanc, qui grondait avec une mine singulière.

« Va-t'en ! Va coucher ! » ordonna le juge.

Croc-Blanc se retourna vers la femme du maître et saisit avec ses dents le bas de sa robe, tirant sur la fragile étoffe jusqu'à ce qu'il l'eût déchirée.

« J'espère qu'il n'est pas devenu enragé, dit la mère de Scott. J'ai toujours répété à mon fils que notre chaud climat ne valait rien pour un animal venu de l'Arctique. »

4. Croc-Blanc maintenant s'était tu et ne grondait plus. Il demeurait immobile, la tête levée, et regardant en face la famille, qui le fixait. Des spasmes lui secouaient la gorge, et tout son corps se convulsait comme s'il eût tenté d'exprimer l'inexprimable.

« On croirait qu'il essaie de parler ! »

A ce moment, la parole vint à Croc-Blanc, sous la forme d'un aboiement éclatant. Ce fut le second et le dernier de sa vie. Mais il s'était fait comprendre.

« Quelque accident est arrivé à Scott ! » dit Alice avec décision.

Et tout le monde accompagna Croc-Blanc, qui, déjà, descendait les marches du perron en regardant si on le suivait.

Grâce à l'intelligence et au dévouement de Croc-Blanc, son maître va recevoir du secours et sera sauvé.

J. London, *Croc-Blanc*, trad. P. Gruyer et L. Postif (Hachette).





Pour une bonne lecture

LE COMMANDEMENT. — A la maison ! Va à la maison ! Tu m'écoutes bien, vieux compagnon ! Va, va tout droit à la maison ! C'est bien ! Tu leur diras ce qui m'arrive. Va, loup, va ! Droit à la maison !

• Explications

écart : saut de côté. — **fit volte-face :** se retourna du côté opposé. Croc-Blanc tourne le dos à son maître pour rentrer à la maison. — **haletant :** essoufflé par sa course, respirant très fort. — **spasmes :** contractions involontaires et violentes des muscles. Croc-Blanc, qui ne sait que gronder comme les loups, emploie toutes ses forces pour essayer d'aboyer.

• Questionnaire (après la lecture)

Quel accident est arrivé à Scott ? — Qui Croc-Blanc en rend-il d'abord responsable ? — Comment Croc-Blanc parle-t-il ?

• De la lecture à l'expression

Oralement. — Racontez l'accident et les efforts de Scott pour se tirer d'affaire.

Par écrit. — Vous supposez que vous vous êtes fait une entorse, assez loin de chez vous, et vous chargez un enfant plus jeune d'aller prévenir vos parents : *Va à la maison* ...

Septième révision

Le jars est trop orgueilleux pour céder. La colère le faisait bégayer — J'exige des excuses, dit l'âne — La chèvre blanche cueille un chou, du persil et du thym — Un Parsi dont le bonnet reflétait les rayons du soleil, avec une splendeur plus qu'orientale — Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à de petits scarabées — Le paon aime qu'on l'admire.

Les anémones et les gentianes se haussèrent sur leurs tiges — Les surplombs de rocher adoucirent la noirceur de leur œil — Le petit lac renfrogné, dans son creux d'éboulis, demeurait maussade — Réjouis-toi, dit le Nuage : alors le lac se couvrit d'un friselis — Un chamois doit savoir défendre son existence.

La pente était en éboulis instables — Les gros cailloux sautent en bandes désordonnées — D'autres éclatent, multipliant la mitraille. Tout cela explose avec fureur — Quelque chose bouge imperceptiblement. Têtes et genoux s'escamotent.

Dans la forêt de mélèzes, il aurait pu se rassasier — Ils font un simulacre de bataille — Agnella a entrouvert le vantail supérieur de la porte — Elle luit jusqu'aux arêtes sombres, qui mordillent le ciel poudré d'étoiles clignotantes.

VI. LE COIN DES POÈTES



Le verger

Simone, allons au verger
Avec un panier d'osier.
Nous dirons à nos pommiers,
En entrant dans le verger :
« Voici la saison des pommes. »
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Les pommiers sont pleins de guêpes,
Car les pommes sont très mûres ;
Il se fait un grand murmure
Autour du vieux doux-aux-vêpes.
Les pommiers sont pleins de pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

Nous cueillerons la calville,
Le pigeonnet et la reinette,
Et aussi les pommes à cidre,
Dont la chair est un peu doucette.
Voici la saison des pommes,
Allons au verger, Simone,
Allons au verger.

R. de GOURMONT, *Divertissements* (Mercure de France).

Les feuilles mortes

Simone, allons au bois ; les feuilles sont tombées.
Elles recouvrent la mousse, les pierres et les sentiers.
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes ?

Elles ont des couleurs si douces, des tons si graves,
Elles sont sur la terre de si frêles épaves !
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes ?

Elles ont l'air si dolent, à l'heure du crépuscule,
Elles crient si tendrement, quand le vent les bouscule !
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes ?

R. de GOURMONT, *Divertissements* (Mercure de France).

Sourire matinal

Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Mais je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Je toussais, on devenait brave,
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
« J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux.

V. HUGO, *les Contemplations.*

La biche



La biche brame au clair de lune,
Et pleure à se fondre les yeux :
Son petit faon délicieux
A disparu dans la nuit brune.

Pour raconter son infortune
A la forêt de ses aïeux,
La biche brame au clair de lune,
Et pleure à se fondre les yeux.

Mais aucune réponse, aucune,
A ses longs appels anxieux !
Et, le cou tendu vers les cieux,
Folle d'amour et de rancune,
La biche brame au clair de lune.

M. ROLLINAT, *les Refuges* (Charpentier).

—

Le comte de la mi-carême

Venant d'Espagne ou de Bohême,
Au trot de son lent cheval blanc,
Passe en les villes de Brabant
Le Comte de la Mi-Carême.

Prince de rêve et de fortune
Traversant l'air superbement,
Avec sa bête de diamant
Et son manteau de clair de lune.

Ainsi lesté, ainsi chargé,
S'en va d'un pas toujours le même
Par les chemins des soirs légers,
Le Comte de la Mi-Carême.

E. VERHAEREN, *Toute la Flandre* (Mercure de France).

Le Lion et le Rat

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut et fit tant de ses dents
Qu'une maille rongée emporte tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

La Fontaine.

Mars

Il tombe encore des grêlons,
Mais on sait bien que c'est pour rire.
Quand les nuages se déchirent,
Le ciel écume de rayons.

Le vent caresse les bourgeons
Si longuement qu'il les fait luire.
Il tombe encore des grêlons,
Mais on sait que c'est pour rire.

Les fauvettes et les pinsons
Ont tant de choses à se dire
Que, dans les jardins en délire,
On oublie les premiers bourdons.

Il tombe encore des grêlons...



M. Carême, *la Lanterne magique* (Colin-Bourrelier).

A la rencontre du printemps



A la rencontre du printemps,
Cheveux au vent,
Tambour battant,
Allons-nous-en
A la rencontre du printemps.

Des arbres, des toits, des auvents,
Il pleut des milliers d'hirondelles.
Le soleil verse sur les champs
De pleins paniers de fleurs nouvelles.

Cheveux au vent,
Tambour battant,
Allons-nous-en
A la rencontre du printemps.

M. CARÊME, *la Lanterne magique* (Bourrelier-Colin).

Pluie d'avril

Les tilleuls, les lilas d'Espagne et les sureaux,
Sous l'averse chaude d'avril
S'épanouissent. Quand le soleil brillera-t-il ?
Ah ! quand chanteront les oiseaux ?
L'herbe envahit le jardin tout entier,
Le chat s'endort dans le grenier,
J'entends grincer la pluie en haut du toit.
La girouette
Tourne sur elle trente-six fois,
Et puis s'arrête.

F. CARCO.



La girafe

La girafe et la girouette,
Vent du sud et vent de l'est,
Tendent leur cou vers l'alouette,
Vent du nord et vent de l'ouest.

Toutes deux vivent près du ciel,
Vent du sud et vent de l'est,
A la hauteur des hirondelles,
Vent du nord et vent de l'ouest.

Et l'hirondelle pirouette,
Vent du sud et vent de l'est,
En été sur les girouettes,
Vent du nord et vent de l'ouest.

L'hirondelle fait des paraphes,
Vent du sud et vent de l'est,
Tout l'hiver autour des girafes,
Vent du nord et vent de l'ouest.

R. Desnos, *Chantefables* (Gründ).

Le ciel est gai, c'est joli mai

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles, qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer... Le ciel est gai, c'est joli Mai.

P. Fort, *Ballades françaises* (Flammarion).

Entends chanter la caille

Entends chanter la caille,
Une heure après minuit.

La belle a fait son nid
Au milieu des foins bleus,

Avec des brins de lune,
Des fleurs de romarin,

Avec des perles d'eau,
Pour y voir dans le noir,

Avec tout plein d'espoir
En attendant l'aurore.

G. de LA MOTHE, *Au cabaret des oiseaux.*

L'été

L'été, la nuit bleue et profonde
S'unit au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde.
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre, en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Alors, la masure, où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé,
Montre, avec une fierté douce,
Son vieux mur, de roses brodé.

L'aube alors de clarté baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.



V. HUGO, *les Voix intérieures*

Paysage

Il est charmant ce paysage,
Peu compliqué, mais que veux-tu ?
Ce n'est qu'une mer de feuillage,
Où, timide, à peine surnage
Un tout petit clocher pointu.

Au premier plan, toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants, de l'herbe immobile,
Un bœuf se détache, et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

Vis-à-vis, gardant ses ouailles,
Le nez penché sur un tricot,
Tandis qu'au loin chantent les cailles,
Une vieille compte ses mailles,
Rouge comme un coquelicot.

Et moi, distrait à ma fenêtre,
Je regarde et n'ose parler.
A quoi je pense ? A rien peut-être.
Je regarde les vaches paître,
Et la rivière s'écouler.



G. Vicaire, *Émaux bressans* (Fasquelle).

Le cheval de bois

Dame, belle dame au pas grave et lent,
Une, deux,
De ton fier cheval, de ton cheval blanc,
Sans me regarder, tu vas fièrement.
Une, deux,
Si je voulais, j'irais comme toi,
Une, deux,
Sur un vrai cheval, mais le mien à moi
M'obéit bien mieux, car il est en bois.

P. Verlaine.

Odelette

Araignée grise,
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.

Toile d'araignée
— Émerveillement —
Lourde de rosée
Dans le matin blanc !

Ouvrage subtil
Qui frissonne et ploie,
O maison de fil,
Escalier de soie !

Araignée grise,
Araignée d'argent,
Ton échelle exquise
Tremble dans le vent.

M. LEY, *Petites Voix* (Stock).

Le coquillage

Ronfle, coquillage,
Où l'on entend tout le bruit de la mer,
Vague par vague,
Où l'on entend marcher les petits crabes,
Où l'on entend mugir le vent amer.

Ronfle, coquillage !
Ah ! Je revois tous les bateaux de bois,
Les voiles blanches
Claires comme un matin de beau dimanche
Ailes de la joie.

Ronfle, coquillage !
En toi je retrouve les beaux jours vivants,
Où les mouettes claquaient au vent
Dans un grand ciel bleu gonflé de nuages,
De nuages blancs, signes du beau temps... !

Ronfle, coquillage !

M. FOMBEURE, *Pin Pon d'Or* (Gallimard).

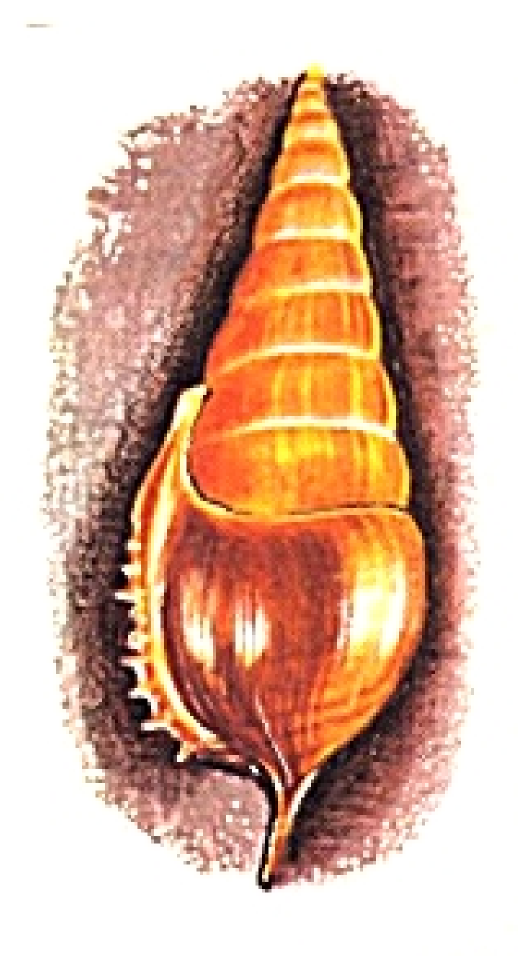


TABLE DES MATIÈRES

I. ENCORE UNE HISTOIRE, GRAND-PÈRE !

II. QUAND LES BÊTES PARLAIENT

V. D'AUTRES BÊTES

VI. LE COIN DES POÈTES

IMPRIMERIE DÉCHAUX, Paris.
N° 1257. — Dépôt légal : 4e trimestre 1968.
N° Éditeur 4435. — IMPRIMÉ EN FRANCE.
(Printed in France). — 42185-9-68.


Barthe.